NOTRE AMÉRICANISATION

Enquête de la Revue Dominicaine (1936)

Par

T. R. P. M.-A. Lamarche, O.P.
R. P. Raymond-M. Voyer, O.P.
M. Hermas Bastien
M. Alban Janin
T. R. P. M.-Ceslas Forest, O.P.
Madame Ernestine Pineault-Léveillé
M. Lucien Desbiens
M. Georges Pelletier
M. Jean Bruchési
M. Damien Jasmin

AUX ÉDITIONS DE
L'OEUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
MONTRÉAL, 1937

NOTRE AMÉRICANISATION

NOTRE AMÉRICANISATION

Enquête de la Revue Dominicaine (1936)

Par

T. R. P. M.-A. Lamarche, O.P.
R. P. Raymond-M. Voyer, O.P.
M. Hermas Bastien
M. Alban Janin
T. R. P. M.-Ceslas Forest, O.P.
Mme Ernestine Pineault-Leveillé
M. Lucien Desbiens
M. Georges Pelletier
M. Jean Bruchési
M. Damien Jasmin

L'OEUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
MONTRÉAL, 1937

Introduction à l'enquête

PAR LE T. R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Si notre américanisation par divers agents propagateurs : presse, radio, cinéma et le reste, est un fait de notoire évidence, nos lecteurs peuvent se demander à quoi rime dans ce cas une enquête formelle, ou une simple étude à compartiments comme celle que leur offrira la Revue Dominicaine durant le cours de l'année mil neuf cent trente-six (1).

Les choses les plus évidentes, comme la couleur d'un mur familier, sont précisément celles qu'on scrute le moins. Les influences les plus persistantes, comme celle du climat, sont celles

(1) A mesure que paraissaient les fragments de cette étude d'ensemble, et surtout depuis que le souvenir menace de s'en perdre, de nombreux personnages nous ont suggéré de la mettre en volume. Il s'agit, disait-on, d'une question grave, toujours pendante et toujours alarmante. De fait, les constatations du récent Congrès de la Langue française, jointes à celles de M. Montpetit dans son ouvrage : « D'Azur, à trois Lys d'Or », lui donnent un aspect tragique persistant. Au public du jour nous croyons offrir le volume de l'heure. A lui de répondre à notre sincère effort.

qui provoquent le moins de réaction, excepté parfois quand l'individu se sent en péril de mort. S'agit-il d'influence dite américaine, les intéressés déjà atteints ou menacés par la contagion sont les derniers à s'en apercevoir, partant à réagir. D'où la nécessité de mettre en relief l'étendue et la gravité du fait, en recourant moins aux descriptions d'ensemble qu'aux signalements concrets, voire aux statistiques, puisque celles-ci, fournies par des offices qui n'ont pas d'intérêt à se tromper, ne laissent aucun doute dans l'imagination même. Par exemple, et sans trop anticiper, qui ne voit que les récentes conventions douanières nous réservent des surprises en ce qui concerne l'afflux chez nous du journal et du magazine américains ?

Cependant le simple exposé des faits dans leur matérialité massive ne suffit pas. Il faudra, par des détails significatifs, en faire saillir les conséquences de ce point de vue culturel qui englobe tout : discipline de l'esprit, langue et style, goûts artistiques, morale et religion (1). *Ne parlons pas*

(1) Les réponses à notre enquête de 1934 : *Idées et préoccupations intellectuelles et religieuses chez nos professionnels*, ont montré jusqu'à quel point nos écrivains laïques se montrent réticents en matière de religion. Quiétude des temps passés, pudeur instinctive, timidité, respect humain, un peu de tout cela retient leur plume. Pour prévenir des manques possibles, et sans restreindre

ici de tournant dangereux ni même, à la suite de Daniel-Rops, d'années tournantes. Il s'agit d'un encerclement de longue date auquel nos campagnes elles-mêmes n'échappent pas en entier. On tourne, je vois bien ça, mais à l'intérieur de ce cercle qu'il faut briser, si la survivance nationale est en jeu.

Que nos écrivains se fassent les éducateurs de l'opinion en signalant avec vigueur et clarté le danger de l'américanisme sous toutes ses formes. Danger des féeries trop sensibles, des productions sans mystère parce que sans pensée. Danger de ces divertissements faciles véhiculés chez nous, de ces plaisirs fugaces, épidermiques, obtenus sans la moindre tension intellectuelle : art et façon de vivre où tout s'absorbe par les sens, au lieu de contraindre l'esprit à gagner sa satisfaction par l'angoisse de sa recherche et la ténacité de son effort. Menace d'autant plus directe que l'esprit oisif du Canadien français court au-devant d'elle, et c'est alors seulement qu'on le voit courir. Qui ne fut témoin de ce manège journalier : jeunes filles à peine sorties d'un pen-

la liberté des autres, nous avons sollicité d'un religieux : le R. P. Voyer, l'article suivant, sur les infiltrations d'un catholicisme à l'américaine à travers notre propre catholicisme.

sionnat où résonnait la saine musique, fermant le radio aux émissions classiques ou semi-classiques, pour « prendre » une mélopée de l'impudique « crooner » puissamment dénoncé par S. E. le Cardinal O'Connell.

« Mettre en garde contre les mauvaises influences, dénoncer les bonnes à l'attention et aux choix de ceux qui veulent garder à nos concitoyens la vie morale et la vraie beauté, voilà le service qu'on attend de vous », écrivait à son tour le cardinal Verdier en s'adressant à « Choisir », grand journal parisien du cinéma et de la radio (1). *Mais cette éducation de l'opinion exige en supplément l'action organisatrice. Vue l'extrême difficulté d'obtenir des réactions individuelles contre un mal favorisant ainsi la sensualité et la paresse, il faut que les mesures proposées soient d'ordre social. Autrement, vous n'empêcherez jamais tel ouvrier, tel bourgeois, de fréquenter pour raisons de commodité le cinéma le plus voisin ; pas plus que vous n'empêcherez l'éphèbe inquiet, désœuvré, d'acheter ces magazines à rutilante couverture tapissant nos kiosques, où s'exhibe avec un soupçon de draperie la dernière pose d'une actrice, où l'on raconte en détail sa vie* stupéfiante, *dans le sens le plus*

(1) *Sept*, 8 novembre 1935.

littéral du mot, et toutes les circonstances vraies ou supposées de son dernier divorce. C'est bien le cas de répéter la maxime : on ne détruit que ce qu'on remplace... Parce que les mesures d'ordre social, les entreprises d'action, sont délicates à préciser et d'ailleurs pleines de risques, nous choisirons comme correspondants, sinon des spécialistes, du moins des hommes que leur expérience, leurs contacts, leurs études antérieures, prédisposent à ce genre d'examen.

Si une telle étude doit s'orienter vers l'action, c'est qu'en réalité il s'agit d'une vie à enrayer plutôt que d'une doctrine à combattre. Il n'y a pas de théorie de l'américanisation comme il y eut en 1849 une théorie de l'annexion. Mais l'annexion morale vers laquelle nous sommes entraînés commande la résistance sur tous les fronts d'abord ; plus un programme d'action positive autrement vaste (bien que la politique y puisse contribuer pour beaucoup) que celui de Lord Elgin et de ses ministres tenant tête au mouvement. C'est donc à une œuvre de réfection sociale que la Revue Dominicaine désire apporter sa part, une part qui peut être considérable, pour peu que le grand public s'y intéresse.

L'Américanisme et notre vie religieuse

L'Américanisme et notre vie religieuse

PAR LE R. P. RAYMOND-M. VOYER, O. P.

Cette question n'est que la première d'un certain nombre que la Revue Dominicaine se posera cette année sur l'influence américaine au Canada français. Et ce n'est pas la plus facile.

Une influence religieuse ne se mesure pas à coups de statistiques. Il ne suffit pas non plus de s'en tenir aux œuvres essentielles, comme on le fait du point de vue scientifique et artistique, lorsqu'il s'agit d'apprécier la pensée ou le goût d'une époque. C'est que la religion d'un peuple n'est pas, comme la science et l'art, le domaine réservé d'une élite, et ne peut être retrouvée entière dans les ouvrages de ses maîtres. Surtout, lorsqu'il s'agit de juger d'une influence religieuse toute de l'actualité, est-ce jusqu'au geste de la plus humble prière, aux aspirations obscures des âmes qu'il faut étendre son observation, pour comparer, dans la vie concrète, les jugements de valeur morale qu'on y formule, et plus encore peut-être ceux qu'on ne formule pas, mais auxquels on obéit en silence, sinon inconsciemment.

Et ce devrait être particulièrement vrai d'une influence religieuse à l'américaine. Aux Etats-Unis, plus que partout ailleurs, il semble que la pratique prime sur l'idéologie, que la vie n'ait son plein sens qu'en langage de l'action et des réalisation concrètes. Et même, s'il arrive qu'après coup l'on veuille réduire en formules une attitude apparemment réfléchie, cette traduction n'est plus comprise, elle fait l'effet, aux intéressés eux-mêmes, d'une langue étrangère. Nous l'avons bien vu dans la condamnation par Léon XIII de l'*Américanisme*. Cette hérésie américaine avait été signalée de la France et transcrite à Rome en termes de théologie. Eh bien, les évêques catholiques des Etats-Unis ont eu beaucoup de peine à reconnaître dans ces formules quelque chose de la vie de leur peuple et de leurs directions spirituelles.

Il a fallu cet effort aux Américains eux-mêmes pour reconnaître sous les mots quelques traits seulement, parmi les plus accusés, puisque exagérés, de leur vie religieuse. Et nous voilà en frais de découvrir jusqu'aux lignes les plus dissimulées de cette marque étrangère dans notre vie à nous ! Car l'américanisme dont nous recherchons les influences est loin de se réduire aux cinq ou six points de l'hérésie cataloguée sous ce nom par Rome. Ce n'est pas, en comparaison de ces erreurs, un jugement sur notre propre orthodoxie que nous voulons prononcer. Il pourra se faire que nous touchions au passage à ces positions extrêmes du catholicisme américain, mais comme à des conséquences d'une mentalité, d'un état général d'esprit qui seul nous intéresse.

L'américanisme, pour nous comme pour tous les autres peuples, c'est sans doute une manière de faire et de penser caractéristique de nos voisins ; ce qu'ils ont mis de leur âme, dans des gestes et des idées que nous retrouvons en substance partout ailleurs ; quelque chose qui serait à leur vie ce que peut être leur accent à la langue anglaise qu'ils parlent. Mais c'est aussi plus que cela. La marchandise est américaine, du seul fait qu'elle nous vient de l'autre côté de la frontière, quand même elle ne diffèrerait en rien de celle qui se fabrique en d'autres pays. Ce serait déjà une américanisation financière, économique ou intellectuelle, si pour ces denrées diverses, nous nous alimentions aux Etats-Unis. N'y aurait-il pas ce même aspect à considérer d'un américanisme dans notre vie religieuse ?

Dès lors, avant de nous demander si notre *catholicisme* est américain de manière et d'esprit, n'importe-t-il pas de nous poser cette autre question : jusqu'à quel point les divers éléments qui

constituent la vie religieuse aux Etats-Unis, *paganisme, protestantisme* aussi bien que *catholicisme,* ont-ils pénétré chez nous, dans quelle mesure nous sommes-nous alimentés, en ces matières, chez nos voisins ?

I) *Les influences de l'une ou l'autre religion américaine*

Les contagions du paganisme Il est convenu de parler de *religions* païennes. Elles ont pu sous leur forme primitive mériter ce titre : c'était le polythéisme. Le paganisme que l'on retrouve aux Etats-Unis est loin, au moins en théorie, de ces cultes organisés. Il se donne même pour un athéisme. Il a peut-être, en fait, renié plusieurs des dieux antiques, mais pour les remplacer par d'autres plus modernes, non moins nombreux et aussi servilement adorés. Pour cette raison, on l'appelle le néo-paganisme américain. Les statistiques officielles comptent 50 millions de ces païens nouveau genre dans la grande république.

Ce nombre formidable de négateurs du Dieu des chrétiens, dans un pays où ceux-ci déploient une grande activité, représente une force antagoniste qui ne peut être indifférente ou neutre. Ils n'y mènent pas sans doute la lutte antireligieuse ouverte et calculée dont on est témoin en Russie et au Mexique, si ce n'est peut-être quelques sectes plus agressives. Cette action païenne n'y est pas moins réelle, particulièrement redoutable, parce que anonyme, diffuse, multiforme. Ses organes principaux sont le journal, le magazine et le cinéma. La marchandise colportée est toujours la même : une vie morale dévaluée, l'idéale humain réduit à son égoïsme jouisseur, un matérialisme abject des sentiments individuels et des ambitions sociales.

C'est aussi une marchandise d'exportation. Et le Canada en a été un des principaux débouchés, quoique — ce qui nous importe moins ici — il n'en ait pas été le seul. C'est un fait connu, proclamé, dénoncé : les magazines américains remplissent nos kiosques, les réclames cinématographiques couvrent les affiches de nos théâtres. Faut-il en conclure tout de suite que nous sommes, de ce point de vue, américanisés ? On ne pourrait sans doute être plus exposé au danger. Cependant, la possibilité, si grande soit-elle, n'est pas le fait. Pour répondre avec exactitude, il faudrait nous poser auparavant ces autres questions : un paganisme aussi accusé ne nous est-il pas concurremment apporté d'ailleurs ? ne l'accueillons-nous pas, de ceux-ci ou de ceux-là, parce que les mêmes causes qui l'ont fait naître

en d'autres pays l'avaient déjà engendré chez nous ? et puis, à supposer que cette contagion américaine ait été de première main et à nulle autre pareille, l'avons-nous subie au point de pouvoir parler d'une américanisation ?

Une analyse psychologique nous renseignera ici beaucoup mieux que ne sauraient le faire toutes les statistiques, toujours superficielles à la vie. La méthode d'analyse nous permet en plus de localiser les recherches sur un seul point : notre condition exacte au point de vue religieux. Le travail consiste alors à étudier les notes caractéristiques de la contagion païenne dont nous pouvons souffrir. Elles nous révèleront son lieu d'origine. Le naturalisme français par exemple est bien différent du racisme allemand, et l'un et l'autre se distinguent en plus d'une façon du matérialisme américain. Si c'est là toujours du paganisme, à quoi reconnaître plutôt, chez nous, une influence des Etats-Unis ?

Quel paganisme laissons-nous paraître ? Il y aurait d'abord un certain *naturalisme*. Autre chose certes que le naturalisme en art ou en littérature de certaines écoles françaises ; nous avons encore trop peu appris à observer la nature pour lui demander toute notre inspiration. Rien non plus qui se rapprocherait de la mystique allemande des forces physiques ou du

matérialisme scientifique russe. Le naturalisme s'insinue chez nous, non dans les idées ou dans la culture scientifique et artistique, mais dans la vie. Il se manifeste dans une lassitude de l'effort vers le surnaturel, et une recherche de plus en plus disposée à se satisfaire de la conquête d'un coin de la terre : l'aisance matérielle, sinon la richesse. La foi n'est pas perdue, mais elle n'a plus de lumière. Il faut observer jusqu'à quel point se referment, sur les préoccupations habituelles, les perspectives supraterrestres, et comment l'échelle des valeurs a été réduite aux mesures humaines de la responsabilité et de la réussite. Sans apprécier encore l'étendue du mal, reconnaissons dans ce fléchissement d'une nature qui s'affaisse sur elle-même, les conséquences normales d'une anémie religieuse où la foi ne sait plus se renouveler et la pratique dépasser la routine. Mais si le vide que laisse une diminution de la foi est toujours le même, l'orientation que prennent alors les forces naturelles libérées diffère selon les époques et les milieux. Et comment nier que le naturalisme dont nous sommes travaillés ne soit d'inspiration américaine, marqué du même signe du dieu dollar, orienté vers le même confort matériel, pétri du même égoïsme jouisseur ? Ce pragmatisme utilitaire, il y a longtemps qu'on l'a donné pour une caractéristique

de la vie américaine. On ne le trouve pas ailleurs dépouillé à ce point de critique intellectuelle, voire de mystique. Il nous sollicite en plus avec une insistance que ne justifient pas les pertes, si grandes soient-elles, enregistrées chez nous au bilan de la foi. Il nous vient donc du dehors, de l'autre côté de la frontière.

Avec ce naturalisme, nous est venu aussi le paganisme de la *morale*. Et ce n'est peut-être pas exactement cette morale païenne, dégradée, que l'on signale dans les conceptions de l'amour et du mariage, reçues dans notre meilleure société. Il en est une autre qui va à l'encontre d'une vertu encore plus haute de la morale chrétienne, et qui a le mérite en plus de révéler une influence plus spécifiquement américaine. Aucun doute que nos notions de *justice* ont été profondément modifiées, en ces vingt dernières années, par la spéculation à laquelle nous ont initiés nos voisins. Nous ne sommes pas les seuls à avoir été contaminés. Notre mal, pour être partagé, n'en est pas moins réel, et loin de le diminuer, cet asservissement du monde par la morale de l'argent nous impose davantage ses lois. On les connaît ces lois : faire travailler l'argent ; remplacer le labeur productif par la spéculation ; pousser à l'inflation des valeurs boursières ; provoquer, par des manœuvres déloyales, par la diffusion de

fausses nouvelles, la hausse ou la baisse des titres ; s'enrichir vite ; ramasser les richesses dans les mains d'un petit nombre. C'est tout le code de Wall Street, appris à la lettre par les magnats de la finance, et dont le moindre commerçant possède les principes essentiels. Quel sens de la justice peut survivre chez un peuple qui s'est rué, avec cette frénésie, à la richesse demandée uniquement à l'audace et la chance ? Quel respect de la propriété peut subsister ? Aussi, faut-il entendre les plaintes de ceux qui ont des crédits. Les dettes ! un vieux mot, une vieille chose oubliée qui n'empêche pas de dormir, qui ne change rien au train de la vie. Le confort, le plaisir de luxe lui-même, telle est la première obligation, celle qui est due, en réalité, à l'impérieux appétit de jouissance, à l'appréciation païenne du bien terrestre.

On s'étonnera peut-être de nous voir assombrir à ce point le tableau. Eh bien, nous avouons avoir été le premier surpris d'y être contraint. Nous ne nous attendions vraiment pas, lorsque nous avons commencé à ramasser les faits, à réfléchir à certaines conséquences, que l'addition de tous les signes de déchéance donnerait ce résultat inquiétant. Nous reconnaissons, bien sûr, qu'il reste à notre organisme des parties saines, assez peu atteintes du moins par la con-

tagion. Encore, quand on veut les localiser, faut-il s'en tenir à une seule classe, celle qui à la campagne vit de la terre. On retrouve là une vie chrétienne sincère, avec le lot commun sans doute des péchés capitaux, mais avec une foi religieuse vive et proportionnellement plus éclairée que partout ailleurs. La population de nos villes grandes et petites, nos classes industrielles, acceptent de plus en plus chaque jour, des points de vue païens, dans la vie individuelle et sociale, sur la conscience, le bonheur, la responsabilité, le mariage, l'éducation : toutes choses fondamentales. Il subsiste bien à travers tout cela une pratique de vie chrétienne, une étonnante soumission aux directions de l'Eglise catholique. Mais à quoi cela tient-il ? Evidemment à des souvenirs religieux trop anciens pour qu'ils ne survivent aux négligences de la première génération. Mais cela tient aussi à une paresse des intelligences, qui préfèrent accepter l'illogisme d'une vie catholique où le Dieu chrétien n'occupe plus guère de place. Avec la moitié de certaines déchéances morales, dont nous sommes témoins chez nos gens, le Français, plus logique, se croirait déjà obligé d'en appeler à une théorie contre l'Eglise et contre Dieu.

Nous n'insistons pas davantage sur ce point. Nous ne sommes pas ici chargé de prêcher, mais

de constater. Il nous est impossible toutefois de ne pas conclure à la nécessité d'un travail dans le sens de la *rechristianisation*. Nous avons bien eu, ces dernières années, écrit à l'encre rouge et à l'encre noire, le long des routes, sur les murs des gares, des écoles, et jusque des églises, le mot *refrancisons*. C'était une louable campagne. Mais s'il fallait qu'en prêchant la fidélité à la langue gardienne de la foi, nous oubliions de prêcher la foi elle-même, et que nous laissions notre peuple professer un jour l'irréligion en français... Il faut avouer en toute sincérité que l'anglicisme ou la mauvaise construction française nous chagrine beaucoup moins quand il nous arrive — expérience récente — de l'entendre dénoncer par celui qui, l'instant d'avant, nous faisait ses naïves sorties en faveur de l'amour libre. Ceux-là au moins, qu'un auguste devoir rend directement responsables des âmes, ne pourront pas ne pas être particulièrement sensibles à des « infiltrations étrangères » qui poussent notre peuple à la trahison de son Dieu. Une seule chose pourrait nous consoler, sur ce sujet que nous venons de traiter, ce serait qu'on n'eût pas réellement à craindre tant que cela l'influence du paganisme américain. Mais si les faits nous donnent raison, une seule colère alors reste permise, celle qui nous élèvera contre les ennemis

de Dieu et de l'âme de nos frères.

Les propagandes du protestantisme Il y a peu de choses à dire de l'influence protestante américaine. On n'en trouve guère de trace dans notre vie religieuse. Des individus isolés, ici et là dans la Province, surtout dans les régions proches des frontières, ont pu se laisser gagner à la religion protestante. Encore, l'apostasie était-elle due, dans ce cas, à une autre cause, en réalité, qu'à une influence étrangère ; par exemple, une difficulté avec son curé, un mariage mixte, ou la fréquentation d'écoles ou d'églises protestantes trouvées seules dans le voisinage. Les sectes elles-mêmes qu'on a vu, de temps à autre, grouper de nos compatriotes apostats, si elles ont été encouragées et soutenues dans la suite par les églises américaines, ne leur devaient pas leurs origines.

Ce n'est pas pourtant que le protestantisme nous ait totalement négligés dans sa propagande. Elle s'est faite, selon les époques, plus ou moins active. Pendant longtemps les organisations protestantes du Canada ont semblé s'être réservé un monopole. C'était alors la brochure et le feuillet mobile, jetés par ballots dans les gares, semés sur les banquettes des wagons, colportés aux portes, distribués sur la rue ou à la

sortie des réunions publiques. Mais le magazine américain a paru, qui s'est fait le véhicule, aussi bien des doctrines protestantes que des provocations à la morale chrétienne, avec cette différence que le paganisme des mœurs pouvait seul et avec quel profit utiliser le concours de l'image. C'est la radio qui devient aujourd'hui le redoutable organe du protestantisme. Par cet agent de publicité c'est jusque dans le silence du plus humble foyer que se font entendre, non seulement les réclames de la feuille de propagande, mais encore le prêche du ministre et les chants des cérémonies protestantes. Cependant il s'agit de propagande positive, sans attaque directe, du moins en général.

Plusieurs raisons, moins consolantes les unes que les autres expliquent que nous ayons résisté et promettions, à la vérité, de rester à peu près insensibles à cette influence étrangère. C'est d'abord qu'une propagande protestante, plus rapprochée, nous a depuis longtemps mis en éveil et obligés à nous immuniser doublement contre ses sollicitations. Le protestant chez nous, c'était aussi l'Anglais, et le même réflexe de défense nous était commandé, nour nous protéger contre ses idées religieuses, reconnues comme une menace pour notre caractère français aussi bien que pour notre foi. Nous avons gardé vis-à-vis des

avances du protestantisme américain la même attitude soupçonneuse, lui opposant du même coup notre peu de familiarité avec la langue anglaise qu'il parlait. Enfin il a toujours été assez évident que le dépit, plus qu'une attirance réelle, a fait, chez les nôtres, les quelques conversions au protestantisme, vraiment conscientes, qu'on a pu enregistrer. Et il devient non moins manifeste que, avec la diminution de l'esprit religieux, une désertion du catholicisme conduit plutôt à rien — à un athéisme pratique — qu'à une religion diminuée.

Les prêts du catholicisme Restons ici au strict point de vue où nous nous sommes placé dans la première partie de cette étude. Et alors, cette question précise : nos coreligionnaires des Etats-Unis nous ont-ils fait bénéficier des ressources du catholicisme qu'ils ont, chez eux, puissamment organisé et fortifié ? Y aurait-il eu, en cette matière, des importations américaines, en hommes, littérature, secours moral, qui nous rendraient redevables à nos voisins d'une part de nos richesses catholiques ? Il semble bien que, sans risque d'être ingrats, nous pouvons répondre par la négative. C'est plutôt le Canada français qui a donné des centaines de ses prêtres, pour le travail apostolique aux Etats-

Unis non seulement auprès des nôtres émigrés là-bas, mais encore auprès des populations de toute langue et même de toute couleur. S'il nous est venu quelques prêtres américains, que nos maisons d'éducation réclamaient ou accueillaient comme professeurs de langue anglaise, on ne peut pas dire que le clergé américain, d'origine irlandaise en particulier, a soutenu, même seulement du point de vue moral, l'effort catholique de la française province de Québec. Il a pu exister des sympathies sincères, franchement apostoliques souvent, entre des membres de ce clergé et parmi ses plus dignes représentants. Des travaux à large portée disciplinaire et doctrinale, comme le concile de Baltimore par exemple, ont pu avoir une répercussion bienfaisante sur notre pays. Mais de véritable collaboration, constante et efficace, il n'y en a pas eu, en ce sens au moins que, loin de nous avoir alimentés catholiquement, c'est de nous que les Etats-Unis ont reçu pour un bon cinquième de leur vie catholique. Dans la suite, précisément à cause de ce contact de nos prêtres avec le clergé américain, nous avons pu importer des manières et des méthodes en vogue chez nos voisins. C'est là une autre histoire, qu'il est temps de raconter.

II) *Les influences du catholicisme à l'américaine*

Un jugement général qui s'impose Est-il nécessaire de prévenir que cette expression ne veut pas avoir, sous notre plume, un sens désobligeant, du moins en tout ce qu'elle veut couvrir. Nous nous hâtons en tout cas, quand ce ne serait que par acquit de conscience, de protester contre le parti pris hargneux de ceux qui ne veulent rien trouver de bon dans les méthodes apostoliques adoptées par nos coreligionnaires des Etats-Unis. De la même façon, s'il nous arrive de condamner celles de ces méthodes, reconnues préjudiciables aux intérêts religieux, ce sera toujours avec l'assurance que loin d'être là-bas d'une pratique communément ou uniformément acceptée, elles furent parfois aussi sincèrement réprouvées dans certains centres catholiques américains qu'elles pouvaient l'être chez nous.

Et maintenant, de notre point de vue canadien, le meilleur américanisme de ce genre ne doit-il pas être considéré comme un mal, pour cela seul qu'il nous vient de l'étranger, qu'il a le tort de nous faire perdre *notre* manière ? La question ainsi posée — selon sa formule habituelle à peu près littérale — met en cause des principes que nous n'avons pas le temps de discuter ici. C'est

se demander en somme si un organisme, social ou autre, ne doit pas plutôt vivre de sa propre substance, que de chercher au dehors des enrichissements qu'il aura à assimiler. Le problème alors devient celui-ci : ne vaut-il pas mieux vivre pauvrement, et même mourir, en gardant, avec tous ses défauts, ses qualités originales, que de tenter de se débrouiller et de prospérer, en adoptant d'un autre la manière qui lui a réussi ?

Libre à chacun, quand des intérêts personnels sont seuls en cause, d'opter pour la fierté du premier sacrifice, si toutefois on est assuré qu'il n'y entre pas une suprême paresse. Mais c'est autre chose quand il s'agit du salut des âmes et des intérêts de Dieu, comme il arrive ici. On n'a plus le droit alors de donner la préférence à sa fierté nationale, en regardant comme indigne une méthode apostolique qui a le préfendu tort d'être américaine, mais aussi le grand mérite d'être plus efficace que le moyen par nous inventé, ou reçu avec le commun bagage des routines. On ne tiendrait tout de même pas, par exemple, pour rester fidèle au genre oratoire classique français, à donner le sermon en trois points et exorde proportionné, aux messes qui se disent à une heure d'intervalle, dans nos grandes églises des villes, le dimanche. Le petit sermon de dix minutes, incisif, dynamique, dans l'esprit américain, est le seul possible. Vaudra-

t-il mieux ne pas prêcher du tout que de sacrifier ainsi à la méthode expéditive ?

La manière américaine n'a peut-être pas toujours, sur d'autres procédés étrangers, le facile avantage que met en valeur ce dernier exemple, et on doit avoir assez l'impression déjà que ces pages ne tendent pas précisément à une naïve apologie de l'américanisme. Une béate admiration pour toute méthode américaine, sur ce point comme sur les autres, serait aussi enfantine et téméraire que peut manifester d'étroitesse le parti pris dénoncé plus haut. Mais nous voulons — et c'est une loyauté envers les catholiques américains, aussi bien qu'une garantie pour le jugement à porter sur leur influence — qu'on les comprenne d'abord et qu'on accepte de mettre la question de la foi au-dessus de toute autre considération. C'est sous cet angle seul qu'il nous appartient de juger du catholicisme à l'américaine. En apportant à la chose religieuse le sens pratique qui les caractérise, nos voisins ont-ils réussi une adaptation qui plie les circonstances aux exigences du catholicisme, ou plutôt celui-ci aux circonstances ? Et lorsque nous acceptons de les imiter, en quel sens nous efforçons-nous à notre tour d'être pratiques ? Voilà, une fois pour toute, la norme d'un jugement sur notre américanisme catholique. Il ne nous reste plus qu'à retracer, dans notre vie, le fait même de cette influence.

Contre la routine des oeuvres Nos voisins nous ont rendu sur ce point d'appréciables services. Ils nous ont appris diverses méthodes pour le travail qui s'impose dans l'œuvre religieuse, en outre du ministère sacré proprement dit. Pour commencer par la plus matérielle, celle de la finance, que de procédés nos paroisses des villes surtout ont empruntés aux américains : méthodes de comptabilité qui sauvent du temps, initiatives qui rapportent de l'argent. Quelle œuvre religieuse, de paroisse ou autre, obligée de s'assurer des revenus considérables, pourrait aujourd'hui y suffire, si ses dirigeants voulaient s'en tenir aux méthodes de jadis ? C'est encore l'exemple de nos voisins qui nous a décidés, aux prix de quelles hésitations ! à sortir l'œuvre apostolique de l'église et de la sacristie, pour la porter sur le terrain où elle avait son unique chance de prendre contact avec des âmes qui nous échappaient autrement. On s'en tenait, il y a quelques années, à la *Congrégation,* qui réunissait à tour de rôle son groupe, mais en quelle proportion pour la masse représentée des jeunes gens, des hommes mariés ? Et ceux qui ne venaient pas, qu'on savait devoir ne jamais venir à cette congrégation, les moins bons ou se donnant comme tels, et

qu'aucune œuvre ne permettait de rejoindre ! La congrégation de piété gardera sa place, espérons-le, non comme un vieux cadre qu'il faut conserver, mais pour son travail véritable, trois fois essentiel, qui est de former à une vie spirituelle dépassant la moyenne, — à la condition toutefois que les directeurs de telles œuvres y apportent ce souci. Mais il fallait, à côté, les œuvres sportives, studieuses, artistiques, par où le prêtre réussit à s'introduire dans les vies, à propager une saine influence, à distraire au moins les esprits de fallacieuses attirances. Les catholiques américains de toute nationalité ont eu deux raisons de comprendre très vite cette nécessité : d'abord l'obligation où ils étaient de se protéger contre les organismes anglo-saxons du même genre, puis, ayant à tout construire à neuf, le souci d'aller tout de suite à l'œuvre pratique. La grande difficulté, pour nous, a été de reconnaître insuffisantes de véritables organisations, héritées de nos traditions françaises... cependant que la France s'assimilait elle-même les œuvres modernes de nos voisins.

L'importance donnée aux cadres de l'oeuvre Lorsque en France, on accepte de l'étranger les cadres d'une œuvre nouvelle, le premier souci est d'y jeter une vie extraordinaire, d'animer les formules neuves d'un esprit et d'une culture à la française. Croirait-on, par exemple, à feuilleter les revues des Scouts de France, qu'il s'agit là d'un organisme emprunté aux Anglais il y a à peine vingt-cinq ans ? Ils n'ont pas chambardé les formules, ils les ont animées : « Ils ont spiritualisé le scoutisme », avouait Lord Baden Powell au Saint-Père. Ce n'est pas tout à fait la manière américaine. Le génie de la race, ici, c'est celui de l'entreprise, de l'affaire bien conduite, bien administrée. L'organisation matérielle, les cadres, voilà dès lors ce qui importe. Une boutade sans doute que cette parole d'un haut directeur des œuvres catholiques aux Etats-Unis : « Je ne suis ni un sacrificateur, ni un bénisseur, ni un docteur, mais un responsable, obligé de rendre ses comptes ». La part faite à l'exagération, la formule laisse transparaître une mentalité. Si on y regarde de près, n'est-ce pas celle que nous avons adoptée peu à peu, de préférence à l'autre que semblaient devoir nous rendre plus familière nos traditions françaises ? Effet, à n'en pas douter, d'un climat spirituel voisin, qui nous a marqués plus que nous ne voulons le croire.

Nous imitons beaucoup, le plus souvent mal. Dans nos emprunts faits aux initiatives françaises elles-mêmes, nous croyons avoir répondu à toutes les exigences d'une adaptation, lorsque nous avons changé un article au programme suivi là-

bas, sans nous occuper d'y conserver une vie si proche de nos profondes manières de penser, apte comme pas une à provoquer des réactions qui deviendraient ensuite facilement personnelles. C'est bien plutôt, semble-t-il, les cadres de l'œuvre que nous voulons, que nous travaillons à transplanter le plus vite possible, à imposer bon gré mal gré, à rendre infrangibles, moins par la vie dont on les anime, que par le nombre proclamé en hâte des adhérents, la centralisation exclusive de la direction, la police organisée autour des œuvres concurrentes, la multiplication des ralliements et des parades. L'œuvre catholique, dans l'esprit du monde des affaires en lequel nous vivons, devient plus qu'une entreprise puissante : un *trust*, quand ce n'est pas un *bluff* tout à fait américain. Il est impossible, dans ces conditions, que le souci premier des dirigeants ne devienne celui d'une administration, puisque l'œuvre, si religieuse soit-elle par son nom et son but, est organisée uniquement sur un pied d'affaires. Ce n'était pas la peine de bouder si longtemps des œuvres très bonnes en elles-mêmes, pour y apporter ensuite le seul esprit capable de les gâcher, imitant ainsi nos voisins dans leurs défauts et non plus dans leurs qualités.

Un catholicisme appuyé aux ressources humaines L'Eglise a eu à se défendre, depuis

toujours, contre une présomption trop humaine, dans l'œuvre exclusivement divine qu'elle poursuit. Un reproche a naguère été aux catholiques américains de s'être rendus particulièrement coupables de ce péché. Et il est peut-être possible de retrouver dans nos propres fautes sur ce point la part d'influence de nos voisins, en ceci qu'il y aurait correspondance dans les vues et les gestes. Nous ne devons certes pas à l'influence sulpicienne, à laquelle la grande majorité de notre clergé a demandé sa formation, le type du prêtre trop soigneux de sa personne et trop moderne, bien différent de ceux dont la génération disparaît à peine, et qui ne laisse plus guère distinguer, dans les milieux où nous les rencontrons ensemble, comme à Rome ou à Paris, le Canadien et l'Américain. Nous devons peut-être, par exemple, à la fusion de nos étudiants et de ceux des Etats-Unis, pendant quatre ou cinq ans, dans nos séminaires, une communauté d'idées ou au moins de manières. En plus, il y a les échanges de sujets entre maisons religieuses canadiennes et américaines, qui, sans compter les voyages, établissent une communication permanente entre le clergé des deux pays. Tout ce qu'il faut pour que l'on arrive à envisager à peu près de la même façon le travail apostolique.

Et la note générale qui caractérise ce travail, sur laquelle les apôtres de l'*américanisme*

mettaient jadis l'accent, c'est l'ACTION. Dans nos milieux urbains surtout, où le travail est plus astreignant, l'action est regardée comme la forme supérieure de la piété. La formation du peuple devient un entraînement plus qu'un enseignement. Le dogme, c'est de plus en plus l'affaire des théologiens professionnels. On veille à l'honnêteté de la vie chrétienne, mais on ne se soucie guère de la mystique. Vis-à-vis des non catholiques eux-mêmes, on croit à l'efficacité du prestige d'une religion qui s'est construit des temples imposants. Le moyen évangélique de la prière cachée, de la souffrance, de l'humble sacrifice, le « moyen pauvre », est toujours honoré, souvent prêché, mais celui qui préoccupe et dont on s'assure d'abord l'appui, c'est le moyen humain, de moins piteuse apparence. Ce n'est pas paresse, puisqu'on se dépense sans compter. Aucune trace non plus d'une théologie faussée ; on défend le principe en chaque occasion. Erreur uniquement de stratégie. Enthousiasme pour la tactique de l'action, pour la réussite des œuvres appuyées aux ressources d'une vie d'homme, et qui doivent être terminées avant que celle-ci ne s'épuise. Il faut dès lors que tous les coups portent. « Aussi, l'apostolat moderne exige-t-il une souplesse dont sont incapables les vieux ordres monastiques chargés des lourdes armures de leurs observances », nous disait, il y a vingt ans, un des plus

distingués représentants de la pensée catholique au Canada français, qui avait du reste vécu plusieurs années aux Etats-Unis. Influence américaine ? Celui qui peut douter n'aura qu'à relire la lettre de Léon XIII au cardinal Gibbons. Nous pourrions recevoir comme à notre adresse quelques-uns des graves avertissements de l'auguste Pontife.

En large résumé, influence américaine très réelle sur notre vie religieuse. Dirigés et dirigeants atteints de différente manière, mais d'un coup qui peut être aussi nuisible pour ceux-ci que pour ceux-là. Chez les premiers, un paganisme dosé, insinuant, attaché aux plaisirs comme aux exigences matérielles de la vie. Chez les derniers, un effort sincère, mais moralement trop semblable à celui des « magnats », et qui réussit à faire répéter au peuple ses gestes catholiques, sans atteindre les esprits et renouveler les convictions chrétiennes, ce qui est bien le point essentiel.

Des chefs religieux, attentifs et énergiques, qui n'ont pas attendu nos enquêtes pour se rendre compte du danger, ont déjà réagi avec autant de sagesse que de courage contre des prétextes de luttes pour la vie, qui ont le seul tort de couvrir par d'autres mots d'ordre le seul qui convienne, selon le Pape, à « l'Action catholique » : *rester chrétien, sauver la foi.* Si notre catholicisme est pour quelque chose dans notre vie

nationale, s'il nous convient à ce point qu'on s'est cru obligé de le confondre toujours avec notre caractère français, c'est peut-être tout sauver que de le conserver très pur, même de tout autre sentiment légitime qui pourrait nous en faire oublier les incomparables exigences. Sans compter que, pour un catholique, la cause religieuse mérite déjà pour elle-même le plus noble, le plus héroïque effort.

L'américanisation par la philosophie

L'américanisation par la philosophie

PAR M. HERMAS BASTIEN

« Il se développe depuis un demi-siècle, en Amérique plus qu'en Angleterre, une activité philosophique qui mérite la plus sérieuse attention ».

JACQUES MARITAIN
15 octobre 1921,
Documentation catholique

Cette opinion nous justifie de nous demander quelle est cette philosophie qui étaye la civilisation américaine. Nous dirons ensuite à quel degré et par quelles voies elle nous atteint. Enfin, nous tâcherons d'indiquer, en conclusion, comment notre nationalité pourra atténuer cette influence américanisante et, le cas échéant, en tirer parti. Voilà qui indique, en toute franchise, que nous admettons que civilisation et philosophie américaines comportent quelques éléments humains capables de roborifier le tempérament d'une nationalité dont le destin sera de vivre et de se développer en Amérique.

I

Caractéristiques de la philosophie américaine La philosophie américaine est issue de la philosophie moderne dont elle reflète toutes les nuances. La provenance des premiers puritains parmi lesquels on compte nombre de *clergymen* et de gradués des grandes universités anglaises, nous démontre et nous explique pourquoi le premier élément philosophique fut la doctrine de Thomas Reid. Sous la période coloniale, la philosophie du sens commun fut le système officiel dans les milieux universitaires. Ce fut enfin le transcendantalisme qui s'avéra longtemps la caractéristique principale de la spéculation. La philosophie, d'abord enseignée par des pasteurs, avec des préoccupations éthiques, ne tarda pas à se nationaliser, en s'adaptant aux besoins de la république en croissance. Transcendantalisme, idéalisme, théorie du sens commun prirent aux Etats-Unis une allure plus audacieuse que dans leur pays d'origine. Originalité parallèle à celle qu'acquirent rapidement les immigrants qui, tout en préservant souvent leur tempérament ethnique, se mirent vite à l'unisson de la vie intense. James McCosh, Ralph Wlado Emerson, Josiah Royce ont donné aux systèmes dont ils furent les coryphées une orientation que l'on ne saurait trouver impliquée ailleurs. C'est une des plus évidentes

influences du milieu sociologique. Les premiers descendants des *pilgrim fathers* furent essentiellement des révoltés — par euphémisme, des réformistes — tout autant contre les conditions sociales de leur patrie dont ils voulaient abolir les vestiges que contre la doctrine philosophique qu'ils voulaient rénover. Le milieu géographique, élément de l'ambiance, les y a merveilleusement aidés. Et la philosophie, pour avoir quelque prise sur des intelligences assoiffées de sciences pratiques, avides de résultats matériels, c'est-à-dire de conclusions expérimentales, s'est faite d'abord très respectueuse de la science, ce qui convient à toute philosophie, puis, elle a pris une tournure scientifique, ce qui est une déviation. Dès le début, la philosophie américaine s'est orientée vers le développement de ses principes immédiatement applicables. Non seulement la spéculation s'est comportée comme si, sous l'empire du postulat de Descartes, elle devait absorber la science, mais encore, par un glissement naturel, elle n'a pas tardé à se laisser évincer par la science, conçue à la manière d'Auguste Comte.

Si l'on note qu'en milieux protestants la philosophie joue, au point de vue des vérités spéculatives, le rôle de la religion en milieux catholiques, on se rendra compte du danger que comportent les méthodes scientifiques introduites au service de la Sagesse. Le prévisible s'est pro-

duit. En même temps que la théologie protestante se confond avec l'histoire des religions, que la mystique devient un immanentisme pieux, que la foi confine avec le sentiment du divin et l'expérience religieuse, la logique s'est muée en subjectivisme kantien, l'ontologie en idéalisme émersonien, la morale en science des mœurs. Quant à la psychologie, elle est devenue toute expérimentale : une science psychique, sans lien avec la psychologie rationnelle. La philosophie américaine, en ses parties maîtresses, s'attarde à l'empirisme radical. Rien de surprenant qu'en de telles circonstances, le pragmatisme soit venu mettre la philosophie à la portée de tous. Cette généralisation par en bas, a provoqué la réaction contre le monisme. La spéculation s'en est allée vers le plurialisme, théorie grossière qui accule la théodicée à un panthéisme dissolu. Le panthéisme de Spinoza est basé sur une fausse définition de la substance. Ce qui vicie le panthéisme des pluralistes américains, c'est une fausse conception de la philosophie de la nature. En morale sociale, on s'est voué à toutes les expérimentations, depuis le *companionship marriage* jusqu'à l'eugénisme le plus abject. L'absence de normes en éthique, en même temps qu'elle rabaissait l'étiage individuel, ravalait la conscience publique. L'économique, comme la politique, en a souffert. Les activités de ces deux domaines n'ont plus connu

d'autre frein que l'anti-social. Science de l'individuel, la psychologie s'est attachée surtout à la pédagogie. Faisant fi de toute discrimination naturelle, telle pédagogie a prôné la co-éducation. Bref, un affolement général s'est manifesté dans tous les domaines que la philosophie a pour mission de diriger. Les plus désastreux résultats n'ont pu être évités que grâce à la victoire du sens commun et à la nécessité de certaines lois sociales que l'on a beau nier mais qui n'en exercent pas moins la contrainte certaine du bien général.

Des réactions se sont donc dessinées avec plus ou moins d'audace. Le néo-réalisme a battu en brèche le pragmatisme désintellectualisé et l'instrumentalisme de Dewey. Epuration opportune qui s'imposait dans l'ordre épistémologique, avant de pouvoir être tenté dans l'ordre social. Ce mouvement, originaire de Princeton et d'Harvard, a eu le mérite, avouons-le, de faire retrouver, par la vertu de la seule raison, quelques normes traditionnelles. Il a établi l'inanité du culte de l'individuel, de l'expérimental pur. Il a ébranlé le vieux postulat de l'action et du fait brut, non nettoyé, comme aimait à dire William James. Une autre réaction, plus adéquate celle-ci, c'est le mouvement humaniste dont Paul Elmer More est le chef. Ce penseur platonicien a proclamé que la civilisation, comme la philosophie améri-

caine, ne deviendra humanisante qu'à l'école de la tradition. Tradition, dit-il, implique assimilation raisonnée d'un passé pourvu d'expériences enrichissantes. Mise au point, une tradition est un guide. Il est impossible de discerner ce que le néo-réalisme et l'humanisme ont pu réaliser de rectification doctrinale. L'action conjuguée de ces deux réactions demeure l'apanage trop exclusif d'une élite restreinte, mais très intéressante d'ailleurs, pour être exactement évaluée.

L'histoire atteste que d'intenses mouvements philosophiques s'entrecroisent aux Etats-Unis. Recherches caractérisées par les outrances de la spéculation moderne. Recherches à compartiments, dont les vices originels sont empirés par une audace sans égale. Une loi historique explique que les peuples s'orientent, au point de vue intellectuel, du côté où vont la plupart de leurs énergies. Or, le matériel accapare la portion la plus considérable de l'énergie américaine : industrie, commerce, finance, activités qui s'hypertrophient et deviennent un monde sans âme. Civilisation d'essence économique. De nos jours plus que jamais, l'économique domine, mais ne semble-t-il pas que, de toutes les nations existantes, les Américains s'y soumettent avec une complicité frénétique ? La philosophie, toute saturée de préoccupations matérielles, les y a entraînés de son poids, et, réaction naturelle, la matière, essentiellement diviseuse, a alourdi leur spéculation. L'état d'esprit national est conditionné par les affaires. Calvin Coolidge a pu dire : « L'homme qui bâtit une usine, bâtit un temple ». La progression géométrique de la vie intense fait oublier à l'économique toute mesure, toute pondération. C'est le libéralisme à l'état pur, oublieux des personnes et des distinctions ethniques. En une telle civilisation, le héros devient le « booster », ce type décrit par Siegfried, plein d'enthousiasme et d'optimisme qui croit au développement indéfini de la matière et qui ne rêve que de millions de dollars, fût-ce au prix de millions d'esclaves de la machine. A ce rythme, l'homme ne vaut que comme une pièce mécanique. La philosophie doit favoriser l'idéal national et la vie humaine ainsi conçue. De là, la longue popularité du pragmatisme qui, pour être disparu comme système, n'en demeure pas moins comme état d'esprit. Le postulat de James : ce qui est vrai doit être utile, a fini par signifier : ce qui est vrai doit être américain.

On devine la place que le spiritualisme peut occuper dans une telle civilisation. Nous avons dit que quelques écoles philosophiques se sont inquiétées de cette carence ; elles ont voulu l'introduire, comme un levain, dans la vie intellectuelle. Hélas ! ces tendances spiritualistes sont neutralisées. Elles sont neutralisées parce qu'elles

sont elles-mêmes issues d'une réaction contre les théories de James et de Dewey dont la doctrine a donné à la pensée américaine les cadres rigides qu'elle ne semble pas encore capable de briser. L'école, la presse, la radio ont monnayé ces systèmes en formules que le progrès matériel est venu confirmer. Le Progrès, mesuré au cube des gratte-ciel, l'on sait comment il a régné sur l'Olympe américain.

S'il est un spiritualisme qui se déduit de la réfutation de l'empirisme, il en existe un autre qui a sa valeur en lui-même et qui plonge ses racines dans le vieux tuf humain et chrétien ; c'est le spiritualisme catholique. Les scolastiques américains en sont les dépositaires et les usufruitiers. Il ne semble pas cependant que la philosophie scolastique ait déployé une activité digne de la valeur de ses principes. Elle possède ses universités, ses collèges, ses docteurs. Elle s'enseigne à une vingtaine de millions de catholiques. Son développement se heurte à des conditions spéciales. Du point de vue religieux, les Américains se partagent entre l'agnosticisme et les diverses sectes protestantes. La secte la plus nombreuse est celle des calvinistes, écartelée par deux tendances contraires, celle des modernistes, dépourvus de dogmes et de rites, et celle des fondamentalistes, amalgame diffus qui produit les variétés de *New Thought*, de *Christian Science*

et les *Revivals*. Ces deux sectes protestantes, tout comme celles des agnostiques, cela va sans dire, sont caractérisées par un mépris profond des catholiques, dont la religion est celle des *aliens*. La philosophie scolastique est englobée dans la même méfiance que la doctrine catholique. L'on comprend alors la raison de son peu de rayonnement. D'aucuns affirment que tel spiritualisme se tient trop sur la défensive, quoiqu'il puisse, par son universalisme même, assimiler les vérités que les systèmes adversaires recèlent. N'oublions pas que ce spiritualisme ne conservera sa puissance que s'il ne subit pas trop la pression de l'ambiance.

Les exagérations de la philosophie moderne, voilà donc ce qui constitue l'essence de la philosophie américaine : absence de métaphysique et excès d'empirisme, carence d'intellectualisme et idolâtrie de l'expérimentalisme, particularisme national et mépris de la tradition, sujétion à la science et incohérence de systématisation. Ces caractéristiques philosophiques sont aussi celles de la civilisation américaine. Philosophie très active, mais sans le ferment d'un spiritualisme sauveur, qui ne pourrait remplir ce rôle qu'à condition de s'imposer franchement comme une direction générale de toute la philosophie. Ainsi, il est le lot d'une minorité. Comme réaction contre le matérialisme, le spiritualisme ne vaut que

par sa critique, parfois timide, des systèmes opposés. Il semble incapable d'une offensive victorieuse. Duel tragique entre des forces ennemies qui se disputent la conquête de l'intelligence. Lutte dont l'enjeu est l'avenir de la pensée chrétienne, en Amérique. Le spiritualisme possède les principes sains, mais l'empirisme possède le nombre ; celui-là stimule la pensée, et celui-ci, l'action. Le premier s'appuie sur la tradition, le second sur le tempérament de la masse d'un peuple. Malheureusement, ce n'est pas au service du spiritualisme que travaillent les grandes universités nationales.

II

Ses modalités d'influence au Canada français Il est impossible que cette philosophie et la civilisation qu'elle informe ne nous atteignent point. Il s'agit cependant moins de l'influence d'un homme ou d'un système que d'une imprégnation climatérique générale. Nos frontières ne sont certes pas infranchissables. Les idées requérant un terrain idoine, il est indiscutable que la philosophie américaine influe d'abord sur les Anglo-Canadiens. Elle réagit ensuite sur nous. Cette influence directe s'avère surtout dans les milieux universitaires de l'Ouest. Les universités protestantes de l'Etat tendent à s'émanciper de

cette emprise. Les universités Mc Gill, Queen's et celle de Toronto ambitionnent bien plus de ressembler aux universités d'Angleterre qu'à celles des Etats-Unis. Par exemple, elles sont attirées vers le néo-réalisme d'Oxford. S'il fut un temps où leurs professeurs de philosophie venaient surtout des Etats-Unis, l'importation se fait maintenant plus largement d'Europe, où plus volontiers aussi leurs docteurs font des séjours d'étude. Sous la mystique impérialiste, la préférence favorise aussi les écoles philosophiques, sinon anglaises, du moins européennes. D'ailleurs bien d'autres causes, sur lesquelles le moment n'est pas d'insister, leur assignent l'idéal d'institution nationale, de foyer culturel du type européen. Des traditions s'y développent qui, pour oublier assez généralement le moyen âge, se rattachent aux systèmes anglais.

L'influence *directe* de la philosophie américaine chez les Canadiens français est plus minime. L'enseignement de la philosophie se limite chez nous assez exclusivement au thomisme pour que celui-ci n'ait pas à redouter Kant ou Dewey, Bertrand Russell ou Walter B. Pitkin, de *Columbia University*. Les laïcs, le concevant moins comme une science de séminaire, seraient peut-être amenés à confronter le thomisme avec les systèmes modernes et américains : leur rôle dans l'enseignement de la philosophie est encore

inexistant et leur action, indiscernable. Telle situation nous autorise pour le moment à opiner qu'une influence philosophique américaine *sui generis* n'est guère sensible, parce qu'assez indirecte. Ni notre vie intellectuelle, ni nos œuvres philosophiques, ni nos périodiques, ni nos congrès, ni nos discussions idéologiques ne la manifestent. Et cependant, nous nous américanisons. C'est un fait. Les plus clairvoyants d'entre nous le constatent, encore que trop souvent ils s'arrêtent à des constatations de surface. Notre américanisation devient évidente pour quiconque nous observe après une absence. Des voyageurs de France, venus en notre province, lors du quatrième centenaire de la découverte du Canada, l'ont noté qui nous avaient visités quelque dix ou vingt ans auparavant. L'américanisation de la masse de notre peuple s'affirme surtout à Montréal, où deux physiques s'opposent ; l'une, avec les richesses matérielles et la bourgeoisie, l'autre, avec la force numérique et le prolétariat. L'exemple de ce contraste s'affiche dans les sections est et ouest de la ville et de nos artères commerciales. Le milieu physique étant façonnée à l'image de l'âme des habitants, on peut conclure, le milieu physique changeant, que les âmes ont quelque peu changé aussi. Par quelles voies nous arrive donc l'infuence philosophique américaine ? — Voici. Nous la subissons de deux façons complémentaires : 1° nous ployons sous la civilisation américaine, miroir de la philosophie d'outre-frontière ; 2° nous sommes influencés *indirectement* par la philosophie, c'est-à-dire, sans qu'il se trouve chez nous des adeptes du pragmatisme, de l'instrumentalisme, du pluralisme ou du néo-réalisme, sans que ces systèmes soient même confrontés avec les principes scolastiques dans notre enseignement qui, jusqu'à ces dernières années, ne considérait la philosophie que comme une matière de formation générale, au cycle secondaire. La philosophie, véhicule de culture supérieure à la disposition des laïcs, est d'innovation récente. Cela explique le peu de participation des laïcs au thomisme. Cela explique aussi qu'ils soient désemparés devant les problèmes modernes.

L'influence indirecte de la philosophie s'est exercée, chez l'élite, par contact et un peu par mimétisme. Alors que la civilisation agit à dose massive chez le peuple qu'elle obnubile, surtout par l'intermédiaire de la presse, de la radio et du film, l'élite subit lentement l'influence philosophique, par érosion. Les universités anglo-canadiennes façonnent nettement les élèves. Ils en prennent l'esprit. Ils y demeurent plus longtemps que les Canadiens français, car le cours classique anglais se termine par quatre années à l'*Arts Building*. Et cette faculté des arts, avec ses dépar-

tements de sociologie, de psychologie et de philosophie, voilà l'âme de l'université protestante. Il arrive que le futur avocat ou le futur médecin s'inscrivent comme élèves de la faculté des *Graduate Studies,* spécialement au cours de philosophie et de psychologie expérimentale. Celle-ci s'enseigne d'ailleurs à la faculté de médecine où l'on pousse assez loin l'étude de la psychiâtrie, de la psychanalyse et de la psychologie de l'enfant. D'autre part, tel bachelier, qui a suivi le cours général, y ajoute parfois des cours avancés en philosophie, en vue du baccalauréat avec « honneurs », particularité qui équivaut à la maîtrise. Disons ensuite que deux séries de problèmes passionnent l'élite anglo-protestante : la question religieuse et la question philosophique. A cette inquiétude, la formation scientifique n'apporte souvent qu'un trouble plus lancinant. Elle intensifie une anxiété que la religion protestante ne calme point. Quand se développent les contacts entre les deux élites, la française et l'anglaise, celles-ci ont l'impression de se mouvoir sur deux plans parallèles mais superposés. L'impossibilité des mises au point en matière philosophique, tant les points de vue sont divergents, faute d'une étude assez poussée, chez nos laïcs, invite à des concessions. Capitulation qui s'aggrave parfois d'acceptation partielle ou totale de la doctrine adverse, dont le snobisme intellectuel fera bien

vite étalage. A mesure que les rapports, autres que ceux des affaires, se multiplieront, la philosophie américaine avec ses problèmes psychologiques et ses problèmes religieux, nous touchera davantage. Elle viendra renforcer l'influence du livre, du journal, de la revue, du club. Tout indique que telles relations deviendront de plus en plus fréquentes. Les éluder sera impossible.

D'ailleurs, à mesure que notre peuple s'éveille à la curiosité scientifique, le contact avec cette philosophie américaine apparaît plus inévitable. Le terrain est tellement peu défriché que le travail d'enquête se devra prolonger de nombreuses années, à la recherche du temps perdu. Nos recherches scientifiques, encore à leur première phase, n'aboutissent qu'à un savoir fragmentaire. La fausse conception de l'autonomie des sciences, ou bien retardera une salutaire systématisation ou bien nous acculera à une incomplète philosophie de la nature. On entendra dire, en marge de la génétique et des lois de l'hérédité, que la vie est un bloc. Généralisation hâtive : la vie est analogique, étagée, sériée. Les essais de Meyerson ont été exagérés dans leurs conclusions par quelques docteurs américains, en philosophie des sciences. Peut-être, par exemple, des mathématiciens de chez nous sont-ils déjà atteints d'un engouement enfantin pour la logique moderne. Soyons francs. Leur tort ne réside pas

en ce qu'ils croient avec raison que les lois du syllogisme n'ont guère l'immutabilité des commandements de Dieu, mais en ce que, partant de cette admission juste, ils se refusent à un effort d'adaptation, que les docteurs médiévaux se seraient crus justifiables d'opérer, pour se contenter de déclarer telle ou telle loi périmée. Nous discernons, en cette attitude, un symptôme de l'influence philosophique américaine, oublieuse des divers degrés de visualisation.

Nous avons trop de sincère admiration pour la Science, à l'instar de notre patron, saint Thomas, pour nous attrister d'une vraie promotion scientifique, en nos milieux universitaires. Certes, elle ne nous apeure point. Nous opinons même que nous n'avons pas encore atteint le degré requis par la *Ratio studiorum,* corollaire de *Deus Scientiarum Dominus*. Si la recherche nous réjouit, si nous admirons l'avancement des sciences qui, parties du point mort où les reléguait trop volontiers le mépris des « petites sciences », ont réalisé quelque chose de neuf et de grandiose, l'oubli des principes du réalisme thomiste au profit de certains postulats hautement prisés au pays de l'aventure scientifique comme de l'aventure sociale nous contraint de signaler un certain désarroi comme une influence américaine qu'il faut tout de même noter. La conception faussement philosophique de la science et la conception faussement scientifique de la philosophie semblent gagner quelques esprits à la page, notamment en matière d'éducation et en certaines spécialisations de la médecine, comme la pédiatrie, la gynécologie et la neurologie. Il serait hors de propos, comme au-dessus de notre compétence spéciale, de préciser. Il s'agit d'ailleurs d'infiltration qu'il importe logiquement de rattacher à une doctrine. Cette orientation apparaît un morcellement stérile du vrai savoir humain. Qu'un certain éclectisme puisse améliorer une théorie, nous n'en disconvenons pas. Un exemple. La statistique ne peut valoir que grâce à une interprétation. Le test psychologique en pédagogie, nous y croyons. L'exagération consiste à y voir un critère exclusif. Tomber dans ce travers, à n'en point douter, suppose une influence américaine. La complexité des classifications scolaires nous apparaît évidente. Nous commençons à soupçonner là un problème. C'est un progrès. L'avance est interdite à qui n'entend pas l'appel de la route. Gardons-nous pourtant de tenir compte aveuglément de certaines interprétations de statistiques qui se rattachent aux grandes lois de la pédologie, mais vues à la manière des disciples de James et de Dewey. L'influence américaine, en philosophie, nous croyons qu'elle touche quelques uns des nôtres aux confins de l'expérience et de la raison, de la science et de la philosophie.

C'est cependant dans le domaine économique et social que la philosophie américaine nous déroute. Si l'on excepte notre économie rurale, tout notre système économique est d'inspiration américaine. Personne n'osera affirmer que la philosophie n'a rien à voir avec le régime du temporel. La primauté du spirituel suppose déjà que le temporel peut en recevoir des principes directeurs. Que l'activité économique évolue sous la loi du libéralisme à l'état pur tel qu'il s'épanouit aux Etats-Unis, qu'elle pousse à une organisation industrielle et commerciale de la production et de la distribution des utilités qui aboutit à l'asservissement de la majorité, que la législation adapte ses lois en ne tenant compte que des besoins d'une minorité dominante, qu'elle accule la majorité, sinon à manquer du minimum requis pour pratiquer la vertu, comme dirait saint Thomas, du moins à manquer d'une aisance assez généralisée pour lui permettre son harmonieux développement ethnique, intellectuel et social, cela indique assez, semble-t-il, qu'un peuple a cessé de s'inspirer de la doctrine sociale catholique et qu'il est allé chercher ses principes de morale sociale ailleurs que dans la doctrine dont l'enseignement est censé avoir saturé l'intelligence. Influence indirecte, dira-t-on. Nous le voulons bien, mais influence corrosive. Influence qui constitue une véritable oppression par l'adultération d'un climat, d'un

milieu physique et, par ricochet, d'une mentalité. Notre petit peuple se trouve alors en présence d'une physique dont il ne peut éluder l'attraction. Le spiritualisme, comme le patriotisme d'ailleurs, exige pour s'intensifier de trouver dans les faits économiques une illustration de la fécondité de la philosophie qu'il inspire.

Cependant que le libéralisme économique nous enserre de ses tentacules, l'organisation professionnelle enrégimente nos travailleurs. Depuis trente ans surtout, le syndicalisme américain fait de nos artisans autant d'unités perdues dans les cellules d'une fédération internationale. Nos ouvriers, recevant leurs mots d'ordre de chefs étrangers à leur foi comme à leur nationalité, inscrits dans des unions et des syndicats d'un amoralisme intégral, épousant des causes qui ne les touchent que de très loin, ont vu leur mentalité s'émousser. Ils ont alors perdu toute confiance en la vertu du droit professionnel catholique. Quand le syndicalisme catholique s'est organisé, son action s'en est trouvée restreinte. Bien plus, il a rencontré l'indifférence, les ouvriers se demandant si au nom des encycliques on pouvait aussi bien leur garantir un juste salaire qu'au nom d'un socialisme mitigé d'importation américaine. La prospérité aidant, nos classes ouvrières n'ont cru qu'au bien-être matériel, n'ont eu confiance qu'aux mouvements de masse anonymes, n'ont parfois tenu

compte que de la justice légale. La doctrine sociale catholique et les pérégrinations des Semaines sociales n'ont encore provoqué aucune velléité syndicale, chez les patrons, comme il en existe, par exemple, en France et en Belgique, où fleurissent les allocations familiales. Leur instinct grégaire ne s'est éveillé que sous le coup de la grève. Leur comportement, en tant que patrons catholiques, n'a guère convaincu les travailleurs de leur supériorité sur les patrons juifs ou protestants. Ceux-ci leur paraissent même d'un humanitarisme plus compréhensif, mais le patronat catholique en arrive aussi souvent que l'autre au même mépris des personnes.

Le caractère spiritualiste de notre droit civil s'atténue, de plus en plus. Il est un particularisme ethnique qui contrecarre les ambitions sociales et économiques de la minorité. Notre législation, les prenant pour mesures des besoins communs, il arrive que notre droit civil subit les assauts de ce que les Anglo-canadiens dénomment vaguement l'*industrial legislation*. Sous cette appellation, se cachent mal des tendances centralisatrices. Si notre constitution fédérale répond assez bien aux cycles d'autonomie si chers à Emerson et aux idéalistes américains, les désirs d'unification s'inspirent, en revanche, d'une vieille conception du droit, selon Hegel, conception très opposée

à celle qui s'élabore dans les écoles catholiques de droit international.

Le mépris de la personne, laquelle devient avant tout une force anonyme dans un état politique, comme si elle ne ressortissait point d'abord au milieu culturel, entraîne la déification de l'Etat. Entité abstraite, sans dynamisme propre, l'individu ne voit plus de réalité que dans l'Etat, source de tous les droits, terme de tous les devoirs. Il en résulte les diverses formes d'étatisme. Il semble fort que la victoire anti-moniste au profit d'un pluralisme inconsistant dans ses fondements, doive aboutir, au point de vue social, à un retour à l'idée moniste de l'Etat. En autant que ces tendances se manifestent dans nos milieux politiques, elles établissent une filiation évidente. Elles indiquent une rupture dans la hiérarchie des personnes et une confusion dans leurs rapports avec le politique et le culturel. En ces dernières années, tels symptômes se sont accusés chez nous et nous nous croyons autorisés à les dénoncer comme une influence américaine en morale politique. Sans doute, ces tendances se manifestent ailleurs qu'aux Etats-Unis. De même que dans l'ordre monétaire nous dépendons plus de New-York que de Londres, ainsi dans l'ordre idéologique pur nous respirons, pour ainsi dire, l'ambiance américaine bien plus que l'européenne. Une conquête économique, l'histoire le dé-

montre, ne va pas sans une conquête morale.

En résumé, l'influence philosophique américaine agit sur nous par l'oppression de l'économique et du social. Influence massive mais indirecte que nous vaut l'attraction de la civilisation américaine, saturée par une spéculation plus fortement nationalisée que nulle part. Phénomène étrange, les communications faciles entre peuples devaient provoquer l'universalisme. Or, c'est au moyen âge, alors que forcément les peuples n'avaient guère de relations suivies et commodes, que la philosophie a été le plus universelle. L'influence philosophique américaine, en tant que telle, nous touche quand la vie intellectuelle nous place à la croisée de la science et de la philosophie. Si la première influence est d'évidence cruciale, la seconde reste secrètement impliquée et partant, difficile à préciser. L'accroissement de notre curiosité à l'égard des problèmes actuels sera sans doute comme le réactif ou le colorant qui permettra d'apprécier plus exactement le degré de l'infection et sa purulence. Deux modes d'influence qu'il fallait néanmoins signaler. Nous croyons même que tous les autres modes d'américanisation n'en sont que les ministres et les instruments. Ils n'atteignent notre mentalité que parce que philosophie et civilisation américaine trouvent en nos âmes un certain désarroi, voire une certaine insatisfaction.

Conclusion Il semble chimérique de vouloir arrêter complètement l'influence conjuguée de la civilisation et de la philosophie américaines. Nos efforts doivent ambitionner plutôt de limiter l'action de la civilisation qui, pour la masse de notre peuple, sert de véhicule à l'action doctrinale. Il suffirait à toutes les personnes qui disposent de quelque influence intellectuelle et à toutes les institutions éducationnelles de travailler à l'avènement d'une génération qui fera plus fermement confiance aux ressources inépuisables de sa civilisation et de sa culture françaises. Nos engouements faciles pour le plagiat de l'américanisme recèlent mal une absence de confiance en nous-mêmes. En étant plus conscients de la valeur de notre avoir culturel, nous saurions mieux discerner entre les éléments assimilables et les éléments inassimilables de notre environnement. Rejeter les uns comme des poisons ne ressortit guère qu'à l'instinct de conservation. Accepter les autres comme des enrichissements humains ne suppose qu'un peu d'objectivité et d'esprit de suite.

Pour obvier à l'influence de la philosophie américaine, le même état d'esprit est requis. Il est cependant requis davantage. Indubitablement, il nous faudra exhausser le niveau de notre enseignement de la philosophie. Moins de psittacisme dans l'initiation. Nous devrons un jour nous rendre compte que, sans risquer d'atténuer son

rayonnement dans le monde laïque, nous ne saurions plus longtemps nous en tenir à cette méthode qui fait que l'on enseigne la philosophie trop exclusivement en fonction de la théologie et de l'apologétique. Elle devient ainsi, dans l'esprit de notre élite, une science de séminaire. Que la méthode analytico-historique en vienne tempérer l'aspect dogmatique. Aucune encyclique n'exige que le thomiste s'enseigne comme la théologie. Science de raison, la philosophie thomiste est extrêmement compréhensive. Elle est accueillante pour tous les problèmes, surtout pour les problèmes que chaque époque pose à l'attention de l'intelligence. Voilà ce que l'on a appelé sa modernité. Pour exercer une fonction politique à l'égard des sciences, elle doit leur être sympathique. Si les questions scientifiques accaparent tant de curiosité, il appartient à la philosophie, soucieuse d'une vraie promotion, de s'imposer par un égal souci de recherches et de découvertes. Avec raison, l'on a caractérisé notre philosophie par une grande fidélité à répéter les docteurs. Il faudra de plus en plus que leurs labeurs portent maintenant au travail original ceux qui croient, avec Maritain, que la chrétienté a plus besoin de métaphysique que de charbon.

Maintenant que la philosophie figure à notre enseignement supérieur, il faudra qu'au nom de la logique, elle bénéficie de la même sollicitude,

dans ses exigences d'outillage et de personnel enseignant, que les sciences profanes. Tout cela est postulé par les articles 44 et 46 des instructions de la Sacrée Congrégation des Etudes universitaires, explicitant le canon 1364 du Code de Droit Canonique. Comme l'action catholique convie ceux du chœur et ceux de la nef, il faudrait aussi que nos conditions sociales rendent plus larges et plus féconds l'action, la participation et l'apostolat des laïcs en matière philosophique.

Notre américanisation par le cinéma

Notre américanisation par le cinéma

PAR M. ALBAN JANIN

Le cinéma est aujourd'hui entré si complètement dans nos mœurs, occupe une place telle dans nos habitudes que, s'il devait tout à coup disparaître, nous resterions à coup sûr désemparés. En effet, dans les populations urbaines, et dans une proportion moindre, mais encore très forte, dans les populations rurales, rares sont ceux qui ne vont pas au cinéma chaque semaine, et combien de jeunes gens, jeunes filles et femmes le fréquentent encore plus souvent.

Si nous acceptons ce fait, il nous faut donc admettre aussi que le cinéma est devenu une influence avec laquelle il faut compter ; car il n'est pas possible de croire que le plus grand nombre d'entre nous, et surtout nos femmes et nos enfants, puissent chaque semaine passer plusieurs heures devant l'écran lumineux sans retenir dans leur esprit quelques-unes des images qu'ils y ont vu agir et parler. L'impression que laisse dans les esprits ces images animées, telle est l'influence du cinéma : influence aussi grande

qu'elle est incontestable. Cette influence peut être bienfaisante et morale, ou tout le contraire ; cela dépendra de nombreux facteurs dont l'étude détaillée dépasserait le cadre de cet article. Nous n'en indiquerons que ceux qui se rapportent directement au sujet que nous avons mission d'étudier aujourd'hui, à savoir : le film américain présente-t-il ici un danger d'américanisation pour les Canadiens, particulièrement les Canadiens-français ?

Pour mieux comprendre la question, il est nécessaire de se rendre compte de l'évolution du film et de son théâtre : le cinéma.

I) L'INTRODUCTION DU FILM AU CANADA SON INFLUENCE

Premiers débuts Il y a vingt-cinq ans, ou quelques années avant la guerre, le cinéma comme salle de spectacle n'existait pas. On louait un magasin dont on abattait les cloisons, on pendait au fond l'écran, on plaçait le projecteur à l'entrée, et sitôt les sièges installés on commençait. Le programme comprenait un film et des chansons dont les paroles étaient projetées sur l'écran pour encourager l'auditoire à accompagner le chanteur ou la chanteuse, que l'on apercevait à peine dans la salle dépourvue de lumière presque autant que de ventilation.

Le film de ce temps-là, et il restera le même plusieurs années encore, était simple et bien inoffensif. Jamais de thèse, pas de grandes aventures, des anecdotes plutôt, souvent un peu d'histoire, surtout des documentaires. On y allait par curiosité, on y était assez indifférent. Le théâtre était alors en pleine vogue, et combien supérieur ! Vint la guerre. Le film s'était amélioré, il plaisait par sa belle photographie, ses paysages superbes, car alors les scènes d'intérieur étaient rares. Et c'était le film français, Pathé, Gaumont, qui était de l'avant, bien que les Américains eussent déjà découvert la charmante Mary Pickford et Charlie Chaplin. La guerre commencée, les producteurs européens ferment leurs portes, et voilà l'occasion pour les Américains. D'autant plus que l'Europe dépense à pleines mains chez eux, et qu'une prospérité extraordinaire, affolante, s'étend sur leur pays. Et l'on voit « Birth of a Nation », film à grand spectacle, auquel pour la première fois on ouvre les salles.

C'est l'ère du grand film qui commence ; les étoiles apparaissent nombreuses au firmament de l'écran ; les producteurs américains bâtissent des villes de carton, le public se laisse tenter, puis c'est l'engouement ; alors on affecte des théâtres au film, bien plus, on bâtit des « Capitols ». Le film est lancé. Mais le théâtre vit encore, et nom-

breux sont ceux qui à la fin de la guerre refusent de croire qu'il agonise.

Nous insistons sur l'existence du théâtre, parce qu'alors c'était là, et là seulement, que pouvait se développer une thèse, ou une scène intime, entre les quatre panneaux de la scène. Là on parlait ; mais le film, lui, était silencieux. Il le restera jusqu'à 1927. Par conséquent, jusque-là, le film américain, le seul qui fût alors distribué au Canada, montre des scènes où les personnages, muets, doivent être continuellement en mouvement pour soutenir l'action. Un tel scénario doit nécessairement se développer à l'extérieur, et nous le voyons sur le Mississipi, dans les plaines de l'Ouest et les Montagnes Rocheuses. On commence à montrer aussi des palais de millionnaires, des restaurants somptueux, des enfants de richards qui ont, avec un faible pour le plaisir, assez peu de respect pour leurs parents et l'autorité en général. C'est l'infiltration qui commence. Nos gens sont ébahis par tant de luxe. Ils n'approuvent pas que le fils de famille fasse la vie, la mère ne devrait pas laisser ce monsieur lui faire la cour ; mais tout cela est dans un si beau décor, le fils prodigue n'est pas méchant, et puis il a tant d'argent ! Quant à la mère, elle est si jolie, paraît si douce (le père du reste devrait s'occuper de sa femme davantage) et

l'aspirant est si gentil, si *monsieur !*

Cela, c'est pour la masse, car le théâtre est encore là. Les gens bien élevés, s'ils vont quelquefois au cinéma, y vont encore en faisant la moue ; ils préfèrent le théâtre, qui parle, lui, et où l'on joue les grands auteurs. Cette classe supérieure est moins attirée au cinéma, parce qu'elle peut voir ce qu'il y a de factice dans la vie que l'on y dépeint ; mais la jeunesse de toutes les classes commence à prendre goût à ces merveilleuses aventures où héros et héroïnes s'élèvent au-dessus des vieilles coutumes, et quelquefois des convenances, avec autant de facilité que de désinvolture.

Le film américain commence à refléter les ravages de la prohibition. Ce sera bientôt pire. Tout cela se passe aux Etats-Unis, en anglais, dans des milieux où tout ce qui brille n'est pas or, et où la vulgarité brille à la place du goût. C'est l'apothéose du parvenu et de sa famille, la caricature de la société, la parodie de la famille. Ces films sont faits pour la masse, et la masse américaine n'a pas notre mentalité, notre courtoisie, notre respect de la famille et de l'autorité, qui est le fond du caractère français. Ceci est dit du film américain de ce temps-là : nous sommes en 1927. Empressons-nous cependant d'ajouter qu'il y en a eu de très beaux, dirigés avec art et

goût, mais ceux-là, il faut le dire, formaient les exceptions, ils coûtaient souvent très cher, et la masse leur préférait *l'autre*.

Au Canada, l'on ne connaît alors que le film américain. Il a pénétré déjà, mais dans les faubourgs on a résisté assez, car les films sont silencieux, il faut lire l'histoire, le dialogue, sur l'écran. On parle bien l'anglais, mais on le lit mal, ou pas du tout.

Arrivée du film parlant Le film parlant, après quelques tâtonnements, est arrivé ; c'est un succès presque tout de suite, c'est magnifique, tout le monde se précipite. En un an, il est perfectionné, et alors le cinéma détrône le théâtre. On va pouvoir voir et entendre au faubourg Québec, à Saint-Hyacinthe et à Chicoutimi un grand acteur anglais jouer « Richelieu » à l'anglaise, et plus tard « Les Misérables » où Jean Valjean joue deuxième violon au policier Javert devenu le héros, au grand dommage de la belle morale que Victor Hugo avait su tirer de son œuvre.

Mais cela n'est rien : nos gens vont aux « Etats » aussi souvent qu'ils le peuvent. Ils commencent à parler le « slang », l'argot de New-York ; nos jeunes gens admirent les « *gangsters* » habiles qui déjouent toutes les manœuvres de la police. Et puis la prohibition bat son plein, on court les cabarets de nuit, des cabarets de rêve, rutilants de cristaux, de dorures. Pauvres gens qui croient que cela existe, et les jeunes qui écarquillent les yeux devant le spectacle de la grande vie ! Enfin, dans ces cabarets, chez ces milliardaires, tout était prétexte pour des danses, solo ou ballets, souvent suggestives.

Telles furent les premières années du film parlant : une véritable orgie ; la folie de l'après-guerre, contre laquelle, dès 1930, la majorité avait déjà protesté. Dans la province de Québec, la censure avait combattu la licence des films américains et réussi à en extirper le pire, sans cependant pouvoir, de sa seule autorité, assainir cette industrie dévergondée et qui éloignait du cinéma les gens de goût.

La réaction inévitable est arrivée, et aujourd'hui la censure voit sa tâche grandement facilitée. Et puis la concurrence est venue aussi. Les Anglais ont produit plusieurs films tels que « Cavalcade », et le film français, mort depuis la guerre, revient en avant avec « Maria Chapdelaine ».

Je le répète, le danger de l'américanisation par le film existe ; la génération d'après-guerre en a souffert violemment. Nos compatriotes de langue anglaise ont été atteints plus profondé-

ment encore que les nôtres, du fait qu'ils parlent la même langue, ont les mêmes habitudes, et pourquoi ne pas le dire, la même mentalité que nos voisins du Sud. Ils n'ont réagi que sur un point, le sentiment national. Ils créent pour nous, autour de nous, l'atmosphère à laquelle vient se mêler imperceptiblement celle qui se dégage du film américain. C'est là aujourd'hui qu'est le danger. Pour réagir, nous devons compter d'abord sur les qualités foncières de la race française au Canada ; et puisque nous ne pouvons, dans un pays où l'anglais est la langue de la majorité, éliminer le film parlant anglais à mentalité américaine, suivons avec bienveillance et espoir, et surtout plus d'indulgence, le progrès marqué que fait ici le film français depuis un an.

Arrivée du film français Le premier film parlant français parut à Montréal en 1930. Celui-là et d'autres qui suivirent, étaient pauvres d'idée, et le public resta indifférent. Il y avait bien des raisons pour cela. Au lendemain de la guerre, le film américain, le seul qui existât alors, et il était dans toute sa floraison, avait envahi la France. Rappelez-vous que le film étant encore silencieux, il devenait aisément international puisqu'il n'y avait qu'à en traduire

les titres. L'industrie française, tuée par la guerre avant même d'avoir pu se développer, n'y put rien. Que pouvait faire le franc dévalorisé contre le dollar tout-puissant ?

La découverte du film parlant allait tout changer. L'industrie française se réveilla, oh ! bien lentement, si lentement en somme, que l'américain, sûr de lui-même et de la possession des théâtres qu'il avait achetés partout à coups de millions, prétendit continuer d'imposer son film avec la seule concession de quelques sous-titres français en transparence. Et à vrai dire, cela prit assez, du moins pour un temps. Mais c'était manquer de psychologie. Le film français se redressa, péniblement, c'est vrai ; avec des hauts laborieux et des bas déprimants. Les moyens des français étaient restreints, ceux des Américains sans limites, et ces derniers, réalisant enfin le danger, avaient commencé à *doubler* leurs films, c'est-à-dire, à les traduire en langue française. La lutte fut dure, et elle n'est pas terminée. Lisez ce que dit « Choisir », dans son numéro du 29 décembre dernier : « Nous avons récemment écrit que les films étrangers prenaient trop de place sur nos écrans, et que nous avions intérêt, pour ne pas trop nous « défranciser », à ce que ces films soient doublés en français. Ce qui n'est aucunement partir en guerre contre les étrangers,

semble-t-il, puisque nous les acceptons, en leur demandant de se traduire ». Cette citation est instructive pour nous Canadiens-français, à plus d'un titre. Cela veut dire d'abord que l'on montre encore en France des films parlant anglais, et que lorsque certains journaux réclament plus de films français, certains intérêts, lesquels ? reprochent à ces journaux de partir en guerre contre l'étranger. Nous avons tenu à donner ces détails, et même nous y reviendrons à la fin pour établir à cette situation un parallèle au Canada dont peu d'entre nous se rendent compte.

Les hauts et les bas, dont nous avons parlé déjà, au sujet de la production française du film expliquent le désintéressement du public canadien qui, ayant vu avec plaisir un assez beau film français, retournait au même cinéma pour y voir un autre film français, lequel cette fois était médiocre, sinon pire. On retournait donc au film américain, mais avec regret ; nombreux sont nos lecteurs qui l'admettront.

1934. L'industrie française, si elle a encore à lutter, est du moins debout. On montre maintenant au Canada des films français dont très souvent la technique n'a rien à céder au film américain. Notre public commence à s'y intéresser, puis, très vite, prend plaisir à aller écouter parler français, à voir sur l'écran des physionomies qui lui semblent familières, et à constater comment, au milieu des paysages du beau pays de France, les scènes représentées sont croquées sur le vif, avec art, avec goût.

Le film français s'installe alors dans un grand théâtre de l'est de Montréal, abandonné depuis des années, et aussitôt, la foule l'assiège, et cela continue depuis un an. Grâce à ses affinités ethniques, l'auditoire se sent là chez lui. Ces affinités ne sont-elles pas curieusement confirmées du fait que, tandis que les Canadiens font la queue aux cinémas français de la province de Québec, les Français se pressent à la porte de leurs théâtres pour voir le magnifique film que Duvivier vient de tirer au Canada, sur le thème du roman de Louis Hémon « Maria Chapdelaine », et que la France couronna du reste comme le plus beau film français de l'année.

II) FILM AMÉRICAIN ET FILM FRANÇAIS

Quadruple comparaison

Maintenant que nous avons établi l'ascendance du film français au Canada, et que nous l'avons indiqué comme l'agent de résistance à la pénétration chez nous du film américain, posons-nous cette question : *Pourquoi le film français est-il préférable pour nous au film américain ?* Et nous répondons :

1° — Parce qu'il est plus vrai.
2° — Parce qu'il est plus artistique.
3° — Parce qu'il est plus moral.
4° — Parce qu'il parle français.

1° *Le film français est plus vrai.* Une cour de ferme n'est pas un parc. Si le héros tombe à l'eau, il en sort trempé et défait, non pas habillé impeccablement et les cheveux fraîchement pommadés. Une ouvrière n'est pas habillée à neuf par la couturière à la mode, elle ne porte pas des bas de soie fins, ses chaussures ne sont pas le dernier cri de New-York, elles peuvent même être éculées suivant le noble rôle qu'elle remplit...

Il y a quelque temps, nous avons eu l'occasion de comparer le même scénario filmé par les Français et montré à Montréal d'un côté, et de l'autre, filmé par les Américains et montré à New-York. Prenons ce film parmi combien d'autres comme base de comparaison pour notre démonstration. Le titre en est « Crime et Châtiment », plus de 50,000 personnes l'ont vu dans la province. Ce film, ou du moins l'histoire dont il est tiré, roman russe par Dostoïewski, se passe dans la capitale de la Russie des Tsars. Nous ne nous étendrons pas sur le scénario, comparons les acteurs seulement, dans leur tenue, leur attitude, leur caractère.

D'abord *Porphyre,* commissaire de police à Moscou. Le Français qui tient ce rôle est en uniforme de la police du lieu et du temps ; cet uniforme n'est pas neuf, c'est celui de tous les jours, un peu usé, non pressé. L'Américain est en tenue impeccable du gentleman, « morning coat », pantalon rayé, le tout bien neuf et soigneusement pressé.

Leur bureau est chez le Français, rudimentaire ; murs nus, à part des affiches officielles, mobilier classique. Celui de l'Américain est luxueux, murs à panneaux, fauteuils, tapis, bureaux de style. Un président de banque en serait fier.

Porphyre français, s'identifiant avec celui de l'auteur, est sans prétention, mais intelligent et plein de finesse, alerte et direct sans brutalité, avec un fonds de bonté, très humain, consciencieux. L'Américain est sûr de lui. Dès le début, et à travers sa politesse exagérée, il montre son mépris pour l'accusé, il est brutal et cruel. C'est le détective qui ayant deviné qu'il tient son homme, n'aura plus jamais de doute ni la moindre compassion.

Le Français sert le thé à même le samovar traditionnel placé sur sa table. L'Américain sert du sherry dans une carafe de cristal et des verres semblables, déposés sur son bureau, dans un plat d'argent.

Raskolnikov, étudiant dont la famille est ruiné, a commis un meurtre. Porphyre le commissaire, croit qu'il est le meurtrier, mais il n'en a aucune preuve.

Dans le film français, cet étudiant, anémié, pauvre, loge dans un taudis, tel qu'il en existe encore aujourd'hui dans la grande ville russe. Dans la version américaine, il vit dans un « tenement » de New-York.

Le Français est vibrant d'émotion, il a le cœur tendre, sa sensibilité bien slave se manifeste par une compassion émue devant la pitoyable Sonia, et sa pauvre mère ; il souffre manifestement, tragiquement, devant le désarroi dans lequel il a précipité sa propre mère et sa sœur. L'Américain, par contre, est un halluciné dont le visage sombre reste fixé et sans expression, n'exprimant rien que stupeur de la tragédie dans laquelle il se trouve plongé, lui, celle qu'il aime, et les siens.

Sonia, version française, pauvre fille, bonne et douce, adorant sa mère, mais plongée dans la misère la plus noire, dans un milieu sordide, a vendu tout ce qu'elle possédait de quelque valeur, et dénuée de tout, elle et les siens tenaillés par la faim, elle est prête à se laisser tomber dans l'abîme.

La Française, en guenilles, pitoyable, sans autre attrait que sa voix et ses yeux, vit avec

sa mère dans un taudis. L'Américaine, propre, vêtements simples, mais en bon état ; bien coiffée ; visiblement déguisée ; vit avec sa mère dans un « flat » américain qui, tout en indiquant la pauvreté, n'a rien de misérable.

Nous maintenons donc que le film français est plus vrai, et qu'il refuse de s'éloigner de la vérité pour flatter la vanité des acteurs, évitant l'atmosphère factice du film américain.

2° *Le film français est plus artistique.* Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup sur ce point. La France, avec ses vieux châteaux et ses parcs centenaires, ses cités merveilleuses, ses paysages splendides sous tous les climats, offre un décor unique et pourtant si varié au cinéaste qui lui-même souvent érudit, toujours bien informé, trouve à sa portée des exemples multiples de l'art à travers les siècles dont il peut se servir ; tandis qu'il est à même de recruter ses assistants, ses acteurs, ses figurants, parmi une population qui vit dans le même milieu que lui et dont l'intelligence, l'esprit et le goût sont innés.

Les Américains, eux, lorsqu'il leur faut une location en dehors des Etats-Unis, doivent recourir au camouflage, au carton-pâte, au plâtre. Nous admettons qu'ils y réussissent souvent à merveille, mais l'œil exercé peut toujours décou-

vrir la trace du pinceau. Quant aux acteurs, recrutés parmi une population sans culture, ils possèdent une instruction souvent rudimentaire, et pour la plupart le souci principal est de paraître à leur avantage personnel. Lacune d'éducation et d'environnement qui est souvent partagée par des directeurs plus soucieux de satisfaire les désirs puérils d'un public peu informé, que de se conformer aux faits connus de l'art et de l'histoire.

Ainsi, nous verrons souvent un scénario insignifiant se dérouler à travers une mise en scène d'une richesse invraisemblable, car pour rien au monde, le directeur américain négligera l'occasion de faire grand et riche. Il sait que pour la majorité de son auditoire, c'est le plaisir des yeux qui compte d'abord ; et là où la joie de l'esprit est secondaire, les yeux ne distinguent pas trop parmi les couleurs, pourvu qu'elles soient vives. Que viendraient faire là l'art et le goût ? Par contre rassemblez vos souvenirs, et dites si le film français, même pauvre de conception, ne reste pas toujours dans le cadre de son scénario. Est-ce que la mesure juste dans les proportions, le discernement ou l'agencement des nuances dans les couleurs, soit dit au figuré, n'est pas de l'art, du bon goût ? Le film français pèche rarement de ce côté-là.

Nous maintenons donc qu'il est plus artistique que le film américain.

3° *Le film français est plus moral.* Ah ! voilà bien la question délicate. D'abord, nous avons bien dit plus moral, mais non pas moral. Nous ne prétendons pas affirmer que généralement parlant il est moral ; plût à Dieu qu'il le fût, car il serait parfait. Mais il est plus moral que le film américain, ne serait-ce que parce qu'il est plus vrai, et par conséquent, moins trompeur ; qu'il représente la vie sous son vrai jour ; plus humain, par conséquent plus à la portée du spectateur, l'intellectuel comme le simple, dont les réactions normalement humaines, de sorte qu'instinctivement ils pourront discerner les motifs, comprendre les causes, tirer les leçons.

Revenons à « Crime et Châtiment ». Notre commissaire de police, Porphire, sévère, consciencieux, voit sa théorie se justifier ; patiemment, discrètement, mais sans relâche, il a observé l'étudiant cherchant à écarter l'orgueil qui dans la conscience du jeune homme étouffe le remords. Et lorsqu'il a réussi et qu'il a reçu la confession du crime, il est plein de compréhension, de compassion pour ce pauvre être hypersensible. Porphyre Américain, qui a hanté l'étudiant de sa présence hostile, le suivant de son rire narquois, cruel, reçoit la confession avec jubilation,

se félicite de son succès, plaisante le malheureux étudiant de la façon la plus vulgaire. Pas de pitié, rien d'humain. L'autorité est victorieuse, mais antipathique.

Quant à l'étudiant Raskolnikov, dans le film français, son anxiété, sa lutte, entre sa pitié pour celle qu'il aime et qu'il va atterrer s'il se livre, et le désir qu'il a d'expier, font peine à voir ; toute sa personne exhale une souffrance indicible, mais contenue, et c'est dans une belle scène, très sobre, mais combien effective, qu'il confesse le meurtre. Dans la version américaine, l'acteur rarement abandonne le masque impénétrable que lui a donné cette attitude d'halluciné. Et lorsque finalement il se livre à Porphyre, c'est parce qu'il est terrassé par la hantise du Commissaire ; il a craqué, il est vaincu, il ne peut plus échapper. Il ne vient pas délibérément, tragiquement, sobrement, recevoir le châtiment mérité.

Et voici Sonia, version française, avec son instinct de femme, intensifier par sa misère, ses heurts avec la vie sordide. Il y a longtemps qu'elle a compris que son ami est coupable. Maintenant qu'il vient lui demander pardon, elle lui dit qu'elle l'a toujours compris ; et abandonnant tout, prisonnière volontaire pour soulager sa souffrance en la partageant, elle le suit dans la mort de l'exil sibérien. L'Américaine, elle, est

gentille, elle le console et le suivra en exil. Mais tout cela est un peu banal. On sent que le motif en est trop humain, et on craint qu'elle ne persiste pas à le suivre. Son élan n'est pas motivé par un sentiment moral de sacrifice profond, qui fait qu'après avoir envisagé froidement la grandeur de l'épreuve, elle l'a instinctivement, naturellement accepté.

Dans « Crime et Châtiment » c'est donc la morale du devoir consciencieusement rempli par Porphyre qui atténue le châtiment par sa compassion, celle aussi du renoncement par le jeune étudiant à la liberté coupable, à la vie qui peut être encore bonne avec les siens, pour accepter dès maintenant, courageusement, sans grands gestes, les conséquences de ses actes. En se livrant à Porphyre, c'est devant Dieu qu'il s'agenouille.

Sonia, pauvre enfant créée pour souffrir, pour peiner, pour être bafouée, mais aussi pour aimer profondément de tout son cœur meurtri ! Que de fleurs brillantes et embaumées on peut découvrir dans la sordidité de la vie humaine ! Et ceux qui parmi vous, lecteurs, l'avez vue sur l'écran, et avez compris qu'elle n'était pas sans péché, ne vous êtes-vous pas tous sentis pleins de miséricorde pour elle, et saisis d'horreur pour le vice qui pouvait ainsi souiller cette enfant si douce, mais faible et sans défense ?

Ce contraste entre le film français et l'américain nous avait frappé au spectacle de « Crime et Châtiment » présenté de part et d'autre. Le film français, fidèle à l'auteur, a conservé la morale que celui-ci avait tissée dans la tenue de son roman. L'Américain a négligé la leçon qu'il devait dégager, pour se préoccuper seulement de l'action qui satisfaisait les yeux de son public et le caprice momentané de l'opinion.

Et combien d'autres films français pourrions-nous citer ainsi qui dégagent une morale véritable et forte : « Fanny », « Angèle ». Des âmes prudes s'y sont scandalisées peut-être. Et pourtant, après avoir vu une projection préliminaire d' « Angèle », en compagnie de plusieurs prêtres éminents, ils nous disaient : « Ce film vaut quinze sermons ! » En effet, ceux qui voient ces films puisque les enfants n'y sont pas admis, connaissent très bien ce que certaines personnes prétendent leur cacher. Ce qu'ils ignorent, c'est ce que le film leur démontre ; l'autre côté de la médaille, les conséquences terribles, l'opprobe qui résulte de la faute ; et en regard de tout cela, la beauté de l'amour pur, sain, la grandeur du dévouement, du sacrifice. Mais encore une fois, entendons-nous bien. Nous ne disons pas : le film français est généralement moral. Car enfin, si nombre de ces films peuvent être passés ici, c'est dû d'abord

au désir de la Compagnie qui les a introduits au Canada de ne montrer que ce qui convient à l'auditoire canadien ; et ensuite et surtout à l'esprit judicieux et avisé de ceux qui dirigent la censure provinciale et s'emploient laborieusement et intelligemment à éliminer des films tout ce qui autrement les rendrait inacceptables ici.

Il se publie en France un journal fondé par le chanoine Raymond après la guerre : « Choisir », dont le but principal est de faire la revue des films et de les classifier pour la directive des catholiques en particulier et des chefs de famille en général. « Choisir » a établi plusieurs classes qu'il a numérotées et caractérisées. Voici, pour n'en prendre que deux dans lesquelles peut s'insérer la production américaine presque toute entière et bon nombre de films français :

4° Film qui malgré des éléments mauvais est à peu près inoffensif pour des personnes formées et habituées au cinéma.

4*bis* Les films où les éléments mauvais l'emportent et donc strictement réservés.

Les films ainsi classifiés par « Choisir » représentent *la version originale, sans correction.* Ces films, à leur réception ici, sont examinés avec soin, et la censure, chaque fois qu'elle le peut, avant de les condamner, les étudie, pour voir si les éléments mauvais ne peuvent pas être

éliminés sans détruire la trame du scénario.

L'opération est plutôt facile en bien des cas, les scènes à retrancher se trouvent là souvent sans aucune autre raison que celle de la concurrence américaine qui ne perd jamais l'occasion d'introduire une saynette suggestive, — ce dont souffrent encore en France les producteurs français devant le film américain doublé en français. C'est donc dire qu'ici le film français est épuré soigneusement des scènes à mentalité américaine, et que cela étant fait, et le scénario demeurant exclusivement français, ce film est plus moral que l'américain.

4° *Enfin, il parle français.* Et n'est-ce pas là le grand attrait naturel de ce film auprès de nos populations ? Il parle leur langue, les sentiments sont exprimés simplement, mais si lumineusement, que l'esprit en est charmé et le cœur tout ému. Ces expressions, ces locutions, ce tour de conversation, sans compter la douceur de l'accent, s'implantent chez nous. Combien ne l'ont pas déjà remarqué. Songez pourtant que la vogue du cinéma français ne date que des derniers douze mois. Avec l'amélioration rapide qu'opère l'industrie française en ce moment, et considérant qu'ils y sont maintenant habitués, ceux qui trouvaient la prononciation un peu étrange, et qui pouvaient s'étonner de certaines expressions, seraient bien

surpris si on leur rappelait leurs premières réactions. Ils écoutent aujourd'hui tout naturellement, et comme s'ils n'avaient jamais entendu autre chose, ces conversations captivantes où, dans des phrases claires, courtes, aux expressions précises, souvent poétiques, ils croient percevoir un écho de Chanteclerc agriffé au tuf natal.

Conclusion et suggestion Avant de conclure, revenons à la remarque que nous faisions dès le début au sujet du film français lorsque nous demandions pour lui plus d'indulgence. Si le film français n'est pas tout ce qu'il devrait être, c'est parce que même en France le film américain à grand spectacle, suggestif, lascif, fait au film français une lutte acharnée, et que les producteurs croient devoir, pour retenir leur clientèle encore avide de clinquant dans la masse, sonner eux aussi la note vulgaire. Cela ne durera pas. Les Français redeviendront les maîtres chez eux et donneront encore, comme ils l'ont toujours fait, la note de la mesure et du bon goût. L'intérêt croissant qu'en conséquence l'auditoire canadien sera porté à donner au film français, deviendra une source non seulement de survivance, mais aussi de renaissance de l'esprit français et de la langue française au Canada. Nous croyons donc avoir raison en disant que le film français est l'antidote au film américain.

Il y a aujourd'hui, et sans doute y en aura-t-il toujours, des films français médiocres, vulgaires, et même pire. Si à cause de ceux-là, nous les condamnons tous, que nous restera-t-il ? Quelle est l'alternative ? N'avons-nous donc pas raison de demander pour le film français, choisi avec soin, et judicieusement censuré, plus de compréhension et d'indulgence.

Ne soyons pas dupes cependant, et voici le moment d'établir le parallèle dont nous parlions au commencement de cet article, au sujet de la lutte que fait en France même le film américain au film français. N'allons pas croire que si les producteurs américains n'hésitent pas à faire la guerre aux Français chez eux, ils vont demeurer indifférents au progrès du film français au Canada, l'un de leurs fiefs.

C'est d'abord avec la plus grande indifférence que les Américains avaient vu les efforts que tentait depuis 1930 un petit groupe de Français et de Canadiens, pour introduire ici le film parlant français. L'industrie en France même, ils le savaient fort bien, ne s'étant pas encore révélée, et ceux qui ici travaillaient pour le film français, possédaient plus d'enthousiasme et de patriotisme que de finance, et cela, les Américains le savaient fort bien. Mais, lorsqu'il y a environ un an, date coïncidant avec l'élan nouveau de

l'industrie cinématographique française, la compagnie exploitant le film français au Canada, s'étant réorganisée sur des bases solides et dans quelques mois s'étant assuré en exploitation direct ou en coopération 75 théâtres sur moins de 140 (le total dans la province), le film français connut le succès, les Américains se réveillèrent en sursaut. Et ce fut la guerre. Elle dure encore. Nous devons nous attendre à ce qu'elle ne cesse jamais. En France, la lutte se fait au moyen du film américain doublé en français. Il est impossible ici de montrer le film doublé en même temps que l'original en anglais, et alors, on en est venu à ceci : *combattre le film français avec le film français.* L'attaque dirigée par un magnat de films américains, au nom israélite, bien connu dans les cercles cinématographiques, s'est d'abord déclanchée en France où le prix des films a doublé, triplé, et davantage. Puis on parla combine, on chercha à semer la dissension parmi les associés, et enfin on s'assura à Montréal un théâtre que l'on rafraîchit à grands frais et dans lequel on montra un film français, souvent très beau, mais à côté d'un film américain ; le tout accompagné de vaudeville dont le mieux qu'on puisse dire est qu'il était inconvenant.

Combien parmi nous, voyant qu'on exhibait là un film français, et nous le répétons, un film

souvent très beau, ont cru ce spectacle organisé par le même groupe qu'ils s'étaient habitués à suivre, ont déploré cette promiscuité choquante qu'on leur imposait, pour voir un film français.

Voici à ce propos un incident dont nous avons été témoin.

Sur le paquebot de la ligne française qui nous ramenait d'Europe l'hiver dernier se trouvait un Français qui apportait à New-York un film français, « La Maternelle ». L'agent, voulant obliger ses compagnons de voyage, offrit de le faire passer à l'une des séances journalières de cinéma du bord ; mais le capitaine s'y objecta, trouvant le film trop scabreux et craignant qu'il n'offusquât ses passagers. Eh bien, ce film, qui a obenu à New-York depuis plusieurs mois un succès de curiosité plutôt morbide qu'artistique, fut offert au groupe franco-canadien du film français, qui le refusa. L'organisateur israélite-américain s'empressa alors de s'en emparer ; ne serait-ce pas là en effet le meilleur moyen de discréditer le film français ? Il comptait sans la censure qui, fidèle à sa mission, sut bien le corriger. Entendons-nous donc lorsque nous parlons « film français », et ne soyons pas dupes d'une étiquette.

Nous terminons par une suggestion. Il existe en France une organisation assez répandue :

le cinéma paroissial. Un comité ecclésiastique choisit certains films, coupe, reconstruit, et dans les paroisses, dans les villages dépourvus de cinéma, on montre ainsi, avec l'approbation de l'autorité religieuse, des films intéressants, artistiques et éducateurs, triés sur le volet par des censeurs compétents.

On trouve ici en dépôt chez les agents du film français, des centaines de films qui pourraient être traités ainsi. N'y-a-t-il pas là quelque chose à faire, et notre jeunesse, notre population campagnarde, bonne et saine, ceux que le film américain n'a pas encore atteints, pourraient ainsi être vaccinés au film français contre l'épidémie du film américain. Donnons-leur le goût du bon film français. Apprenons-leur à voir les choses telles qu'elles sont, et non pas sous une forme factice et trompeuse. Montrons-leur la vie vraie, sous une forme artistique, dans un cadre de bon goût. Aidons-les à en tirer la morale qui affermira leur cœur, et réjouira leur âme, et faisons cela en beau français, clair et honnête.

Notre américanisation par les sports

Notre américanisation par les sports

PAR LE T. R. P. M.-CESLAS FOREST, O. P.

Le Dr Alexis Carrel faisait paraître en 1935 un ouvrage : *L'homme, cet inconnu,* qui a eu et continue d'avoir un très grand retentissement. Il y fait au nom de la science le procès de la civilisation moderne. Il en signale les avantages et les dangers. Passant la plus grande partie de son temps aux Etats-Unis, il a pu l'étudier dans tout son épanouissement. Plus ou moins entravée dans le reste du monde par des traditions et des habitudes séculaires, elle s'est développée ici sans obstacles. Vue sous ce grossissement, il semble au Dr Carrel qu'elle ait fait fausse route. Nous ne retiendrons de ce jugement d'ensemble que ce qui a trait au sujet qui nous occupe.

L'éducation physique aux Etats-Unis La science a transformé la vie de l'homme. Les découvertes de Pasteur ont introduit le souci de l'hygiène et supprimé ces maladies infectieuses qui ravageaient périodiquement le monde civilisé. Notre existence a acquis du coup plus de

sécurité. Par ailleurs, le développement du machinisme tend à supprimer de plus en plus la fatigue et l'effort. Un modeste ouvrier américain jouit souvent d'un confort que les riches eux-mêmes ignoraient autrefois.

Le passage de la vie rude, austère, mais naturelle des ancêtres à cette vie plus douce, mais artificielle aurait pu être fatale à la race américaine. On y a paré par une solide et intelligente éducation physique. « Il y a partout, écrit le Dr Carrel, des courts de tennis, des champs de golf, des patinoires de glace artificielle, des piscines chauffées, et des arènes où les athlètes s'entraînent et luttent à l'abri des intempéries. Tous peuvent ainsi développer leurs muscles, tout en évitant la fatigue et la continuité de l'effort que demandaient auparavant les exercices appropriés à une forme plus primitive de vie » (P. 15).

Les résultats de cet effort sont excellents. Le type humain a même été grandement amélioré. « Non seulement, la mortalité est moins grande, mais chaque individu est plus beau, plus grand et plus fort. Les enfants ont aujourd'hui une taille bien supérieure à celle de leurs parents. Le mode d'alimentation et les exercices physiques ont élevé la stature et augmenté la force musculaire... Dans les conditions présentes de l'éducation américaine, le squelette et les muscles se

développent de façon parfaite. On est arrivé à reproduire les formes les plus admirables de la beauté antique » (P. 21).

C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Ce n'est même pas le principal. Une civilisation doit viser à former, non des athlètes, mais des hommes. Et ceux-ci ont besoin d'énergie morale plus que de puissance musculaire. Ce serait là, d'après le Dr Carrel, le point faible, l'un des points faibles de la nouvelle civilisation. Le manque de virilité dans l'éducation, le souci exagéré du confort, la crainte de l'effort et de la lutte finirait par faire de ces descendants d'une race rude et forte, des individus sans ressort moral. Cette idée revient comme un leitmotiv tout le long de son ouvrage. Même physiquement, ils sembleraient assez désarmés en face de la vie. « Leur système nerveux est fragile. Ils supportent mal la vie des bureaux, des grandes villes, les soucis des affaires, et même les difficultés et les souffrances de la vie » (P. 21).

Ce qu'il faut encore conclure, ce n'est pas que l'éducation physique est dangereuse, mais uniquement qu'elle ne peut suffire à tout. En négligeant de développer au même degré les activités morales, esthétiques et religieuses de la jeunesse, on l'oriente vers une conception matérialiste de la vie. On risque en plus d'aboutir à

une sorte de culte païen du corps. Quels sont ceux que les jeunes Américains connaissent, admirent et envient ? Les littérateurs, les savants, les artistes ? Nullement. Ce sont les étoiles de l'écran, pour leur beauté ; les étoiles du sport, pour leur force ou leur adresse. Les concours de beauté se multiplient. Il n'y eut jamais tant de reines que dans cette république. Certaines de ces exhibitions prennent l'importance d'un événement national. Il faudrait remonter très haut dans l'histoire de la civilisation pour retrouver une telle admiration devant cet étalage de chairs nues.

Ce qu'il faudrait chez nous — nous y reviendrons plus loin — ce serait d'emprunter aux Américains leur méthode d'éducation physique, de l'adapter à nos ressources et à nos besoins, de l'orienter surtout vers un but plus noble et plus élevé : la formation complète de l'homme.

Le sport et ses déviations aux Etats-Unis Le sport a pu rester longtemps une détente, une distraction ; l'inactivité à laquelle nous condamne la vie moderne en a fait une véritable nécessité. Aux Etats-Unis, on n'a pas été lent à le comprendre. Nulle part ailleurs le sport ne compte autant d'adeptes enthousiastes. « Les Américains, écrit Lucien Dubech, s'entassent dans les villes, ils ont besoin de sport pour rétablir l'équilibre. Il faut que l'être humain remue, se dépense, prenne l'air. Le trappeur de la prairie n'en avait pas besoin. Pour le travailleur du bureau ou de l'usine, c'est une nécessité. Peuple neuf, race rajeunie, vaste réservoir d'hommes, voici les Américains au premier rang. Ils y apportent leurs passions primitives. Comme ils ne peuvent être les premiers par l'esprit, ils le seront par le corps. Pour cette vanité, ils feront tout ».

Ce désir de faire plus et mieux que les autres a fini par fausser la conception première du sport. Au lieu de rester un amusement pour ceux qui s'y adonnaient, il est devenu un spectacle, une entreprise financière.

Entendons-nous bien cependant. Il ne saurait être question de condamner a priori et sans distinction le sport professionnel. C'est, pour ceux qui s'y livrent, une façon honnête de gagner leur vie ; pour ceux qui l'encouragent, une distraction qui en vaut bien d'autres. Ce que nous affirmons, c'est que le sport ainsi dévié a perdu du coup son utilité propre. Du point de vue de la formation physique, le profit du spectateur est évidemment nul. Quant au joueur lui-même — simple marchandise entre les mains de ces monteurs de spectacle — l'effort qu'on lui demande est plus dangereux que profitable. Il y laisse

souvent, et en très peu d'années, sa santé et ses forces.

Ce que nous réprouvons, en second lieu, c'est la vogue ridicule et malsaine qui entoure les professionnels du sport. Certains d'entre eux sont de véritables gloires nationales. Ils jouissent d'une célébrité qu'aucun homme public, qu'aucun savant, qu'aucun artiste n'oserait ambitionner. Leurs traits que les journaux ne se lassent pas de reproduire sont souvent plus familiers aux jeunes américains que ceux du Président des Etats-Unis. Lors du Congrès eucharistique de Chicago, un journal reproduisait une photo où l'on voyait Babe Ruth donnant la main au Cardinal Légat. Il n'est pas douteux que pour un grand nombre d'Américains, tout l'honneur était pour le Légat du Saint-Siège.

Comment en serait-il autrement dans un pays où les choses se jugent trop souvent encore d'après l'argent qu'elles coûtent ou qu'elles rapportent ? Certains joueurs de base-ball s'achètent à prix d'or. Il en est qui reçoivent un salaire dépassant celui de n'importe quel juge et de n'importe quel président d'université. On a vu des boxeurs retirer de quelques minutes de combat plus que le Président des Etats-Unis ne reçoit durant tout un séjour à la Maison Blanche.

Tout cela est malsain. C'est, dans l'esprit

des jeunes, le renversement de l'échelle des valeurs. « Nous ne savons pas, écrit le Dr Carrel, dans quelle mesure les influences mentales du milieu sont capables de stimuler ou d'étouffer les tendances ancestrales... Il n'est pas indifférent qu'un enfant s'enthousiasme pour Babe Ruth ou pour George Washington, pour Charlie Chaplin ou pour Lindbergh. Jouer au gangster n'est pas la même chose que jouer au soldat. Quelles que soient ses tendances ancestrales, chaque individu est aiguillé par les conditions de son développement sur la route qui le conduira soit aux montagnes solitaires, soit au flanc des collines, soit à la boue des marécages où se plaît l'humanité » (1).

Au cours d'un article, paru dans les *Etudes* du 20 février 1936, M. Louis Dedet, vice-président du Stade français, signalait un autre inconvénient de cette attirance que le sport professionnel exerce sur les jeunes : « Il ne voit pas, le gamin hypnotisé par le rayon d'une fausse gloire, combien est petit le nombre des élus, précaire la faveur de la foule, éphémère cette gloire, et sans lendemain ce profit qui tient à un moment de forme, à quelques années au plus d'épanouissement physique. Le fragile éclat de la beauté est

(1) Ibidem ; p. 310.

un thème classique ; combien plus fragile encore, plus fugace la vogue du sportif ! Travail régulier abandonné, études et tâches normales interrompues, occupations stables dédaignées et qu'on ne retrouvera plus, toute une vie dévoyée enfin pour quelques mois d'une notoriété de douteux aloi. Voilà le bilan du professionnalisme à l'égard de l'individu ».

Le sport ainsi dévié a perdu son caractère éducationnel. Il ne poursuit plus d'autre fin que lui-même. On ne fait pas de la lutte, de la boxe pour assouplir, fortifier ses muscles ; on fortifie, on assouplit ses muscles pour devenir un lutteur ou un boxeur. Ce que l'on cherche, c'est de former le plus grand nombre possible de champions spécialisés.

Aussi n'est-on pas peu surpris de voir la place qu'il occupe dans les universités et les collèges dont le but exclusif devrait être la formation de la jeunesse. Il nous a été donné de feuilleter certains annuaires de collèges américains. Pendant qu'on y étale les succès sportifs, qu'on y donne même le portrait des champions, on y passe sous silence les succès intellectuels, ou bien, on les y relègue dans un coin. Dans les éphémérides qui rappellent les événements importants de la vie de la maison il n'est guère question que de joutes de base-ball, de tennis ou de rugby.

Il semble que tout l'honneur du collège repose sur ces équipes sportives.

Il en est de même pour les universités. Ce qui intéresse le plus peut-être de leur vie, ce sont leurs exhibitions sportives. Au delà d'un certain rayon, qui connaîtrait l'Université de Notre-Dame, si elle n'avait eu l'une des meilleures équipes de rugby des Etats-Unis ? C'est, nous le répétons, une nouvelle échelle de valeurs qui s'établit peu à peu dans l'esprit de la jeunesse.

Robert Chauviré raconte à ce propos, dans *Le Correspondant* du 10 septembre 1929, une anecdote savoureuse : « L'année même où j'arrivai à l'étranger, un mois avant les examens, une belle jeune fille, belle comme une belle plante ou une belle cavale, me tint en substance ce langage : J'ai beaucoup de regret d'abandonner juste au dernier moment ; mais je suis championne de plat pour le collège des 110 aux 440 yards, les compétitions athlétiques ont lieu une semaine avant l'examen, et j'ai reconnu ne pouvoir mener de front ma préparation et mon entraînement. *First things must go first* ». Ce n'est peut-être qu'une charge. Elle ne manque pas en tout cas de vraisemblance.

Loin de s'opposer en soi à l'éducation physique, le sport en est le complément indispensable. « Il est pour la jeunesse, écrit le Dr P.

Chailley-Bert, une source inépuisable de bienfaits : des peuples entiers ont été physiquement transformés sous son influence, des millions de jeunes gens sous tous les climats, lui doivent non seulement un corps harmonieux et fort, mais aussi les qualités qui font un homme : le courage, l'endurance, la ténacité, la décision » (*Marianne*, 21 décembre, 1932). Il s'empresse d'ajouter toutefois que le sport ne peut produire ces fruits qu'à condition d'être précédé d'une éducation physique appropriée et surveillée médicalement. Il faut en plus que la jeunesse le considère comme un moyen et non comme un but, qu'elle en fasse un délassement désintéressé au lieu d'une entreprise fondée sur la réclame et l'argent.

Education physique, sport amusement, sport professionnel : trois choses dont les Etats-Unis nous donnent un exemple sans doute unique et que nous pourrions leur emprunter. Le danger — nous le verrons — c'est que nous négligions les deux premières qui sont essentielles et que nous adoptions la dernière dont nous pourrions davantage nous passer. Parce qu'ils ont eu un souci constant de leur formation physique, les Américains ont pu ne pas trop souffrir de cette déviation du sport. Il n'en serait pas de même ici si toute notre activité en ce domaine consistait à former des demi-amateurs et des quart-de-professionnels.

Nécessité de l'éducation physique Nous avons mis en lumière l'importance que les Américains attachent à l'éducation physique et les résultats surprenants qu'ils ont obtenus. Avant de montrer combien nous sommes en retard sur ce point, et quel profit il y aurait à les suivre, au moins de loin, dans cette voie, il nous faut rappeler très brièvement ce que l'Eglise enseigne à ce sujet.

« Personne, écrit S. S. Pie XI, ne peut penser que cette éducation — l'éducation chrétienne — exclut ou sous-estime tout ce qui peut donner au corps, très noble instrument de l'âme, la souplesse et la grâce solide, la santé et la force vraie et féconde, pourvu que cela soit dans les façons, les temps et les lieux convenables ». Dans son Encyclique *Rappresentanti in terra*, il va jusqu'à affirmer qu'un minimum au moins est requis par le bien commun et que l'Etat peut en conséquence l'exiger. « L'Etat, écrit-il, peut exiger, et, dès lors, faire en sorte que tous les citoyens aient la connaissance nécessaire de leurs devoirs civiques et nationaux, puis un certain degré de culture intellectuelle, morale et *physique*, qui, vu les conditions de notre temps, est vraiment requis par le bien commun ».

C'est que l'éducation est la formation de tout l'homme, de son âme, mais aussi de son

corps. La morale nous impose des devoirs vis-à-vis de l'un et de l'autre. Le mépris du corps n'est pas une théorie chrétienne. Ce que l'Eglise prêche, c'est la domination de l'âme sur le corps. Or, il n'est nullement établi que l'éducation physique bien comprise aille à l'encontre de ce but. Loin de là, par la sobriété qu'elle exige, par les saines fatigues qu'elle impose, par l'austère discipline qu'elle inculpe, elle semble bien travailler dans le même sens que la morale chrétienne.

Donnons à cette formation un but noble et élevé, gardons-lui un caractère français, mais ne la dédaignons pas. L'esprit n'aura rien à y perdre. La distinction entre les sportifs et les intellectuels est, en théorie au moins, une distinction fausse. La science n'exige nullement la laideur ou l'anémie. Combien, après un départ plein de promesses, ont dû à un mépris complet de l'hygiène ou de l'exercice physique, de disparaître avant l'heure ou de traîner misérablement une misérable vie. « A rien ne sert, écrivait A. Dumas, de mettre un liquide précieux dans un vase, si l'on ne s'assure d'abord que le vase est solide ». Ne négligeons pas la formation spirituelle de nos enfants, mais donnons-leur la possibilité de l'utiliser plus tard.

Où en sommes-nous dans le Québec ? Nous avons, avec le Dr Carrel, reproché à l'éducation américaine de se préoccuper peut-être davantage de former des athlètes que de former des hommes. Ce serait plutôt le reproche contraire que nous mériterions. Bien qu'elle ne soit pas inexistante, la culture physique est loin d'occuper dans nos maisons d'éducation la place qui devrait lui revenir. Et les conséquences, pour être différentes et moins graves que celles que nous déplorions chez nos voisins, n'en restent pas moins inquiétantes pour notre avenir. Parlant des maisons françaises d'enseignement secondaire, Mgr D'Hulst disait : « Nous leur demandons des hommes et elles nous envoient des enfants de chœur ». Ce qu'il nous faut, ce ne sont ni des athlètes, ni des enfants de chœur, mais tout simplement des hommes.

Il y a deux ans, un rédacteur du *Soleil* signalait les différences frappantes qui existent entre la constitution physique des nôtres et celle des races anglo-saxonnes. Il ajoutait : « Pourquoi cette différence ? On dira que c'est là une caractéristique de race. Nous ne le croyons pas. En lisant les vieilles relations des voyageurs qui visitaient le Canada aux environs de la conquête, nous constatons que nos ancêtres étaient des hommes extrêmement forts et bien constitués. Ils

étaient physiquement, nous dit-on, des êtres merveilleux. Il y a donc dégénérescence. Si cette baisse de la santé d'une race se continue, on court à un désastre national, car nous ne concevons pas qu'un peuple de faibles puisse soutenir victorieusement la lutte pour survivre ».

Tout récemment, l'Université de Montréal établissait, pour ses étudiants, l'examen médical et la culture physique obligatoire. Le nombre des élèves de première année reconnus inaptes, en raison de leur santé, à suivre cet entraînement est tout simplement effarant. A quoi attribuer ce résultat qui frise le désastre ? Nous avons, dans les villes au moins, de magnifiques écoles ; nous avons de somptueux collèges bien éclairés et bien aérés, avec de vastes cours où les élèves peuvent prendre leurs ébats. Le souci de l'hygiène a fait, en ces dernières années, d'étonnants progrès. Que manque-t-il donc encore ?

Ce qui manque, c'est une éducation physique suivie, continue, allant de l'enfance à l'âge adulte. La responsabilité en incombe aux éducateurs. Pas plus que la formation intellectuelle, elle ne peut être abandonnée au caprice de l'enfant. Etant une science dont les difficultés doivent être sériées, graduées, elle requiert l'aide d'un professeur compétent. On ne s'improvise pas plus instructeur de culture physique que

professeur de sciences et de latin.

La nécessité d'entrer hardiment dans ce mouvement s'impose chez nous plus qu'ailleurs. L'enseignement se donne dans des conditions particulièrement pénibles. La période scolaire coïncide, en grande partie, avec la période des pluies, de la neige et du froid. L'absence de soleil, l'impossibilité de travailler au grand air, la difficulté d'organiser des jeux pour l'ensemble des élèves, tout cela risque d'avoir les conséquences les plus graves sur la santé et le développement physique de notre jeunesse.

Et puis, il faut songer à demain. Ceux qui sortiront de nos collèges ou de nos écoles supérieures seront des professeurs, des professionnels, des industriels ou des commerçants. La vie d'inactivité physique qu'ils mèneront sera un perpétuel défi à l'hygiène. Fils ou petit-fils, pour la plupart, de cultivateurs, ils ne seront nullement adaptés à cette vie nouvelle. L'étape aura été trop brusquement franchie. Il importe donc, au cours de leurs années d'étude, de leur donner des convictions et des habitudes, de créer, en quelque sorte, en eux des exigences et des besoins. Ils pourront plus tard suppléer à un développement intellectuel incomplet ; ce qui leur manquera du point de vue de la formation physique, leur manquera sans doute toujours.

Pendant que la plupart des autres pays mettent l'éducation physique au premier rang de leurs préoccupations, que constatons-nous ici ? Des efforts isolés, dispersés, mais aucun plan d'ensemble. « Dans la trilogie classique de l'éducation, écrit Jean-Robert Bonnier, le physique est l'ensemble des exercices nécessaires pour amener graduellement l'individu à un développement harmonieux où la force musculaire le disputera à la beauté des lignes. Pour atteindre cet idéal plastique qui n'a rien de chimérique, l'effort doit porter avant tout sur l'enfance, l'adolescence et la jeunesse. Parvenu à l'âge mûr, il est impossible de suppléer complètement à l'absence ou à l'anarchie de l'exercice durant l'époque de la croissance. C'est dire l'importance capitale, vitale, pour la collectivité, de l'exercice bien ordonné à l'école et à tous les paliers de l'enseignement ». (*La Renaissance,* 29 juin 1935).

Qu'en conclure, sinon que l'éducation physique devrait faire partie intégrante de nos programmes scolaires, à tous les degrés de l'enseignement. Pour y arriver, M. Jean-Robert Bonnier suggère la création d'un comité d'éducation physique, composé de sportifs éclairés, qui ferait partie du Comité de l'Instruction publique. C'est peut-être, en effet, le seul moyen d'assurer ce

minimum de formation physique que le Souverain Pontife regardait comme exigé par le bien commun.

Le sport dans le Québec

Nous avons paru perdre de vue un instant l'objet de cette enquête. Il n'en est rien cependant. Il importait de bien mettre en relief le peu de souci que nous avons de la formation physique de notre jeunesse pour mieux faire ressortir les dangers du sport dévié, amateur ou professionnel, auquel on la laisse s'abandonner.

Nous avons dit plus haut tout ce que les élèves de nos écoles et de nos collèges pouvaient retirer du sport considéré comme un simple amusement. Il complète l'éducation physique ; il en est comme le côté agréable. On ne peut en dire autant du sport spectacle qui commence à envahir nos maisons d'éducation. Nous avons devant nous tel annuaire de collège où les joutes locales de base-ball et de hockey contre des clubs de l'extérieur sont consignées avec soin, comme des événements importants de la maison. Demain, on leur permettra sans doute d'aller au loin rencontrer tel ou tel club adverse. Après, nous n'aurons plus rien à envier aux Américains.

Ce qui est le plus triste, c'est que nos maisons d'éducation s'imaginent avoir fait suffisamment pour la formation physique de leurs

élèves quand elles peuvent se vanter d'avoir d'excellents clubs de hockey ou de base-ball. Répétons sans nous lasser que le sport amateur ou spécialisé n'a rien à voir avec la véritable éducation physique.

Celle-ci doit s'intéresser à tous, aux faibles comme aux forts, davantage même à ceux-là puisqu'ils en ont un plus grand besoin. Le sport spécialisé, au contraire, fera porter tout son intérêt sur une élite pour l'entraîner à fond. S'il n'y a qu'une patinoire, c'est l'équipe de hockey qui l'accaparera, réduisant les autres élèves au rôle de spectateurs.

En outre, l'éducation physique vise à assurer le développement intégral du corps et non le développement d'une partie au détriment des autres. Au contraire, l'amateur de collège qui se modèle sur le professionnel, tend de bonne heure à se spécialiser. Il ne fera que du base-ball, du tennis ou du hockey. Bien plus, s'il fait du base-ball, il se spécialisera, par exemple comme lanceur, et tout son entraînement s'orientera en ce sens. Son développement sera donc un développement anormal, exagéré sur un point, à peu près nul sur les autres. Le sport ainsi conçu peut convenir à un professionnel qui en fait sa vie ; il est tout simplement absurde du point de vue pédagogique.

Ajoutons que, de l'avis des médecins et des professeurs de culture physique, le sport amateur ne devrait être permis aux moins de vingt ans qu'avec une extrême prudence. Il suppose, en tout cas, une formation physique préalable et une surveillance médicale attentive. Agir autrement, c'est courir à un désastre.

Parlant de nos instituteurs, Jacques Brassier écrivait : « Qu'il leur arrive de parler plus souvent de hockey que de patriotisme et de surnaturel, de lire plus assidûment les chroniques sportives que les pages des classiques ; que des professeurs maigrement rétribués et qui invoquent, pour ne point acheter de livres, le prétexte de pauvreté, fassent la nuit des 80 milles d'auto pour assister à une partie de hockey ; puis, qu'à leur entrée en classe, le lendemain, au lieu de la leçon d'histoire ou de littérature, ils ne trouvent rien de mieux à faire, devant des adolescents d'esprit plastique, que le récit de prouesses de stadium, nous disons, pesant bien ce que nous disons, que c'est là, de la part de maîtres d'esprit latin, de la pure perversion » (*L'Action nationale,* décembre 1934).

L'an dernier, à la plupart des joutes de hockey professionnel, on pouvait voir les gradins de l'amphithéâtre occupé en partie par des enfants amenés là par leurs instituteurs. On nous permet-

tra de penser qu'à cette heure tardive ces enfants auraient été plus à leur place dans leur lit qu'au Forum. Il n'y a là pourtant qu'un moindre mal. Ce qui est grave, c'est qu'on risque de fausser peu à peu l'esprit de nos enfants. Ils sont déjà trop portés d'eux-mêmes à s'enthousiasmer pour les étoiles du sport, à regarder leur célébrité comme l'une des plus enviables à laquelle ils puissent aspirer. Il est bien inutile et bien imprudent de les pousser dans cette voie.

Un autre abus qui nous vient des Etats-Unis, c'est le sport féminin. Que la femme reçoive une éducation physique appropriée, c'est, pour elle autant que pour l'homme, une nécessité. La vraie beauté n'est pas affaire de poudre et de fard, mais de santé, de grâce et de proportion. Qu'elle fasse de la gymnastique, du ski, du golf, du patin et du tennis, personne non plus ne s'en offusquera. Tout au plus trouverons-nous ridicule et inconvenant qu'elle croie devoir, pour imiter certaines étoiles, paraître sur les terrains de tennis en « shorts ».

Là où l'abus commence, c'est quand elle croit devoir s'entraîner à certains jeux qui ne conviennent qu'à l'homme : la lutte, la boxe, le base-ball, le hockey, etc. « Les sports de la grâce, écrivait Lucien Dubech, oui. Pas les sports de la force. C'est laid et c'est bête. C'est laid, on n'en

sort pas. Regardez les photographies. Un homme, le masque tendu par l'effort, est beau, parce que l'effort est viril, c'est-à-dire dans sa nature. Un visage de femme qui grimace, une chevelure dépeignée, et le reste qui ballotte, laid et bête » (*L'Action française*, 23 août 1934). Ceux qui ont assisté au Forum à des joutes de hockey entre équipes féminines seront de l'avis de Lucien Dubech. Rien de moins gracieux ; rien d'ailleurs de plus vide d'intérêt.

Dans une lettre collective, parue en 1925, les évêques d'Allemagne écrivaient : « Les fêtes sportives et les concours de gymnastique de femmes ou de jeunes filles sont interdits, car la plupart du temps ce sont des spectacles tout à fait indignes du sexe féminin ». C'est là-dessus qu'il faudrait insister si cet article n'était déjà trop long. A Amsterdam, en 1928, à l'arrivée de la course de huit cents mètres quatre concurrents étaient par terre : deux canadiennes, une américaine et une japonaise. La japonaise, Mlle Hitomi, en mourut. On a donc supprimé pour un temps les sports féminins aux Jeux Olympiques. On les a rétablis depuis, et c'est dommage. Lubech disait, dans l'article cité plus haut : « Si les jeunes personnes dont il s'agit ne voient pas ce qu'elles vont perdre à ces fréquentations en bras de chemise, c'est que nous sommes bien partis pour la barbarie ».

Conclusion Notre conclusion sera brève. Les Américains ont fait, en ces dernières années, un généreux et intelligent effort pour assurer la formation physique des jeunes générations. Education physique à l'école, aménagement de terrains de jeux, de piscines, de gymnases : autant d'initiatives que nous aurions intérêt à leur emprunter. Malheureusement, nous n'entrons dans cette voie que timidement, sans plan d'ensemble, plus soucieux de l'argent qu'il faudra débourser que de l'avenir qu'il s'agit d'assurer. Nous ne croyons pas exagérer en disant que nous sommes cinquante ans en arrière de nos voisins.

Il y a par contre chez eux un abus qu'ils sont souvent les premiers à déplorer : la place que le sport commercialisé occupe dans la pensée et la vie américaines. De tout ce que nous pouvions leur emprunter, c'est ce qu'il y avait de moins utile, de plus dangereux même pour cette mentalité française que nous voudrions préserver ou plutôt créer ici. C'est pourtant ce que nous avons accueilli avec le plus d'enthousiasme. Si nous parlons tant des défauts des Américains, et si peu de leurs qualités, ne serait-ce pas parce que ce sont les premiers seuls qui réussissent à passer la frontière ?

Les pythagoriciens résumaient, dans la formule suivante, l'idéal qu'ils poursuivaient : une

âme d'or dans un corps de fer. Une âme d'or, c'est ce qu'il importe de donner avant tout à notre jeunesse. Mais ce don sera en partie vain, si nous ne lui donnons en même temps un corps de fer. Un corps de fer : l'axiome n'est ni païen, ni chrétien ; ni anglo-saxon, ni latin. Il peut être l'un ou l'autre selon le but que l'on poursuit. Donnons un corps de fer aux jeunes générations pour qu'elles assurent notre survivance chrétienne et française en Amérique. « Bon corps de France, s'écrie H. de Montherlant, ménagé depuis des siècles par la France, et dont chacune des cellules n'œuvrera qu'à son profit, français dans toute ta superficie comme un coin de terre avec ses prés, avec ses bois, avec ses routes, rien de ce qu'on fait pour toi ne s'arrête à toi... » (*Le Paradis à l'ombre des épées,* p. 79).

Notre américanisation par la femme

Notre américanisation par la femme

Par Mme Ernestine PINEAULT-LÉVEILLÉ

La Revue Dominicaine poursuit, depuis quelques mois, une opportune enquête sur « Notre américanisation ». Des spécialistes bien qualifiés pour une telle expertise, chacun dans son domaine, ont fait des recherches pour mettre la question à pied-d'œuvre. Puis traduits en justice, témoins importants, ils ont fait leurs sensationnelles dépositions. Ne semble-t-il pas que le dossier soit complet et que la cour doive maintenant rendre son jugement ? Pourtant un nouveau témoin est appelé dans la boîte : une femme. Elle doit répondre à l'accusation qui pèse sur son sexe d'avoir puissamment aidé à l'expansion et à la stabilisation de l'américanisme chez nous.

L'idée est ingénieuse, habile même de faire comparaître devant le docte tribunal des directeurs de la Revue, une femme qui veut bien « jurer de dire la vérité, toute la vérité ». Mais s'il y a lieu d'en féliciter les juges, il faut aussi bien se garder d'une sévérité excessive envers l'enquêteuse qui aura le courage de dire ce qu'elle

pense et de prendre seule la responsabilité de ses jugements. N'ayant trouvé aucune documentation écrite, ses observations, sa mémoire furent ses seules archives. Isolée de la foule, cependant au milieu d'elle très souvent, elle a pu faire sur elle des analyses et réussir des expériences qui lui ont permis d'accorder son jugement avec son œil ou son oreille. Dans le laboratoire de sa pensée elle a pu par déduction ou induction arriver à des conclusions justes et probantes, espérons-le.

Cet article est donc un ensemble ordonné d'observations immédiates, prolongées, et confirmées par des analyses très objectives. Notre préoccupation aujourd'hui n'est pas de faire un procès au monde féminin que le bouleversement des deux dernières décades a pétri d'une autre argile, mais de porter son attention et sa réflexion vers cette enquête à laquelle nous avons le périlleux honneur de collaborer.

Aussi quelles que soient les vérités que nous ayons à proposer à nos lectrices, nous les prions de les accepter de bonne grâce, dans leur intérêt propre et celui de notre peuple. Car enfin, une enquête, c'est, n'est-il pas vrai, un examen de conscience. Or, après un examen de conscience, il est rare qu'on ait l'audace pharisaïque d'entonner le Magnificat. L'important n'est pas de

constater la multiplicité des défauts, c'est de connaître ses possibilités morales et intellectuelles, comme la richesse et la vigueur de son tempérament ou de son caractère et, par conséquent, de se corriger de ses mauvaises habitudes par le jeu raisonné de ses facultés aidé de la grâce divine.

Notre argumentation va chercher à éclairer une unique réalité : La femme est l'un des grands facteurs responsables de l'américanisme au Canada.

Définition Essayons tout d'abord une définition qui nous permette d'entrer de plain-pied dans notre sujet. Qu'est-ce au juste que s'américaniser ? Selon moi, c'est adopter, de force aveugle ou consciente, le niveau de vie, les façons de vivre, de penser, de jouir, de se vêtir, de manger, des américains. C'est accepter sans même discuter, des théories et une morale incompatibles à nos cerveaux latins et nos âmes catholiques. C'est importer chez nous les mœurs d'une civilisation vieillie avant l'âge et trahir nos origines françaises. C'est renier un passé plein de gloire et de mérites en s'attachant à la perte de la famille et de la race canadienne-française, héritière de l'une des plus grandes civilisations de la terre. C'est s'unir aux prédicants de la puis-

sance matérielle, pour chasser de notre pays la religion, l'idéal, la spiritualité, l'individualité et y intégrer l'indifférence religieuse, le dieu dollar, le matérialisme, la standardisation à tous les degrés. S'américaniser, c'est donc pour des Canadiens français, donner des signes de débilité générale.

Fait indéniable Or le fait est indéniable : la masse canadienne-française s'américanise fortement. L'américanisme, en effet, commande dans notre pays l'évolution constante et progressive des mœurs, des idées, des goûts, des besoins et des modes. Il inocule dans nos veines le poison vif des germes les plus hétérogènes et les plus propres à la destruction de toute personnalité.

Dans notre pays qu'il envahit subrepticement, l'américanisme incarne le mouvement perpétuel. Sur la côte gaspésienne où il passe en cyclone, il ravage tout. Pour quelques dollars parcimonieusement jetés à la tête du pêcheur ou du maître d'hôtel, l'américain achète tapis crochetés, antiquités et reliques dont on ignore le prix, coquillages, étoiles de mer et mille autres riens de la plage ; il emporte dans sa maison roulante qu'il traîne fixée à son auto, la paix, le bonheur et la probité de ces humbles qu'il a appâtés et dont les mains calleuses se referment âprement

sur un gain factice. L'air est saturé de l'odeur de l'argent et de la convoitise qui l'emporte sur le sel et l'iode du varech. Le pêcheur en général, a maintenant le désir du dollar, le dégoût du métier de la mer qui l'a nourri jusqu'ici, le goût de l'aventure et du chômage. Le jeune homme boit et s'amuse. Moins paresseuse que lui, la jeune fille fait sa journée de travail. Mais le soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, fagotée des pieds à la tête par le magasin Eaton, elle se promène au bras de son compagnon entreprenant ou dans l'auto d'un ami d'occasion. Un gin de contrebande obscurcit leurs idées, alourdit leur démarche mal assurée. Emancipée, insubordonnée, la pauvre enfant rêve d'aller plus au large, dans les villes, où elle ne subira ni contrainte ni tutelle.

L'insolente liberté, les conseils imprudents et osés de l'américaine qui roule dans la poussière du chemin sans enfants et sans mari — les femmes voyagent seules à pleines voitures — corrodent comme l'acide, la vie de la mère chargée d'enfants et de pauvreté qui la mange des yeux, du seuil ou de la fenêtre de sa cabane, comme une prisonnière de sa prison qu'elle ne peut franchir. Dans son cœur, petit à petit, l'autre y dépose le venin du mépris de ses devoirs et la hantise du voyage, de la toilette et de la liberté. Les réflexions avancées ou amères, les résolutions

mêmes de cette femme assiégée par la tentation de « tout lâcher » et de mettre le holà aux exigences de son homme prouvent à l'évidence que l'empreinte américaine la marque irrémédiablement.

L'américain est partout chez nous comme chez lui : sur le bord de nos lacs, de nos rivières où il pêche la truite et le saumon qu'il expédie par milliers de livres aux Etats-Unis, dans nos villes où il séjourne en touriste, en homme d'affaires, en ami. C'est dans nos maisons d'éducation où ses enfants sont mêlés aux nôtres qu'il opère le mieux et le plus longtemps. Les jeunes américaines — pour ne parler qu'au féminin — ont sur nos fillettes un ascendant irrésistible. Compagnes de classe pendant de longues années de ces bouts de femmes déjà sûres d'elles-mêmes, capricieuses et fantastiques, idolâtres du corps et du « fair play », idoles incassables de leurs parents, n'acceptant que le minimum de discipline et de règles et de principes, les petites canadiennes finissent par perdre le sentiment des différences essentielles qui les séparent des autres, si bien qu'à la fin du cycle de leurs études, la fusion des deux races est quasi complète, en elles. Leur esprit prend la couleur des « idées larges » ; leur âme, le pli d'une religion de routine, malgré l'apostolat des religieuses, le catéchisme de l'aumônier.

Cette influence magnétique se prolonge au-delà du pensionnat. Elle se fait sentir durant toute la vie de celles qu'elle a intoxiquées. Les liens d'amitié créés au couvent se maintiennent, des lettres s'échangent, des visites surtout. L'admiration grandit, de la canadienne pour sa voisine d'outre-frontière qui possède ou gagne de l'argent, voyage dans son auto à elle, dépense sans compter, prend l'alcool à dose massive et fume à satiété, mène avec un raffinement indescriptible la vie d'un animal dont les jouissances sont limitées à la terre qu'il piétine.

L'américain est encore dans nos magasins où il entasse sur les comptoirs ses produits innombrables. Par sa publicité indiscrète qui harponne le client, sa littérature faisandée, matérialiste, ses doctrines amorales et immorales ; par son cinéma, ses programmes de radio, il nous impose un « standard of living » malfaisant et onéreux, abaisse le niveau spirituel et moral de notre population ; et, méconnaissant la valeur de notre individualité, il l'affaiblit quand il ne réussit pas à l'anéantir.

Il nous est donc permis de fermer ce premier paragraphe de notre article par une assertion que nul ne saurait démentir : la vague déferlant sans cesse des Etats-Unis sur notre pays menace la vigueur et la lucidité de leur esprit en laissant

dans le cerveau du plus grand nombre un funeste dépôt : l'idée-fixe collective de l'américanisme. Chacun de nous, selon son âge, l'acuité de sa vision, la solidité de ses principes et la sûreté de son jugement, a pu suivre, depuis 20 ans, 10 ans surtout, la déchéance au Canada de ces hallucinés.

L'AMÉRICANISATION DE LA FEMME CANADIENNE-FRANÇAISE

Cette transformation générale qui modifiait profondément l'essence de notre race, causait également l'un de nos plus graves problèmes : l'affranchissement total et sans limite de la femme. Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que l'américanisme a désaxé la femme. En lui proposant toutes les libertés, en la sortant du foyer dont elle est la reine et maîtresse naturelle, en obnubilant sa conscience et troublant sa foi, il brisa du même coup la famille, aggrava le problème économique et disqualifia la société. Cela s'explique, la femme étant pilier central sur lequel reposent les sociétés domestique et civile, tout ce qui la déséquilibre, ébranle et fait s'écrouler les bases qu'elle supporte.

Au Canada l'expérience américaine fut d'abord un échec. Elle étonna les femmes, gardiennes naturelles des traditions, de la morale et de la

« foi de nos pères ». Scandalisées et stupéfiées par ces « extravagances » et ces « revirements inspirés par le démon », nos aïeules n'ont pas bronché. C'est à leurs filles que toute cette réserve, cette dignité, cette loi du sacrifice et de l'abnégation, ce « préjugé » de réclusion de la femme, et tout ce précieux héritage ancestral parut un joug. On a pu compter cependant les audacieuses qui en ont déchargé leurs épaules. Cette tentative s'est réalisée plus tard par un progrès méticuleux et constant. A force de réclame hardie et d'habiles handicaps sur leur personnalité, l'américanisme a ramolli la volonté et le caractère de leurs petites-filles. Et cette servitude autrement humiliante et lourde que l'autre, s'est installée ici en permanence et avec toute la violence de la tyrannie. Nos sœurs s'y sont habituées. Aujourd'hui, elles ne sauraient s'en passer. Elles la sollicitent. Et par un effort d'adaptation dont l'intensité varie selon le milieu, l'état de fortune et la souplesse de chacune, elles mangent les pas des américaines qui les devancent à peine.

Cela ne laisse pas d'effrayer chez nous les esprits réfléchis, car « nulle part, a-t-on écrit, la femme ne s'est plus délibérément adonnée aux excès qu'aux Etats-Unis ». La pensée nous fait frémir que dans un avenir rapproché cette formule

pourrait se vérifier aussi cruellement au Canada, tant est grande l'attraction américaine.

Il en est cependant que notre enquête offusque, tellement ils sont persuadés que notre coulée gélatineuse dans le monde américain est un signe évident de l'élargissement hélas « tardif » de notre esprit et de notre acheminement « vers la supériorité ». La petite entente canado-américaine les réjouit. Les femmes elles-mêmes fascinées par le mirage de l'américanisme n'ont pas l'air de redouter les périls de l'enlisement.

Concessions Que l'on nous comprenne bien, nous n'avons pas d'œillères et nous ne voulons pas l'isolement absolu des deux pays. Le contact avec l'américain qui a la richesse et le sens des affaires et le monopole de presque tous les commerces peut être très profitable, moyennant certaines précautions. Nous avons présent à la mémoire le nom de gens qui font des affaires couramment avec les américains et qui en dépit de leurs relations fréquentes avec nos voisins, ont gardé leur personnalité, la propreté de leur conscience et l'intégrité de leur foi. Le manque de mesure seul est condamnable parce qu'il conduit à tous les abus.

En imitant les américaines, en donnant la réplique à toutes les audaces, la canadienne a

joué à profits et pertes. Que les conséquences onéreuses du jeu en aient emporté le bénéfice, cela est indiscutable. Mais il y a eu profit tout de même. Le nier serait une mesquinerie impardonnable et une erreur qui gâterait la qualité de notre témoignage.

Nous concédons que la science du confort et de la vie aisée nous soit venue de l'autre côté de la frontière. Nous ne nions pas qu'à l'école américaine la canadienne ait développé son sens pratique et son esprit d'initiative ; qu'elle ait appris à se débrouiller seule dans la vie, à triompher de l'égoïsme masculin dont la cruauté et l'injustice, parfois le cynisme l'atteignent, si elle n'y prend garde, dans ses droits les plus légitimes, dans sa fierté, dans son honneur.

Avant de médire tout à l'heure des revues américaines, nous devons avouer qu'on nous en a fait voir d'artistiques et de fort bien faites, pleines de suggestions heureuses et de conseils judicieux qui épargnent bien des soucis à de nombreuses maîtresses de maison ; où l'on peut trouver d'intéressants projets de construction, d'ameublement et de décoration d'intérieur.

L'introduction et l'usage modéré du sport et de l'hygiène physique dans notre système éducationnel, est aussi un apport appréciable qu'il convient de ne pas oublier. Grâce à eux, nos

enfants se font beaux et sains, grandissent et se développent normalement. Les nerfs des jeunes et des adolescents que le cinéma et l'auto ne tiennent pas à une trop grande tension, se fortifient et ils acquièrent la robustesse qui leur permettra de fournir plus tard l'effort intellectuel sérieux et persévérant.

On nous assure qu'il y a, outre l'engouement du « early New-York », une raison d'économie qui pousse des centaines de femmes à acheter à New-York, à Chicago, à Portland et ailleurs aux Etats-Unis, chaque année, à Pâques ou au retour de la plage à l'automne, costumes, robes, manteaux ou chapeaux, qui font l'envie des moins fortunées. En cela nous trouvons l'explication de ce qu'avant aujourd'hui nous n'avions jamais compris, c'est-à-dire que l'usage des modes françaises si personnelles, si ravissantes et distinguées, soit encore le privilège du petit nombre de celles qui peuvent fréquenter les salons de haute couture. Celles qui à Paris ont eu l'avantage de se payer des modèles, des vrais ceux-là, connaissent tout le prix d'un vêtement confectionné pour soi, conformément à son type par l'artiste parisien.

Nous pourrions peut-être allonger le chapitre des concessions ; l'amplitude du sujet et surtout le but de l'enquête nous obligent à nous

tenir à ces quelques considérations générales qui témoignent de notre bonne foi. Du reste, les qualités et le savoir-faire que la canadienne a empruntés à l'américaine dont l'exaltation et les débordements sont toujours au paroxysme, finissent par se perdre dans le désordre d'une vie anormale et tourmentée.

Magazines Dans ces magazines où elle apprend à faire de délicieux cookies, à préparer des « cinq à sept » ou des cocktails, elle peut trouver également, pour peu qu'elle y soit assidue et passive, tout ce qui peut faire son éducation américaine : la nouvelle niaise, le roman sensuel, la thèse du « sex appeal », de l'amour libre, du mariage-compagnonnage ou à l'essai, la théorie du « birth control », une explication honteuse et erronée de la méthode Ogino-Knaus, les modes d'utilisation du soleil, de la plage, de l'auto, tout cela illustré par des modèles vivants : stars, écoliers, écolières, jeunes gens, jeunes filles à la respiration haletante et fiévreuse. Continuons l'inventaire.

Au centre du cahier, à pleines pages, des stars, refoulant leurs larmes, sourient de leurs bouches à celles qui naïvement et stupidement leur demande le secret de leur jeunesse, de leurs succès, de leur faux bonheur, tandis que l'on raconte leurs triples divorces, leurs petits scan-

dales, ou que l'on donne le chiffre fabuleux et affriolant de leur traitement à Hollywood ou la recette de leurs mets préférés.

Cet assemblage de sottises et de nudités régale et éduque des milliers de jeunes filles, de jeunes femmes étonnées et ravies.

Nous feuilletions dernièrement pour achever notre information, une grosse collection de magazines et revues soigneusement conservés par une honnête femme. Sur les douze pris au hasard dans le gros lot, nous en avons trouvé trois bien typiques. Ils portaient chacun, illustrée en couleur, une page exemplaire d'animalité. La première avait pour titre : « L'amour moderne en acte d'après les conceptions de six artistes ». Six tableaux lascifs y étaient exposés. Le titre de la deuxième était : « Le genre d'hommes que les femmes aiment le mieux ». On y représentait un célibataire âgé, très riche, hôte habituel des boîtes de nuits et des dancings, le type accompli du libertin hâbleur qui n'épouse jamais ni l'une ni l'autre des jeunes ingénues pâmées d'admiration et de désir qu'il tient dans ses serres d'oiseau de proie. Toute une série de scènes de plages où les deux sexes sont emmêlés, couchés aplatis sous le soleil comme de la guimauve fondante, ou fumant comme des jambons, illustraient ce titre : « Etude des plus jeunes générations sur

les plages ». Quels soufflets sur la joue de la femme réservée et digne encore de commander le respect et l'admiration de l'homme !

Après la nouvelle insipide, la dissertation païenne, les formules épicuriennes, les récits de gangsters, les légendes d'Hollywood, les consultations de toutes sortes, intimes ou non, les avis de convocation à la vie animale, les conseils aux ménagères, se tendent les filets de la publicité où se prennent un nombre illimité de chercheuses avides. Le marché américain est à portée de main.

L'autre jour, vis-à-vis le carreau d'une fenêtre de notre maison de campagne, j'assistais à une lutte savante entre une araignée et une mouche. La plus fine des deux ne fut pas celle que l'on pense. La rencontre fut pacifique... « ce n'est qu'un insecte, se dit sans doute la mouche... j'en sortirai bien ». L'araignée ne monologue pas. Elle s'approche, fait ses premiers nœuds, brode, enveloppe l'imprudente qui se défend mal. Avec une persévérance et une régularité sans égale, l'araignée refait à mesure sa toile que déchire la victime pour s'évader. Si bien que de sortir la mouche n'est plus sûre. « Enfin c'est agréable tout de même d'être suspendue et bercée dans un joli panier... » elle s'endort. Il est trop tard. Elle n'en sortira plus, la voilà identifiée avec l'araignée.

La lectrice tenant entre ses mains le magazine américain me rappelle ce duel épique. L'araignée américaine est clairvoyante. Elle a vite saisi l'argumentation de la mouche canadienne. « Je puis bien jeter un coup d'œil sur ces pages, elles sont fort attrayantes. Pourquoi une prudence exagérée et un faux patriotisme me condamneraient-ils à ignorer tout cela ? Voyons un peu, j'en sortirai bien ». Mais l'araignée vigilante tisse pendant que passe le stupéfiant défilé des annonces : produits pharmaceutiques, produits de beauté, ustensiles de ménage, denrées alimentaires, cigarettes, vêtements, patrons, modèles, littérature, sports, tourisme.

Prise de vertige, la mouche canadienne succombe à la tentation. Un premier coupon, puis un deuxième se détachent. D'autres suivent. Des adresses s'inscrivent sur un carnet. Demain, toute l'année, selon les besoins saisonniers on écrira à Ohio, Cleveland, Cincinnati, New-York, Chicago. Et les commerçants de toutes sortes rempliront des caisses ou feront soigneusement de jolis paquets qu'ils expédieront dans toutes les directions de la province, à moins que l'on ne trouve l'objet convoité dans nos grands magasins à rayons.

Cinéma Entre la T. S. F. et le magazine, la femme oisive court au cinéma, qu'il soit américain ou français, peu lui importe. Comme le nombre des films américains est le plus considérable, elle fait le tour des salles qui les présentent et là encore elle subit l'influence américaine.

Le kaléidoscope du magazine s'agrandit, prend du relief. Les stars ne sont plus figées dans leurs poses suggestives. Somptueusement vêtues, elles vont et viennent de leurs maisons cossues au théâtre, au bal, au casino, au club de nuit. Mariées ou non, elles prennent des rendez-vous clandestins, la nuit comme le jour, avec l'homme de leur choix, la plupart du temps, un noceur. Elles parlent et mentent audacieusement. Sur la plage, comme dans leur hôtel ou leur salon, elles mènent leur vie factice de luxure et de luxe inouï, sous le regard avide des spectatrices qu'elles mettent en appétit.

Le résultat Il ne se fait pas attendre. L'américaine qui semble s'être donné la mission de précéder l'univers dans les pires excès a maintenant chez nous des disciples ferventes. Ce n'est pas en vain qu'on leur offre des parallèles entre l'amour ancien et l'amour moderne, entre la façon ancienne et la moderne de proposer et d'accepter le mariage, que l'on insulte à la dignité de la femme, de la mère ou de l'épouse légitime, que l'on ridiculise l'amour honnête, que l'on persiffle

l'austère canon des mœurs qui gardait autrefois la société honnête et sauvegardait l'unité de la famille.

La femme que baigne cette atmosphère saturée de paganisme, se paganise de plus en plus. En s'américanisant, elle perd la notion des valeurs et acquiert une manière superficielle et souvent inexacte de mesurer les hommes et les choses, de peser la vie dont elle méconnaît le prix.

Religion Toute l'expérience religieuse américaine est vécue dans notre pays catholique avec une fidélité croissante. On va encore assez régulièrement à l'église, mais on vit comme si on n'avait pas d'âme à sauver. On a sa religion à fleur de peau parce que l'équilibre est rompu entre sa foi et ses actes. On chercherait inutilement parfois le signe distinctif qui marque le front de la baptisée d'une autre, tant le catholicisme d'un certain nombre est à forme protestante et matérialiste. Bref, une telle éducation religieuse routinière ou à base sentimentale, sans conviction, supporte mal le rigorisme de la morale. Une seule chose importe : soigner son corps, mais soigner son âme, l'embellir pour Dieu qui l'a faite, « embête ».

Morale La canadienne a bien des atouts : grâce, élégance, santé, culture, influence sur l'homme et par-dessus tout l'indépendance presque totale dont elle use trop souvent sans discernement et sans mesure. Une fois américanisée, elle oublie, la malheureuse, que « là où la femme prend des libertés, l'homme gagne en facilités », et qu'au surplus ces libertés sont un joug déguisé qui diminue sa royauté sur l'homme et l'assujettit à son instinct le plus brutal et le plus instable.

Alcool Ce n'est sûrement pas la canadienne qui a inventé toute la gamme des cocktails. Loin de nous la pensée d'en demander la suppression totale à celles qui aiment la sensation de l'alcool coulant le long de l'œsophage. Encore ici c'est l'abus des réceptions qui tournent en grotesques et scandaleuses saoulades que nous voulons réprimer. N'est-il pas navrant le spectacle de ces jolies filles de 17 à 22 ans dont la soif d'alcool est inextinguible ? et qui acceptent et même sollicitent de leurs amis les petits verres qui les grisent ? « Je ne retourne plus chez une telle, ou chez un tel, le cocktail n'est pas assez fort », osent-elles déclarer entre deux lampées de Rich Douro. Boire est maintenant plus qu'une mode, c'est la hantise la plus américaine de toutes, et la plus homicide.

N'est-ce pas encore de l'américaine matérialiste que la femme canadienne a appris à mettre son corps au-dessus de son âme, à s'adonner à la pratique immodérée du sport, au détriment de son intelligence. Avoir un bon teint, une jolie taille, un corps harmonieux et souple, voilà certes une ambition légitime ; mais donner à son corps tous ses soins, c'est en faire un animal d'exposition ; considérer son corps comme le but ultime de sa vie, c'est se tromper étrangement sur son essence.

Modes Le machinisme joue son rôle dans l'importation des modes américaines. Servile instrument de l'industriel et du commerçant, du patron et du dessinateur, il confectionne, chaque saison, des milliers de robes, de chapeaux et d'accessoires de toilettes : aux Etats-Unis tout est coupé au sabre. Ainsi un modèle fait 200 copies, habille et coiffe Madame ou Mademoiselle n'importe qui, peu importe le rang social. C'est à grand'peine que l'on peut distinguer sur la rue, la maîtresse de maison de sa bonne, la femme du monde de l'employée de bureau, tellement elles sont parfois interchangeables.

La mode américaine habille en effet tous les corps de la même façon, et par un maquillage indiscret, fait les visages tous pareils. Elle va

mieux au grand nombre que la mode française, parce que la canadienne dont l'éducation du goût n'a pas été faite, aime mieux le clinquant, la copie sériée ; parce qu'elle les préfère à la sobriété et à la rigueur de la ligne, à la richesse du tissu, à l'originalité du modèle adapté à son type : « toutes les femmes portent ceci ou cela » et « de telle façon », « on en voit beaucoup cette année ». Leur raisonnement n'est pas plus compliqué que cela et ne va pas au-delà.

Au surplus, comme son amie l'américaine, elle pèche facilement contre le bon goût, et le sentiment des convenances lui fait assez souvent défaut. Sur la rue, comme dans sa maison, invitée ou hôtesse à l'heure du thé, du lunch, ou du dîner, elle ne sait pas s'habiller, s'il arrive que son mari ou son père ait trop vite bâti sa fortune. Là où il faudrait le costume tailleur, elle porte une toilette habillée ; où la toilette habillée est de rigueur, elle se présente déshabillée comme pour le bal.

Publicité La jeunesse de la civilisation américaine et de la nôtre nous met en similitude. La publicité l'accentue. Celle-ci a deux puissants moyens à sa disposition. D'abord elle attire la cliente vers des modèles créés ; puis elle l'éduque et oriente ses goûts vers un nombre limité de

marques de fabrique ou de commerce, de sorte que, malgré sa fabrication en masse, la marchandise américaine s'écoule ici et là. Son mot d'ordre semble être de faire entrer dans le cadre américain le Canada, « son frère siamois », comme disait un français qui voulait se moquer de nos gestes simiesques.

En tout cas, tant que les comptoirs, les étalages et les montres de nos magasins regorgeront de denrées américaines et qu'il y aura des femmes de toutes conditions pour les copier ou les acheter, le régime de la série n'est pas prêt de s'éteindre. Tant qu'Elizabeth Arden, dont les produits de beauté rivalisent de cherté avec les crèmes, les parfums français, et que les américains réussiront à doubler le chiffre de leurs affaires au Canada, les femmes feront leur part de l'enrichissement des Etats-Unis qui drainent notre dollar et le remplacent par quelque chose qui ne ressemble pas du tout à l'odeur de leur vertu.

Manières Souvent banale dans ses accoutrements, la femme canadienne adopte le débraillé des allures et du langage, les attitudes provocantes de l'américaine. Le chapeau ayant coiffé une tête quelconque, des manières quelconques vont achever de faire d'elle un individu quelconque. On reconnaît partout et en toute circonstance

la néo-américaine de bonne société comme l'autre, par son laisser-aller, sa vulgarité. « De la retenue ? Pourquoi se gêner ?... on vit pour soi. Que les formalistes se voilent la face ! » Qu'il y a loin de l'exquise politesse, de la distinction d'autrefois aux familiarités choquantes d'aujourd'hui !

Maison La standardisation s'étend encore à la maison. Incapable de rester au foyer, la femme n'a ni le goût ni le temps d'étudier l'ameublement et la décoration de son intérieur. Au lieu de penser chaque pièce, de l'ajuster à ses idées, à son inspiration, au genre de vie qu'elle y mène seule ou avec un mari, d'essayer d'y mettre de l'harmonie, de la couleur, du soleil, de la vie, de l'intellectualité, elle y multiplie les erreurs, les fautes de goût et la banalité. Ainsi les maisons toutes semblables, anonymes, sont-elles froides, peu accueillantes, bien qu'elles soient chargées d'un confort luxueux bien souvent, et de rares bibelots.

Contre l'américanisme, la femme canadienne de nos jours n'oppose plus guère de résistance. Bien plus, c'est de toutes les modes celle qu'elle a acceptée avec le plus d'entrain, à laquelle elle consent le plus de sacrifices ; c'est la seule, n'est-il pas vrai, dont elle ait décrété la permanence,

la seule qui soit en passe d'opérer le changement essentiel de son être français et catholique.

L'AMÉRICANISATION DE LA FAMILLE

L'américanisme en transformant le caractère et l'âme de la femme menace la stabilité de la famille. Autrefois la femme ne se contentait pas de transmettre la vie. Elle gardait jalousement le foyer, tenait aux traditions, éléments constitutifs de sa propre force, de son autorité, que se transmettaient pieusement les générations successives. Elle veillait à la conservation des mœurs familiales.

Il y a vingt-cinq ans à peine, la femme moderne coupait les ponts entre le passé et le présent. Des traditions ? Pourquoi ? Tout passe dans notre siècle. A quoi bon retourner en arrière, le passé est déjà si loin qu'on n'y voit plus rien. Nous sommes les femmes nouvelles et nos aïeules ne nous reconnaîtront point. Autres temps, autres mœurs. Nous voulons élargir notre idéal et notre vie... Et dilapidant le trésor ancestral des traditions familiales, la femme a introduit dans la maison des facteurs moraux qui en ont profondément modifié la physionomie intime.

A l'épouse émancipée le cadre de la famille paraît trop étroit, les responsabilités trop lourdes

et parfois inhumaines. Elle imagine un bonheur chimérique, affairé, composé de luxe, de bien-être physique. Elle rêve d'un horizon sans limite. Au volant de l'auto, elle prend le large et tantôt s'arrête au restaurant, au cinéma, sur les plages, tantôt file à une allure vertigineuse à travers champs et montagnes. Cette conception toute matérielle d'un bonheur inconstant, la pousse à renouveler sans cesse son idéal, à le détruire pour en recoller les pièces comme on fait d'un jouet bon marché.

Il n'est pas question d'atmosphère familiale dans une maison où l'on ne se réunit plus le soir au pied du crucifix ou autour de la table. Chacun vit à l'américaine, c'est-à-dire pour soi et au dehors. On vient à la maison comme au club pour manger, dormir et prendre les dernières nouvelles. Le mouvement de la maison est un va-et-vient perpétuel. La dernière arrivée pour les repas, la mère rentre au logis pour changer sa toilette, embrasser bébé que la bonne vient de mettre au lit et repartir encore. Combien de femmes sortent sept soirs par semaine régulièrement !

Le mari qu'une telle femme ne sait plus retenir chez lui, rentrant du bureau harassé, n'a qu'un désir : oublier les soucis de la journée. Il avale précipitamment un souper en boîtes, ou une salade préparée par des mains mercenaires,

rafraîchit sa toilette et repart lui aussi, de temps en temps accompagné de sa femme, le plus souvent seul.

La maison n'étant plus qu'un pied-à-terre, la salle à manger devient solitaire et triste. Elle n'entend plus les tête-à-tête délicieux du couple, ni les babillages d'enfants. A table on n'a plus le temps de tenir une conversation où fusent les traits d'esprit, où l'on raconte des anecdotes piquantes, où les grandes personnes potinent un peu méchamment, où les enfants questionnent et mettent à l'épreuve la science de leurs parents.

La peur de l'enfant L'américaine humiliée, ravalée par le divorce, la pratique anti-conceptionnelle et le « birth control », n'a pas d'enfants. Elle élève des toutous et leur lègue en mourant fortune, palais et cimetière. La canadienne n'a pas encore emboîté le pas. Mais son attention est éveillée, la tentation de suivre sa devancière se développe et la pousse à des investigations dangereuses. La tendance se généralise de considérer l'enfant comme une gêne et un embargo sur les plaisirs. Contre lui on se protège. Et s'il vient au monde, il le doit quelquefois à « un accident » ou à « une maladresse ». Et comme il est mal dressé, trop souvent, quand il a le malheur de naître ! Nombreux sont-ils ces chers

petits élevés par des bonnes à tout faire qui n'ont pas reçu la grâce d'état pour ce sacerdoce.

La jeune fille supporte mal l'autorité des parents. Elle donne à leur œuvre destructrice une collaboration enthousiaste.

Un jour elle se marie. Suivant l'exemple de sa mère qui l'a formée à son image, elle entraîne son mari à vivre une vie artificielle, agitée. Sensible comme lui à l'ivresse de l'argent et de la dépense, elle pousse son mari à s'enrichir coûte que coûte pour se procurer le luxe et les plaisirs passagers. Ensemble ils s'habituent à ne vivre, à ne penser qu'au jour le jour, comme des impulsifs. Attachés à toutes les modes d'aujourd'hui, volontairement ils se détachent de tout ce qui est permanant. Ainsi passera la famille.

L'AMÉRICANISATION DE LA SOCIÉTÉ

Le fait est avéré que la presse, la réclame, le tourisme, avec une intensité sans égale, propagent l'influence américaine à travers les villes et les campagnes. L'attaque contre une société chrétienne et intègre est massive, armée et la défense n'est pas encore organisée. Les mœurs et les modes américaines qu'une puissante coalition d'intérêts a répandues parmi les femmes agissent directement sur la société.

Relations Le lien social n'est plus établi par la naissance, la profession, l'art, le mariage, la sympathie de l'esprit, l'affinité des goûts ou des tempéraments. La vie sociale canadienne est calquée sur la vie américaine, c'est-à-dire basée sur le chiffre d'affaires et la fortune du chef de famille. C'est plutôt le cercle des intérêts économiques et le cercle des amusements qui déterminent le cercle social. La vie sociale de la femme du monde elle-même semble dépendre en grande partie de la vie d'affaires de son mari.

Tandis que le cercle social de jadis donnait la mesure de la culture et de l'éducation d'une femme et l'étendue de son rayonnement, le cercle de la femme moderne a souvent l'air d'une compagnie où les parts sont mises à l'enchère, où le gros lot devient la part du plus fin. Le salon d'aujourd'hui est ouvert à tout venant. Plus n'est besoin de décliner ses noms et prénoms, ses titres et lettres de créance, son brevêt d'honnêteté pour y entrer. Celui qui frappe à la porte a de l'argent, cela suffit. La femme du monde n'est plus la femme d'un rang social élevé, d'une éducation soignée, d'une culture plus poussée. L'intérêt et l'argent ont tout nivelé avec quelques degrés dans l'égalité suivant la capacité de réception ou d'adaptation des uns et des autres. On n'est plus bien souvent qu'une femme riche, ou simplement

un membre anonyme, falot, sans influence dans la société.

Les facilités de vie, les désordres économiques, ayant arraché la femme du foyer où elle cultivait son caractère et son esprit, l'ont jetée parmi la foule grouillante et nomade où elle est confondue sans respect et sans égards. C'est elle qui pourtant jadis faisait le canon des mœurs, des usages, des convenances. Sur sa dignité, sur la noblesse de son caractère, sur la tradition, sur son exquise politesse reposait le code social que l'américanisme a refondu et rendu méconnaissable. Nous croyons avoir démontré que de l'américanisation de la femme découle nécessairement l'américanisation des deux sociétés, domestique et civile, partant de notre peuple tout entier. Nous plaidons coupable à l'accusation portée contre la femme d'avoir puissamment contribué à l'américanisation de notre peuple. Tout en implorant « la clémence de la cour ».

CONCLUSION

Voilà en pied le portrait de l'américanisée américanisante. Si l'on est tenté de critiquer la rigueur et l'exactitude du coup de plume, disons-nous bien que le portrait, même avec plus d'ombres, eût été encore ressemblant.

Il reste que dans le creuset américain la masse tombe (il y a d'honorables et fréquentes exceptions) et brûle avec la même ardeur. Seul le point de fusion varie selon la ténacité de la personnalité. Dans la plupart des cas, il suffit d'une basse température pour que s'opère le mélange.

De puissants observateurs ont montré ici ou montreront à l'évidence que nos relations avec les Etats-Unis sont dépourvues de sécurité et qu'il est grand temps, si nous ne voulons devenir un peuple hybride, de ventiler nos imitations et nos admirations. En effet, à peine discutée par quelques esprits réfléchis, l'expérience américaine chez nous se poursuit, se complète, triomphe. Grâce à la complicité féminine, se sont installés ici en permanence, le marché américain, les goûts américains, le « standard of living » des américains, les besoins de confort américain, de richesse de cuisine américaine, d'ameublement américain, de doctrine américaine. Le péril d'inondation est grand. Le moment est venu de choisir entre les deux avenues ouvertes devant nous : le matérialisme et le renouveau spirituel. Entraînées par la vitesse acquise, continuerons-nous à descendre ou bien, effrayées par cette déchéance générale, serons-nous de ceux qui veulent remonter le courant ?

La civilisation américaine doit s'arrêter à notre porte. Elle ne peut être à la base d'une civilisation raffinée. Une civilisation en effet qui n'a d'autre objet que d'assurer à l'homme le bien-être matériel, de lui donner la passion du luxe et de flatter ses bas instincts, est condamnée à déchoir.

Aux intellectuelles surtout, il appartient de réagir. Nous sommes restées trop longtemps isolées dans nos livres, et dans nos âmes scandalisées. Plusieurs d'entre nous ont fait de leur salon, un coin délicieux, pur de tout alliage américain, à l'air bien français où des amis de choix, triés sur le volet, viennent se retremper. Mais il n'en est pas moins vrai que nous n'avons rien fait pour bouter l'ennemi dehors. C'est à nous qu'il appartient de faire refleurir la civilisation qui est ici de droit naturel et de répudier une civilisation qui veut nous empêcher d'être de vraies femmes. Dans notre pays où les titres de noblesse de nos aïeux se sont perdus, il faut établir l'aristocratie de l'intelligence pour remplacer celle de l'argent. Faisons-nous des armoiries, des titres de noblesse, des blasons avec nos titres universitaires. Ayons surtout une grande et solide culture, une véritable personnalité. Sachons reprendre notre grand rôle auprès d'une nouvelle société vigoureuse à ressemblance française.

Opérons avec des forces neuves. Remettons hommes et choses à leur place. Laissons à l'américaine la gloriole de sa fortune, de sa coquetterie, et gardons notre dignité et notre idéal basé sur nos belles traditions religieuses. Ayons sur l'homme une influence consciente et saine, ramenons-le dans le droit chemin d'où par la faute de nos sœurs il s'est écarté. Après avoir nettoyé l'atmosphère de tous les miasmes américanisants, faisons un redressement sur le plan familial et social. C'est là que se trouve le nœud du problème. L'important est de retrouver, avec le sceptre et la couronne, une autorité qui s'exerce sans défaillance.

Femmes et filles de la bonne société, le geste des chefs n'est pas de se cacher, mais de se montrer par-dessus la barricade ; il n'est pas de suivre, mais de précéder, d'éclairer. Une passivité coupable achèverait de nous perdre. D'un élan unanime, recréons le puissant dynamisme des forces catholiques et françaises qui feront de nous un grand peuple.

L'infiltration américaine par la radio

L'infiltration américaine par la radio

PAR M. LUCIEN DESBIENS

Un conte arabe nous dépeint de la façon suivante ce qu'il appelle le *troisième ciel* :

« Ce jardin compte soixante-dix arbres, chaque arbre a soixante-dix mille branches, chaque branche porte soixante-dix mille fruits, chaque fruit est composé de soixante-dix mille diamants, rubis, émeraudes, escarboucles, jacinthes et autres pierres précieuses ». Le conte ajoute que la stature et les proportions du gardien de cet Eden, l'ange Asraël, sont si grandes que « ses yeux sont à soixante-dix mille journées de marche l'un de l'autre ».

Le pays des sons où règne la T. S. F. fait songer un peu à ce *troisième ciel* du conte arabe, avec cette différence qu'à côté des soixante-dix mille arbres rutillants de pierreries qui s'épanouissent au pays des sons, il y a trois fois soixante-dix mille arbres chargés de fruits gâtés et de pierres fausses. Le pays des sons diffère aussi du *troisième ciel* sur un autre point : ce sont les oreilles et non les yeux du souverain des ondes

qui sont à soixante-dix mille journées de marche l'un de l'autre ; de sorte que l'oreille droite de celui-ci peut fort bien se complaire à écouter ce que le génie musical humain a inventé de plus admirable, alors que son oreille gauche enregistre avec égale complaisance toutes les idioties, toutes les élucubrations de la sottise humaine.

I) LES FAITS

La clé magique Pour nous permettre de pénétrer au pays des sons, la T. S. F. a mis à portée de notre main une clé magique, clé très simple qui, pour fonctionner, n'a besoin que d'un coup de pouce. La main potelée aux chairs encore fragiles de l'enfant peut, tout comme la main bien musclée de l'homme tourner cette clé. A cause même de la docilité de la clé magique, ceux qui ont charge d'âmes ne devraient pas laisser de jeunes êtres peu avertis pénétrer sans guide dans le pays féerique des sons où les fleurs empoisonnées poussent pêle-mêle parmi les essences vivifiantes.

Que de parents catholiques, vigilants lorsqu'il s'agit de surveiller les lectures, les fréquentations de leurs enfants, négligent de contrôler les distractions que ceux-ci demandent à la radio. Que de mamans très honnêtes et même plutôt

sévères ouvrent leur appareil de radio dès la première heure pour ne le fermer que le soir, sans se préoccuper de ce que l'instrument peut confier aux oreilles en éveil de leurs marmots pendant qu'elles vaquent à leur besogne quotidienne.

L'Oncle Sam s'installe à demeure La clé magique est donc tournée et la paix du foyer sera troublée pendant dix, douze ou quinze heures par une trombe de sons, de papotages, de voix criardes et d'accords gutturaux. D'où viennent tous ces faiseurs de bruit que l'enfant apprend peu à peu à connaître comme des visiteurs familiers de la maison ? D'un peu tous les coins du monde mais surtout — et c'est logique — du pays voisin

Il ne faut pas s'étonner de cet envahissement de nos foyers par la radio américaine. D'abord, nos quatre grands postes radiophoniques canadiens n'ont pas la puissance voulue pour éliminer toujours les postes américains, plus forts et qui neutralisent souvent, quand ils ne les annihilent pas, les sons émis par nos postes. Les campagnes éloignées de nos grandes stations d'émissions souffrent tout particulièrement de cette interférence des postes américains ou du puissant poste

du Mexique qui, depuis quelques temps, nous dispute, lui aussi, les ondes.

La seule façon de combattre efficacement cet envahissement *par l'extérieur* des programmes américains serait de renforcer nos propres postes.

Nous avons aussi à déplorer un envahissement *par l'intérieur* puisque trois au moins de nos quatre principaux postes consacrent la moitié, sinon les deux-tiers de leurs heures d'émission à transmettre des programmes cuisinés aux Etats-Unis.

Il est donc établi, sans l'ombre d'un doute, que de tous les visiteurs importuns qui, par le trucage du microphone, pénètrent dans nos foyers à chaque heure du jour, l'hôte le plus tenace est l'Oncle Sam.

On peut même dire que cet hôte très souvent indésirable s'est installé à demeure chez nous. En retour de l'hospitalité trop large que nous lui accordons, que nous apporte l'Oncle riche d'Amérique ?

La boîte de Pandore Cet hôte américain qui nous réveille à l'aube, s'asseoit à notre table, s'immisce dans la vie intime de la famille, est un étrange colporteur. Il tient à la fois du rémouleur, du brocanteur, du conseiller, du marchand de nouveautés, du musicien ambulant, du prestidigitateur, du coiffeur, du pharmacien et du charlatan.

Dans sa boîte de Pandore, l'Oncle Sam a de tout : de la musique qui élève l'âme, du jazz qui chatouille les pieds, des divertissements pour les gens moroses, des soporifiques pour ceux qui souffrent d'insomnie, des onguents pour les cors et les rhumatismes, des recettes de beauté et de cuisine, des légendes mystiques, des contes bleus, des histoires de « gangsters », des sermons sur l'ascétisme et des causeries sur le nudisme, des cours de morale et des leçons sur le « birth control ».

Cette boîte aux mille surprises, le colporteur américain la vide chaque jour dans le foyer canadien-français et catholique. Et l'enfant, émerveillé par tant de joujoux sonores prend tout sans discernement. Il s'habitue à guetter la visite de l'Oncle Sam, à désirer sa présence. Inconsciemment, il grandira avec la nostalgie de tout ce pays inconnu qui lui découvre l'Oncle Sam. Il se passionnera pour les histoires à dormir debout du colporteur américain, pour ses calembours douteux et sa musique ébouriffante, pour ses insinuations à la vie douce, molle et sans freins. Il avalera peut-être, par-ci par-là, un comprimé de vitamines, mais il absorbera plus volontiers le

poison perfidement dissimulé dans des pastilles de gélatine aromatisées.

Autopsie de la radio américaine Avant de signaler les conséquences désastreuses que peut avoir, pour notre mentalité canadienne-française et surtout pour notre vie catholique, l'infiltration américaine par les ondes, faisons ensemble, si vous le voulez bien, parents honnêtes, une autopsie sommaire de la radio américaine. Votre guide dans cette opération délicate ne prétend pas être infaillible. Il n'a que deux oreilles et des loisirs limités : par conséquent il ne peut avoir tout entendu, tout retenu, tout pesé. Mais sa tâche habituelle qui l'astreint à choisir pour les lecteurs de son journal les meilleurs programmes radiophoniques, les feuillets publicitaires qu'il reçoit chaque jour des grands trusts de la radio américaine le justifient de donner sans parti pris quelques indications générales de nature, peut-être, à aider ceux qui cherchent à se retrouver dans le labyrinthe des bruits que nous découvre la radio.

Les pierres précieuses Hâtons-nous de dire que la gaze *sonore* qui enveloppe les plus orgueilleux gratte-ciel de New-York, Boston, Philadelphie ou Schenectady, n'est pas tissée que de fils en soie artificielle, mais aussi de fils authentiques

et délicats. Comme dans le *troisième ciel* du conte arabe, on trouve aux pays des sons, chez nos voisins de nombreuses pierres précieuses dont l'éclat fait ressortir davantage la couleur terne des pierres fausses, encore plus nombreuses.

Nous serions sottement injustes si nous n'admettions que les beaux programmes de musique orchestrale, par exemple, nous viennent de la radio américaine. Que d'heures exquises nous devons à la *Philharmonique de New-York, à l'Orchestre de Philadelphie,* à la *Symphonie de Boston,* à *l'Orchestre symphonique de Chicago,* à la *Philharmonique de Los Angeles,* à *l'Orchestre Musical de Rochester.* C'est ainsi que, sans la radio américaine, peu de citadins canadiens et encore moins de ruraux auraient eu l'avantage d'entendre des œuvres orchestrales métamorphosées par l'art presque génial d'un Toscanini ou d'un Stokowsky. La radio américaine a révélé aussi aux Canadiens qui les méconnaissaient peut-être deux de leurs compatriotes : Wilfrid Pelletier et Rosario Bourdon qui, là-bas dans le monde musical américain, font le plus grand honneur à leur pays d'origine.

L'*Heure catholique américaine,* l'*Heure de la cathédrale,* les nombreux concerts des collèges catholiques américains resserrent de plus en plus, par la voie des airs, les liens entre les Etats-Unis catholiques et le Canada catholique.

D'autres programmes américains de musique plus légère nous ont charmés et nous charment encore, chaque semaine. Signalons, entre autres, les concerts dominicaux *Ford* et *General Motors* qui, tout en déguisant sous un vêtement d'harmonie un souci de publicité, contribuent fortement à populariser la culture artistique.

La radio américaine a encore rendu accessible à tous, depuis deux ans, certaines matinées lyriques de la célèbre *Metropolitan Opera Company* de New-York.

A cette incomplète nomenclature il faudrait ajouter quelques-uns des concerts *Chesterfield, Fireside, Palmolive,* des concerts de l'*Institut de musique Curtis* et du *Conservatoire de Cincinnati,* les Concerts « *Cities Service* », et ceux de la *Chorale nègre de l'Institut Hampton* qui, bien que de qualité inégale, valent encore mieux que plusieurs de nos programmes canadiens.

Enfin, donnons à la radio américaine le crédit des programmes de l'*American School of the Air,* programmes très soignés présentés tour à tour par les différentes sections de l'Ecole : musique, poésie, théâtre, éloquence, histoire, géographie, sciences, orientation professionnelle.

A cette série d'émissions et à quelques autres se résume la partie saine et vraiment profitable de la radio américaine.

II) LES MÉFAITS DE LA T. S. F. AMÉRICAINE

Hélas, si la T. S. F. américaine nous accorde, parcimonieusement, d'incontestables bienfaits, de combien de crimes ne se rend-elle pas coupable !

On ne semble guère se rendre compte que la radio américaine jette la perturbation dans la vie sociale canadienne : par ses appels incessents aux sens, par la langueur morbide de sa musique et par le caractère malsain de son théâtre, elle amollit les volontés et détrempe les âmes, préparant ainsi les défections futures.

Déformation du goût L'un des méfaits les plus apparents de la T. S. F. américaine est sans doute la déformation du goût. A force d'entendre du matin au soir, et souvent du soir au matin, la cacophonie du *jazz,* l'oreille peu cultivée s'exerce à rejeter comme nourriture indigeste la vraie musique pour absorber plutôt un infect brouet fait de bruits anormaux sans rythme et sans originalité.

Du simple point de vue musical, que vaut au juste ce jazz que nous transmet, à satiété, le micro de l'oncle Sam ? Je cite, ici, M. Frédéric Pelletier, une autorité dans notre monde musical. M. Pelletier admet que le jazz *in se* n'est pas pire que d'autres musiques si l'on s'en sert bien,

il peut même atteindre à la beauté si on le traite par exemple, à la façon de Gershwin dans sa *Rhapsodie in Blue*. Mais, pour que le jazz *purifié* soit digne d'être appelé musique, il faut que ses interprètes soient des musiciens « et non des fabricants de *dance hits* ou de *song hits* ».

Le jazz que nous servent le plus fréquemment les postes radiophoniques américains n'a pas été purifié par l'art de compositeurs remarquables, il n'est pas manié non plus par des musiciens, mais par des faiseurs de bruit quelconques. Ce qu'on nous sert est donc le jazz *original*, c'est-à-dire, selon Paul Whiteman — l'un des rénovateurs de musique syncopée — un bruit épileptique dans lequel s'immisce une musique informe et bête. J'invoque, de nouveau, ici, le témoignage de M. Pelletier : « Le jazz persiste, sous sa forme primitive, *dans la plupart des danses modernes* où bêle un saxophone prostitué et où les trompettes bouchées avec un chapeau sur le pavillon, grincent comme une égoïne rouillée, sur un tapage de banjo, le tout accompagné du *crooner* obligatoire ».

Le *crooning*, cette lamentation funèbre et nasillarde, qui semble vouloir détrôner depuis quelque temps le jazz, n'est qu'une corruption du jazz initial qui n'était lui-même qu'une corruption de la musique et du goût.

On voit donc que la culture artistique populaire a tout à perdre à s'abreuver aux sources corrompues du jazz ou du *crooning*.

A se gaver ainsi de ratatouille, nos gens s'abrutissent tout en se privant délibérément des nobles jouissances que peut procurer la belle et bonne musique.

Déformateur du goût musical, le jazz de cabaret que nous apportent les ondes, est, du point de vue moral, pernicieux, et c'est plus grave encore.

Invitation à la licence

A quoi rime, en effet, toute cette musiquette de pacotille qui magnétise peut-être la plante des pieds, mais ne saurait atteindre une seule corde du cœur ? Qui osera nier qu'elle soit une invitation presque directe à la licence ? Né dans les cabarets et pour les cabarets, le jazz intégral n'est, en somme, qu'une publicité déguisée pour ces *boîtes* de nuit où tout est de mise sauf la vertu.

Par le trucage des caisses résonnantes, des cymbales bruyantes, des saxophones à demi étranglés et des piaillements du *crooner*, on tente d'aiguiser l'appétit des radiophiles pour la vie factice des cabarets. Avec beaucoup de bruit, on pense suggérer une illusion de fête, de gaîté, de joie de vivre. Par bonheur pour les cabarets et les

managers de saturnales camouflées, la télévision n'est pas encore au point ; car si elle l'était, tous les trépignements de leurs musiciens de paille, tous leurs bruits discordants ne réussiraient à donner le change et à cacher l'ennui profond qui imprègne les salles de cabarets ou de boîtes de nuit, transsude à travers le fard des danseuses et se distille au fond des verres.

Déjà le ver ronge... Si à la rigueur, on peut concevoir que la clientèle habituelle des cabarets recherche une musique criarde et langoureuse propre à faciliter l'énervement des sens et les rapprochements douteux, on ne peut, par contre, comprendre que d'honnêtes pères de famille, des jeunes gens distingués, sagement assis à leur foyer — et qui n'ont même pas l'excuse, si on peut appeler cela une excuse, d'une passion pour la danse — se laissent volontairement abrutir pendant des heures par une musique sans âme qui ne peut que leur faire du mal.

On croira, peut-être, que nos craintes sont sans fondement et que nous versons dans le pessimisme. Hélas non, déjà ce ver qu'est la T. S. F. américaine ronge sournoisement nos forces les plus vives. Déjà, non seulement nos compatriotes tolèrent, mais recherchent certaine musique infecte que nous transmet le micro américain.

Une preuve ? Il y a moins d'un mois, je recevais, au journal même, avec les programmes réguliers du *Columbia Broadcasting System,* une note avec prière d'insister dans ma page de la radio. Cette note, que je traduis de l'anglais, se lit ainsi : « New-York, 10 février 1936. Il nous fait plaisir de vous indiquer que parmi les milliers de témoignages envoyés en 1935 au poste WABC par des Canadiens français, 65 pour cent de ces témoignages nous félicitaient pour nos *Feature Programs,* nos *Comic and Dramatic Sketches,* nos *Amateur Hours,* notre *Dance Music* ». La note ajoute que les *song hits* les plus en demande, spécialement par des Canadiens français de 20 à 25 ans, sont les suivants : *Don't Count your Kisses, You Are My Lucky Star, Then You've Never Been Blue, Dinner for One* et *Lights Out...* Scènes de la vie présente et future... ô Duhamel !

Or, il se trouve que ces *hits* sont justement ceux que les cabarets transmettent le plus fréquemment par les ondes.

On voit facilement le danger. Ces gens de bonne famille qui désapprennent la chanson française, qui s'habituent innocemment à turlutter les *song hits* de la radio, qui vont jusqu'à écrire aux postes américains pour leur demander ces *hits,* éprouveront, tôt ou tard, la tentation d'écouter leurs *hits* favoris dans l'atmosphère même qui

leur donne leur seul sens : le cabaret. Résisteront-ils longtemps à cette tentation ?

Idoles aux pieds d'argile L'Oncle Sam ne se contente pas d'abrutir les radiophiles avec ses *crooners,* ses *blues,* ses roucoulements de négresses, en un mot ses monstruosités musicales de toutes sortes, mais il les abrutit encore avec ses pitres qu'il décore pompeusement du titre de comédiens ou même d'humoristes. Les vulgaires farceurs qui défilent quotidiennement devant le microphone américain valent encore moins, pour la plupart, que les *crooners* et leurs acolytes. Ceux-ci ont au moins la pudeur de ne pas se poser en hommes d'esprit alors que ceux-là recouvrent d'un masque d'humour douteux leur crétinisme. Chose étrange, ces pitres-humoristes semblent encore plus populaires chez nous que les *crooners.* Je connais même certains jeunes gens qui se privent d'un salutaire exercice de ski, d'une marche au grand air, pour ne pas manquer tel programme de *jokes.* Tels autres catholiques, qui n'auraient pas la patience de suivre tous les sermons d'un carême, d'une retraite paroissiale, ne voudraient pas manquer une seule des aventures de *Little Orphan Annie.*

C'est ainsi que, par la faute de la béate et injustifiable admiration populaire, des pitres qui

aux beaux jours disparus du *véritable* vaudeville n'auraient même pas obtenu un rôle de figurants, sont placés d'emblée sur le piédestal. Idoles aux pieds d'argile qu'un seul souffle d'honnête homme pourrait briser en miettes. Qu'ils s'appellent Eddie Cantor « the banjo-eyed comedian », Jimmie Durante, *Popeye the Sailor* ou *Mrs. Wiggs of the Cabbage Patch,* ces faux demi-dieux qui semblent avoir pour mission de résumer en des *sketches* stupides la bêtise humaine ne méritent pas que l'on gaspille un seul instant de notre existence à les écouter.

Quand les pantins sont éventrés Si l'on éventre ces pantins, on n'y trouvera que des hommes bien bornés, pas méchants peut-être, mais de la plus plate insignifiance. Il en est de même pour les *sketches* que tentent vainement d'animer ces historiens. Y a-t-il, par exemple, une seule étincelle d'esprit dans les élucubrations du Sherlock Holmes de la radio et de son « homme de confiance », un certain Dr Watson ? Pendant des semaines ces deux compères ont posé aux radiophiles cette ridicule question : « Who threw the overalls in Mrs. Murphy's DC set ? » L'on avait attaché un prix à la meilleure solution de ce « troublant mystère ». Le prix ne fut pas attribué car, apparemment Sherlock Holmes et Watson

n'avaient pas réussi à éveiller l'intérêt de leur auditoire invisible. Y a-t-il un seul gramme d'humour, je vous le demande, dans un autre *sketch* de Gracie Allen et de Georges Burns (deux des *idoles* radiophoniques du jour) donné devant le micro américain, un soir, au début de février. Je cite au texte, puisque j'ai reçu le texte de ce *chef-d'œuvre*. C'est Gracie Allen qui parle à son partenaire : « Je regrette beaucoup que vous ne puissiez être présent ni apporter de présents au « party » que je devais donner le 5 février à l'occasion de notre quatrième anniversaire à la radio et du septième anniversaire du gâteau de fête de ma sœur. Mais, je ne pourrai donner cette réception parce que mon père a engagé au mont-de-piété toute notre argenterie et tous nos napperons afin de pouvoir célébrer, seul, au scotch, notre quatrième anniversaire. Par contre, je vous remercie de votre invitation, mais je ne pourrai non plus assister à la réception que vous-même devez donner à l'occasion de notre quatrième anniversaire, pour cette raison triviale que mon oncle, l'ivrogne, est allé patiner, qu'il a brisé la glace, est tombé à l'eau et s'est sérieusement détrempé (ou dilué, *diluted*) ». Georges Burns répond : « Georges Burns regrette que, même à l'occasion de notre quatrième anniversaire à la radio, Gracie ne sache pas encore ce qu'elle dit — mais si elle ne le sait pas, qui le saura ? »

Vraiment, le seul fait de transcrire de telles idioties me crispe. Se peut-il qu'il existe, chez nous, des gens intelligents assez patients ou bonasses pour prêter l'oreille à semblable caquetage ?

Les *sketches* du genre des deux que je viens de citer sont d'une insignifiance telle qu'ils ne peuvent faire grand mal, à part de déformer le goût. Mais il en est d'autres qui sont supérieurement nocifs. Il y aurait, par exemple, toute une étude à faire sur les seuls programmes américains qui précèdent la Messe de Minuit et la première heure du Jour de l'An. Là, encore, la musique de cabaret prédomine. Elle se mêle sans vergogne à l'*Adeste Fideles* et aux extraits du *Messie* de Hændel. Je me souviens, entre autres, d'un certain *sketch* transmis la veille du dernier Noël. La scène débutait par l'*Adeste* joué en sourdine par un quatuor à cordes. Puis, l'on entendait la voix d'une maman qui tentait d'endormir son fils. L'enfant ne voulait pas clore ses yeux. La maman devenue impatiente chuchota à son mari qu'ils seraient en retard à leur *Christmas Eve Cocktail Party*, si bébé ne se décidait pas à dormir. Usant d'une dernière ressource, la mère dit au bambin : (je traduis, évi-

demment) « Dors, chéri, dors. Si tu ne veux pas faire dodo, tu n'auras pas de jouets. — Qui va m'apporter les jouets, maman ? — Un *gangster* qui vole des jouets pour les enfants sages, mais vole les enfants qui ne veulent pas dormir. — Un gangster, comme X..., maman ? — Oui, oui. Dors, et le bon gangster va t'apporter de beaux jouets et il ne te volera pas ». Rideau. Carillon.

Façon vraiment moderne de faire dormir les enfants, la veille de Noël, mais qui n'est guère admissible chez nous, ne pense-t-on pas ?

Mais, continuons à éventrer ce pantin, qu'est, partiellement, la T. S. F. américaine.

Il y a toute une série de programmes qui devraient être bannis en bloc par la censure américaine et dont plusieurs échos s'infiltrent dans nos foyers. Je veux parler de ces programmes soi-disant éducationnels qui, comme des caméléons, changent de peau, si l'on peut dire, mais conservent sous leurs étiquettes nouvelles la même gangrène. Ils s'appelleront tantôt : *Voice of Experience, Life As We See It, Real Life, What Do You Know About Life ? Life Studies,* etc. Il se peut que, par-ci par-là, un de ces programmes soit inoffensif, mais le peu que j'en ai entendu m'a convaincu de leur caractère foncièrement amoral, sinon toujours immoral.

L'épuration de la T. S. F. américaine est,

heureusement, commencée. Ainsi, les comités féminins américains ont protesté avec véhémence contre « la fantaisie ridicule et l'invraisemblance dans les programmes consacrés spécialement aux enfants ». Sur la pression de ces comités et d'autres associations, la censure américaine a déjà supprimé les deux programmes intitulés : *The Children's Hour* et *Tobacco Road*. Ainsi, ce dernier programme, de l'aveu même d'un journal anglo-saxon de Montréal, « a vécu pendant plusieurs mois sur la seule réputation d'être un drame à épisodes sur la dégénérescence du *pauvre blanc* (*poor white*) du Sud et sur la volupté des plantations ».

Conclusion Après avoir fait, du mieux que nous avons pu, une autopsie forcément incomplète de la radio américaine, il nous semble que la conclusion apparaît clairement. Il ressort de cette étude dans laquelle nous aurions pu multiplier presque à l'infini les exemples, que la T. S. F. américaine peut, sous certains angles, contribuer à notre culture artistique, mais que, par contre, elle est pleine de dangers pour notre groupement ethnique.

Dangers pour l'âme, dangers pour la morale, dangers pour la langue, dangers pour les us et coutumes. Trop souvent la radio américaine

déforme le goût musical en substituant à la vraie musique un jazz léger et informe. Par la glorification de l'*amateurisme* elle fait perdre la notion des valeurs. Par son apothéose des muscles, de la vie animale et de l'épicurisme, la T. S. F. américaine tue l'idéal de la jeunesse. Elle chasse l'esprit familial, détourne du foyer en montrant le cabaret à travers un prisme. En laissant respirer, pour ainsi dire, par le trucage des ondes, les relents du bourbier interlope, elle montre le crime sous un visage souriant, le vice sous un fard trompeur. Enfin, par la publicité tapageuse qu'elle accorde au divorce et par l'accueil qu'elle fait à certains partisans de la limitation des naissances, elle sape sourdement deux de nos institutions les plus sacrées : le mariage et la famille.

Bouées de sauvetage Mais il est relativement facile pour tous nos compatriotes d'échapper aux multiples dangers qui les menacent. Pour nous soustraire aux vagues démontées qui tentent de nous submerger, nous avons heureusement plusieurs bouées de sauvetage. Servons-nous en.

Un moyen très simple, à la portée de tous, d'écarter le danger, est sans doute de fermer nos radios. Mais, cela ne résoudrait pas le problème. Il est puéril d'envisager seulement la disparition

de la vie moderne d'une invention merveilleuse, appelée à jouer dans l'existence humaine un rôle de plus en plus important.

Quant à exercer une pression directe sur les grands postes américains, il n'y a guère à y songer. Ce moyen ne serait guère efficace, puisque la censure américaine elle-même ne semble pas avoir l'autorité suffisante pour épurer la T. S. F. locale. Ceci ne doit pas empêcher les nôtres d'écrire aux postes américains pour protester contre certains programmes médiocres ou malsains, quand il y a lieu, et pour les féliciter de leurs beaux programmes. L'Oncle Sam, qui a un sens aigu des affaires, ne négligera certainement pas ces témoignages et en tiendra compte.

Mais ce qui est le plus urgent et d'une efficacité moins problématique, c'est de demander à nos journaux canadiens d'être plus sévères dans la publication des programmes américains, de contrôler mieux la qualité de ce qu'ils annoncent. C'est surtout d'exiger de nos postes radiophoniques qu'ils se montrent plus scrupuleux dans le choix des transmissions, et qu'ils refusent impitoyablement d'irradier non seulement les programmes nocifs, mais aussi les programmes bouffons ou trop légers que leur offre avec un sourire l'Oncle Sam.

Comme le disait, lors de la Semaine Sociale de Joliette, M. Victor Barrette, « il faut souhaiter d'urgence un organisme qui force les maîtres et distributeurs de programmes radiophoniques au respect du foyer. Une association de pères de famille s'impose qui veille contre les audaces de l'air ».

Mais, en attendant la naissance d'une telle association, les chefs de famille, les mamans, les grands frères et les grandes sœurs doivent exercer un *contrôle de tous les instants,* à leur foyer, sur les émissions que leur sert la radio. En veillant ainsi à la protection des tout petits, tous ensemble, nous préparerons une génération saine de chrétiens solides, au lieu de marionnettes en série *Made in United States.*

Notre américanisation par le journal

Notre américanisation par le journal

PAR M. GEORGES PELLETIER

Les Canadiens de langue française lisent-ils en grand nombre les journaux américains ? Lesquels ? Cette presse exerce-t-elle de l'influence chez nous ? Nos journaux échappent-ils à cette influence, la contrarient-ils, ou la prolongent-ils ? Comment notre public et notre presse peuvent-ils réagir contre l'influence de la presse de type américain ? Autant de questions que souvent des observateurs se posent, entre beaucoup d'autres.

Qui lit ces feuilles, ici ? A la campagne, la masse de nos gens ne connaissent pas le journal américain. Il ne touche que très peu d'individus dans les milieux ruraux. Là, donc, influence directe à vrai dire inexistante. Reste l'influence indirecte : celle du journal de chez nous, plus ou moins adapté à l'américaine. C'est un point à ne pas négliger ; il est d'importance.

Dans celles de nos villes moyennes où il y a un tant soit peu d'industries, le nombre de lecteurs de ces journaux d'outre-frontière est fort

limité : voyageurs de commerce allant un peu partout, gens qui ont habité quelque temps les Etats-Unis, soit en voyages prolongés, soit pour y travailler, Franco-Américains rentrés au pays des grands-parents, etc. Dans l'ensemble, ces gens connaissent un tant soit peu le journal américain. De temps à autre, ils le lisent. Champ restreint d'influence accidentelle.

Dans nos villes industrielles plus populeuses et dans nos grandes villes — à Montréal surtout, si proche de la frontière que les quotidiens de Boston, de New-York y arrivent peu d'heures après que les presses les ont vomis là-bas et que l'avion les a emportés — il se lit parmi les nôtres des quantités considérables de quotidiens américains et du type le plus vulgaire, le plus sensationnel : ainsi le *Boston American Sunday Advertiser* (tirage de plus de 503,000 exemplaires le dimanche) et le *New York American* (tirage d'au delà de 1,020,000 exemplaires le dimanche) ; ces deux feuilles sont du groupe de Hearst qui en publie une quarantaine de ce type, dont une huitaine dans notre voisinage, notamment dans l'Etat de New-York ; le *News* (tirage quotidien 1,593,000 exemplaires et le dimanche 2,524,000) ; le *Mirror* (tirage quotidien 554,000 exemplaires, tirage du dimanche, 1,183,000 exemplaires), deux *tabloids*,

c'est-à-dire deux feuilles de format réduit, illustrées à satiété, où il y a autant, sinon plus de photos que de texte, où le texte et l'image se compénètrent, rivalisant du jaunisme le plus facilement accessible. Il n'y a pas à vrai dire besoin de lire ni même de savoir lire pour comprendre ce qu'il y a dans ces gazettes : il suffit de n'être pas aveugle.

Combien s'en vend-il et de quel type ? Ces feuilles américaines ultra-populaires, des milliers de nos gens à Montréal, des centaines à Québec, aux Trois-Rivières, à Hull, à Saint-Hyacinthe, à Saint-Jean, etc., les lisent presque quotidiennement ; ils les prennent dans les kiosques, aux coins des rues, dans les gares, les hôtels, à la porte des usines. Un nombre encore plus grand, s'ils ne les lisent tous les jours, en achètent des exemplaires le samedi et le dimanche, à cause du format plus volumineux, des rubriques plus étendues, surtout les sportives, des illustrations plus abondantes, du texte si possible plus sensationnel de ces feuilles ces jours-là ; et aussi parce qu'en fin de semaine les gens ont plus de loisirs pour cette sorte de lecture et ont acquis l'habitude de ce que le Yankee appelle les « *Sunday papers* », ce qu'un sociologue anglais, de retour d'un voyage prolongé en Amérique, appela jadis « *mental pig-wash* ».

Si vous désirez vérifier l'exactitude de cette information, tenez-vous quelque temps dans le voisinage d'un des deux ou trois cents postes où se détaille ce type de journal, surtout les samedis et les dimanches. Cette observation personnelle vous renseignera mieux que n'importe quel amas de statistiques. Pour un acheteur du *Boston Transcript,* du *Christian Science Monitor,* du *New York Times* et du *New York Herald Tribune* — quotidiens américains du type le plus relevé, à prétentions d'ordre intellectuel et dont les suppléments littéraires sont d'une réelle valeur, encore qu'à tendances d'ordinaire discutables — vous verrez cent acheteurs des feuilles de Hearst ou des *tabloids* les plus vulgaires.

Or ce sont les feuilles de cette dernière catégorie qui exercent le plus d'influence ; elle n'est bonne ni directement, ni indirectement. Car ce type de presse ne propage pas la vraie, la grande culture américaine, de qualité et de valeur certaines, culture dont on ne trouve ni écho ni manifestation dans la sorte de feuilles les plus répandues d'outre-frontière qui passent chez nous.

Ce qui s'y affiche Les défauts, les vices américains les plus affichés, dans ce type de presse importée, ce sont : le matérialisme intense qui ramène tout à la possession de l'argent ;

le goût des futilités les plus stupides, élevé presque aux proportions d'un culte pour des idoles sportives, cinématographiques, etc. ; un penchant effréné à la jouissance sous toutes ses formes, surtout les plus grossières ; l'indifférence, la complaisance la plus étendue quant aux plaies sociales telles que le compagnonnage et le divorce ; enfin en matière de religion, une ignorance totale qui conduit à l'agnosticisme absolu.

Voilà ce qui marque la presse populaire américaine la plus étalée chez nous. Le milliardaire ou le fils de milliardaire noceur, fêtard, jouisseur, d'une amoralité complète, les déportements de toute une catégorie de la société américaine, les criminels et les *gangsters* immanquablement victorieux de la police, les divorces répétés d'acteurs et d'étoiles du cinéma, d'industriels ou de financiers en vedette, d'as du théâtre ou du sport professionnel : tout cela, avec des histoires de *love's nests*, d'exploits de *gunmen,* figure au premier plan de ce type de presse. Le jeune homme, la jeune fille, l'adulte plus ou moins instruits qui lisent ces feuilles dans les trams ou ailleurs se délectent à cette lecture. Une influence morale néfaste, une fausse conception de la vie contemporaine, l'habitude contractée du jaunisme, la glissade lente mais

quasi-certaine vers l'immoralité, vers le crime même, à cause de cette familiarité au moyen de l'imprimé, si l'on peut dire, avec des criminels et des êtres corrompus ou anormaux, telles sont les conséquences possibles, voire inévitables de l'américanisation de tant et tant de nos gens par ce qu'il y a de plus douteux, de plus trouble dans la presse d'outre-frontière.

Et puis il y a l'influence des individus ainsi contaminés sur les milieux qu'ils fréquentent, parmi les gens avec lesquels ils conversent. C'est plus que la tache d'huile : c'est la tache d'acide corrosif qui ronge et dissout jusqu'à la trame de l'étoffe.

Influence de ces lectures De tout cela résulte l'introduction dans nos mœurs, dans nos pratiques de vie courante, dans notre façon de classer, de sérier, d'envisager maints problèmes d'ordre national, moral ou religieux, d'un esprit tout à l'opposé du type traditionnel du Français ou du Canadien français. Aux habitués de ce genre de presse, tout chez nous semble désuet, vieillot, sans valeur, bon à écarter. Cela n'explique-t-il pas dans une sérieuse mesure l'affaissement, le manque de sens moral et même national parmi toute la classe qui s'imagine instruite parce qu'elle sait et entend mal et sa langue et une autre, mais peut lire l'une et l'autre, et ne

se sert de ses rudiments d'instruction que pour aller se renseigner à des sources d'ordre le plus douteux ?

On a là quelques-uns des aspects les plus saillants de l'influence d'une presse américanisante parmi certaines catégories des nôtres. Toute la presse américaine que nous lisons n'est certes pas de ce type grossier ; il n'empêche que c'est celle de ce type surtout que tant de nos gens lisent, malgré ce que cela comporte de nettement dépravant.

L'influence indirecte par le canal de notre presse Si du moins cette influence se circonscrivait aux seuls lecteurs de ce type de presse importée ; mais il y a l'influence indirecte de toute la presse américaine, et surtout de la moins bonne, sur notre presse : non seulement sur la presse anglo-canadienne qu'un nombre de plus en plus grand de Canadiens français ont pris l'habitude de lire, parfois même — ce qui est fort regrettable — à l'exclusion de tout journal français de chez nous, notamment à Montréal ; mais jusque sur la presse française du Canada la plus répandue.

Cette influence est visible, indéniable, grandissante. Si l'on n'y prend garde et s'il n'y a vite réaction intelligente et coordonnée, cette influence sera bientôt tout à fait conquérante.

Comment se manifeste-t-elle dans notre presse même ? Il n'y a pas à le rechercher longuement, tant elle est visible. Notons d'abord au passage la facture matérielle de nos journaux. Ce sont, dans l'ensemble, des journaux d'aspect extérieur américain, écrits et publiés en français plus ou moins bon ; les conditions, et l'outillage avec lequel on les fabrique expliquent ces apparences. Contre cela, que faire ? Le péril ne paraît pas très grand de ce côté, encore qu'on puisse prétendre avec bon sens que notre presse devrait être d'aspect plutôt français, du moins dans les grandes lignes, et non de type métissé.

De l'idéal français à la pratique américaine Le plus sérieux, c'est que dans la tournure de la rédaction, dans l'information, dans l'inspiration même de ces feuilles, se voit l'empreinte américaine. Que celle-ci ne soit pas en bloc condamnable, c'est admis ; que cela ne convienne guère à ce que nous sommes, à ce que nous voulons être, à ce que nous devons être, si nous entendons rester français ou en tout cas logiques avec nos origines, cela est aussi clair. Le regretté Franc-Nohain disait à Québec, à un congrès de presse (août 1934) que le goût, la clarté, la mesure, la méthode dont est fait le meilleur de la littérature française, et qui constituent l'essence même de l'esprit, du génie français, doivent être et rester les caractéristiques de la presse française, l'objet principal et constant de ses efforts et de ses recherches ; et que le type français doit porter à sa manière la marque de tout ce qui vient de France : la qualité. Notre presse ne correspond guère à cet idéal — de plus en plus dégradé présentement, il est vrai, jusqu'en France où les feuilles à grand tirage accusent un glissement tout à fait sensible vers le futile, le prolixe, le diffus et le sensationnel. A preuve, *Paris-Soir* (tirage 1,413,000) et le *Petit Parisien,* (tirage 1,650,000).

Ces manchettes énormes, ces vignettes démesurées et trop nombreuses, ces dessins en série presque tous achetés aux syndicats de presse américains, ces suppléments de couleurs fortes où pêle-mêle passent princes de l'Eglise et de l'Etat, étoiles de cinéma, bœufs gras et béliers crépus primés aux foires de bétail, boxeurs, demi-mondaines, divorcés, *gangsters* et autres champignons de couches sociales en pleine moisissure, tout cela, que nous voyons jusque dans nos journaux, paraît à l'observateur d'œil aigu dériver nettement de la formule américaine de presse la plus vulgaire et qui heurte la mesure et le goût français, ou simplement un tant soit peu civilisés. Encore s'il n'y avait que cela ; mais

lisez attentivement tel et tel de nos journaux : vous y verrez partout le filigrane américain, dans l'information et dans la rédaction. Les nouvelles d'Europe y sont souvent arrangées au goût américain ; car nos agences de presse échangent à New-York l'information canadienne contre la nouvelle étrangère venue par le canal de l'*Associated Press* ou de la *United Press,* agences montées du point de vue américain, pour des Américains. Dans la hâte de ces échanges, la couleur américaine n'est pas filtrée, non plus que dans la traduction pour nos quotidiens. De même provenance nous arrivent les nouvelles des tribunaux de police à Chicago, New-York, Boston, Détroit, etc. Aux films américains plus ou moins intelligents et moraux passés chez nous, la même presse fait écho, fournissant aux grandes salles de spectacles, par ses réclames et ses critiques d'ordinaire tendancieuses, tout un public de langue française. Et que dire de la publicité faite aux programmes de radio américaine les moins bons ?

La pénétration s'accentue Consciemment ou non, moins encore par sa publicité à l'américaine — mal presque inévitable, vu la faiblesse numérique de notre presse sur un continent

presque en bloc de langue anglaise (1) — que par son information et même l'ensemble de ses services, notre journal quotidien est un important agent indirect d'américanisation. Lui-même du reste est de plus en plus perméable à cette influence. L'emphase, le pompeux, l'exagération y sont de ton américain. Faut-il s'étonner que ce type de journal entame son public, lui inocule un américanisme de moins en moins mitigé sous la peau piquée journellement par l'aiguille d'une curiosité de plus en plus malsaine, entretenue, stimulée à l'année, en vue d'atteindre aux grands tirages ?

Absence et urgence d'une réaction On doit le dire, pour rester juste envers elle, notre presse ne se rend guère compte du progrès de l'américanisation chez elle, et par elle chez son public. Cela explique jusqu'à un certain point qu'elle ne réagisse pas comme elle le devrait. Pourtant, réagir s'impose. Et pour le liseur de journaux, et pour le fabricant de journaux, bien qu'aujourd'hui on n'écrive plus guère les quotidiens, on ne les rédige presque plus, et qu'on

(1) Il y a une douzaine de quotidiens français dans toute l'Amérique du Nord contre 90 de langue anglaise au Canada et près de 2000 aux Etats-Unis.

s'ingénie de plus en plus à les fabriquer de façon à vrai dire mécanique, avec tout ce que cela comporte de méthodes industrielles et aussi d'indifférence aux conséquences d'ordre intellectuel.

La masse qui lit un tant soit peu chez nous lit presque exclusivement des journaux et n'attache d'ordinaire pas assez d'importance à ce qu'elle lit ; elle ne se rend pas bien compte de l'influence du journal sur le lecteur, non plus que l'influence que le lecteur peut légitimement exercer en retour sur l'ensemble des journaux, surtout les canadiens-français, que les gens de notre langue sont seuls à lire.

Si ce public réclamait de nos journaux une meilleure tenue française, une langue plus correcte, des dépêches mieux filtrées de toute couleur, l'américanisante comme l'anglicisante ; s'il demandait de façon sérieuse et suivie des rubriques françaises, intelligemment choisies, au lieu du « *mental pig-wash* » des syndicats américains, notre presse gagnerait en valeur, en qualité ; elle acquerrait quelques traits distinctifs, plutôt que de devenir le décalque nettement servile de ce qu'il y a de moins bon dans la presse du pays voisin. Elle cesserait d'être un instrument plus ou moins conscient d'américanisation pour devenir un agent au service de la culture et des traditions françaises les meilleures.

Ce qui attend notre presse si...

Si elle avait mieux conscience de la manière dont elle conduit son public vers l'américanisation, elle pourrait, elle devrait elle-même réagir, et de sa propre initiative, ne serait-ce que guidée par un étroit instinct de préservation. Car le jour où la masse canadienne-française aura par degrés pris goût au type de presse à l'américaine qu'on lui impose, et qu'elle saura plus ou moins lire un anglais de bas aloi, ce jour-là marquera l'affaissement de notre presse. Ses tirages stagneront, puis baisseront. Le sens de la conservation s'éveillera trop tard chez elle. Elle aura nourri le monstre qui la tuera. Elle peut encore réagir ; il en est temps. Qu'elle redevienne de culture, d'information, de sentiment, d'esprit français, de la manière qu'a définie Franc-Nohain ; qu'elle s'applique à se refaire une âme française et aussi à son public. Si elle ne s'en avise avant dix ou vingt ans, il restera chez nous, vers l'an deux mille, de très rares journaux en langue française, pour une élite peu nombreuse obstinée à vouloir lire un peu de français chaque jour. La presse américaine d'une part, l'anglo-canadienne de l'autre, auront absorbé ou assimilé le gros de notre presse populaire. Ce sera le châtiment de celle-ci, pour n'avoir pas voulu être en temps et justement à la fois française et canadienne.

Notre américanisation par le magazine

Notre américanisation par le magazine

PAR M. JEAN BRUCHÉSI

Le magazine Le magazine est une publication périodique « qui traite ordinairement, affirme Larousse, des sujets les plus divers ». Cette diversité ne suffit cependant pas à établir la distinction entre la revue et le magazine que madame Leprince de Beaumont importa d'Angleterre en France, au milieu du XVIIIe siècle, et qui garda longtemps le nom de « magasin ». Plus léger, plus divertissant que la revue, le magazine, dont l'ancêtre serait le *Gentleman's Magazine,* publié à Londres de 1731 à 1907, se distingue aussi de la revue par son abondante illustration. De nos jours, l'appellation sert à désigner ce genre de revues mensuelles, bimensuelles ou hebdomadaires à couverture rutilante, plus ou moins illustrées, où la part la plus large est faite à la publicité, aux romans et nouvelles, au fait divers, aux célébrités de l'écran et du monde interlope. C'est, du moins, le caractère que lui ont donné les Américains chez qui le magazine connaît, depuis les débuts du XXe siècle, une

vogue extraordinaire, après avoir été, au XIXe, une véritable publication littéraire à laquelle ne dédaignent pas de collaborer les plus célèbres écrivains de langue anglaise. Il fut même un temps où un Stevenson et un Kipling y faisaient de sensationnels débuts.

Le magazine américain Dans ce domaine, comme dans la plupart des autres, la mesure a été vite dépassée. S'il se rencontre encore, aux Etats-Unis, plusieurs magazines dont le ton et la forme littéraire rappellent les premières publications du genre, la grande majorité des magazines américains est devenue synonyme d'une des formes les plus détestables et dangereuses de la réclame en faveur des manifestations les moins intéressantes des mœurs de nos voisins. La civilisation américaine, dans ce qu'elle a de sain, de hautement recommandable, est la première à en souffrir ; car si nos moralistes et nos hommes de plume nous montrent les Etats-Unis sous un aspect peu flatteur, ce n'est pas, contrairement à ce que vient d'écrire le docteur Georges Préfontaine dans l'*Action Universitaire* du 15 mai, qu'ils soient incapables de « pénétrer plus intelligemment la civilisation de nos voisins ». Mais ils la jugent d'après l'image qu'en donnent chaque jour, chaque semaine et chaque mois, la

radio, le cinéma et le magazine. Le magazine, au même titre que la radio, le journal et le cinéma, précède souvent, prolonge toujours, quand il ne l'amplifie pas, la bruyante publicité que font ces trois merveilles de la science moderne à une forme de « culture » dont les Canadiens français, pour nous en tenir à eux pourraient se passer. Il reflète à sa façon ce néo-paganisme de la grande masse des Américains qui épouvante, depuis longtemps, la plupart des auteurs de livres sur les Etats-Unis. Bien plus, le cinéma et la radio d'outre-frontière ne nous avaient pas encore envahis, n'avaient pas encore contribué à la transformation de nos mœurs, dans le sens indiqué ici même par MM. Janin et Desbiens, que l'encerclement par le magazine était déjà commencé. Cet encerclement, dont parlait le distingué directeur de la *Revue Dominicaine*, en définissant l'objet de la présente enquête, ne date pas d'hier.

Ses dangers S'il était relativement facile, pour nos chefs religieux et politiques, de prévenir, en 1775, en 1812, voire en 1837, au nom de la foi jurée, l'annexion du Canada aux Etats-Unis, il n'en alla plus de même lorsque les nécessités d'ordre économique, commandées par la géographie, eurent rapidement fait du Canada

une rallonge de la grande République. Mais il restait à nos pères, comme il nous reste encore, la ressource de combattre l'annexion au moyen d'arguments tirés de notre histoire, de nos origines, de notre culture. Ces arguments, les évêques de la province de Québec les invoquaient, il y a soixante-dix ans, pour appuyer la thèse d'un Taché ou d'un Cartier qui voyaient, dans le pacte d'union fédérative, le seul moyen d'empêcher l'annexion aux Etats-Unis. L'annexion, comme l'écrivait l'évêque de Rimouski, Mgr Jean Langevin, ne signifiait pas autre chose, à moins d'un miracle, que « la ruine de notre peuple, de nos mœurs, de nos coutumes, de notre langue, l'anéantissement de notre nationalité ». A l'exemple de ses contemporains, le prélat ne songeait alors qu'à l'annexion politique, c'est-à-dire à celle dont il ne devait bientôt plus être question que dans certains milieux retardataires. Le danger viendrait désormais des artisans, sinon des partisans de l'annexion morale, beaucoup plus périlleuse que l'autre, parce que plus sournoise et poursuivie sous le couvert de la liberté des échanges.

Plus réfractaire que l'élément anglo-saxon, plus replié sur lui-même, l'élément canadien-français opposait, avant la guerre, la double barrière de sa langue et de sa religion, tout un

ensemble de vieilles habitudes à l'invasion des mœurs et des idées américaines. Mais il ne semblait pas alors qu'il pût résister victorieusement à l'attrait du mirage dont la science moderne transportait l'image dans nos villes d'abord, puis dans nos campagnes. Notre américanisation était à ce point avancée, dès 1913, que Louis Arnould, après avoir constaté que le Canadien s'indignait d'être appelé américain, n'hésitait pas à écrire : « Et pourtant, à son corps défendant, il l'est dans une certaine mesure, qui ne fera sans doute qu'augmenter, s'il n'oppose une résistance énergique ; et cette progression ne se fera pas toujours au profit de ses qualités naturelles ». L'auteur de *Nos amis, les Canadiens* s'alarmait, non sans raison, des atteintes portées à notre vie politique, à notre vie de famille, à notre politesse traditionnelle par ces « bataillons » que l'Amérique, « vivante antithèse de la civilisation athénienne », lançait contre nous.

L'un de ces bataillons, bien que Louis Arnauld n'en parle pas, devenu à lui seul une armée innombrable, était le magazine dont l'afflux n'a cessé de croître. Et, chaque fois que l'américanisation a fait, chez nous, au cours du dernier quart de siècle, l'objet d'une étude un peu sérieuse, la littérature des magazines, comme le journal, le cinéma et la radio, a été traitée en

ennemie contre laquelle il était urgent, disait-on, de prendre des mesures coercitives. Ces mesures, si on les voulait pratiques, ne pouvaient être que de deux sortes : un embargo, tout au moins un contrôle sur l'entrée des magazines américains au Canada ; la création et la diffusion de magazines canadiens-français.

Dans la plupart des pays, les revues et magazines sont aujourd'hui l'une des formes les plus répandues de la littérature. Ils sont devenus — le magazine surtout — le principal aliment intellectuel dont la masse se nourrit, un aliment indispensable dont il faut tenir compte pour établir le degré de culture auquel un peuple s'est arrêté. On dit couramment que le Canadien français lit peu. Rien de plus vrai s'il s'agit des livres, et l'état de notre littérature — ne jouons pas sur les mots — en apporte l'éclatante démonstration, bien qu'il soit juste de souligner un progrès sensible. Mais il ne peut être question, dans cette étude, que des magazines. Or notre peuple achète et lit d'abord des magazines américains, et, parmi ces magazines, non pas ceux qui l'instruiraient, qui lui montreraient le bon côté de la civilisation américaine, qui élargiraient son horizon, mais ceux qui sont le moins susceptibles de nourrir son intelligence, de lui apprendre à penser français, ceux qui, lentement mais sûrement, détruisent sa personnalité parce qu'ils ne sont pas plus faits pour nos esprits que la *Revue des Deux Mondes* ou la *Revue Universelle* ne sont faites pour les Patagons.

Sa diffusion chez nous A une époque où l'on n'a jamais autant prêché le retour aux saines traditions, l'urgence de développer le culte de la fierté nationale et de la confiance en soi, où il faut, hélas ! parler de refrancisation, comme il est navrant de constater que la majorité des Canadiens et des Canadiennes d'origine et de langue françaises s'empoisonnent — et cela depuis nombre d'années — à la lecture des plus détestables, des plus insignifiants magazines américains, notamment de ceux que nos concitoyens anglais qualifient de *pulp magazines* et qui, imprimés sur du papier à journal, sont des équivalents de camelote ou de marchandise de pacotille. C'est par milliers que ces publications pénètrent chaque semaine dans nos foyers de moins en moins marqués de l'empreinte française et catholique. Par la poste ou par l'intermédiaire d'agences presque toutes juives qui en font la distribution dans les kiosques de marchands de journaux, les librairies et les petits restaurants, elles déversent chez nous une littérature malsaine vouée à l'apologie du crime, du divorce, de l'amour libre, à la glorification des

étoiles de cinéma et des as du base-ball. Ni l'art ni la littérature n'y ont la moindre place ; encore moins le sens de la mesure que la pensée française reçut en apanage de la Grèce. Tout ce qui a été écrit, dans cette revue, sur le compte du journal, du cinéma et de la radio, peut être repris à propos du magazine. Pour être moins tapageuse, moins éclatante, moins fréquente, la perturbation que le magazine jette dans la vie morale et sociale du Canadien français est tout autant, sinon plus profonde. Par la nouvelle, dont le thème est franchement immoral quand il n'est pas bête, par l'image suggestive, par l'annonce qui ne respecte rien, par l'importance qu'il accorde au moindre détail de la vie d'un *gangster*, d'une étoile du cinéma ou d'un athlète transformés en héros, le magazine introduit dans nos mœurs un poison mortel. Tout ce que certains réclament au nom de l'éducation nationale est à l'opposé de ce qu'enseigne le magazine. Inutile d'attendre qu'un Canadien français comprenne l'urgence de nos problèmes, réagisse contre les forces dissolvantes, travaille à se former une âme française et catholique, cultive en soi le goût du beau et de la mesure, lorsque, chaque semaine ou chaque mois, ce même Canadien français absorbe par fortes doses la littérature des magazines, lorsqu'il connaît mieux l'histoire

de l'ennemi public numéro 1, aux Etats-Unis, que celle des hommes et des femmes qui ont fait le Canada, lorsque ses héros familiers sont des acteurs de cinéma, des *gangsters*, des reines de beauté. Comment espérer qu'il se cultive, qu'il parle et écrive correctement sa langue, qu'il forme son goût, qu'il respecte les lois élémentaires de la morale et de la doctrine catholique, lorsque la lecture des magazines développe en lui les plus bas instincts, les goûts les plus baroques, lui fait perdre ou l'empêche d'avoir le sens de la mesure, opère en son esprit un renversement total des valeurs ?

Entrez au hasard dans la salle d'attente d'un cabinet de médecin ou de dentiste canadien-français : neuf fois sur dix, vous n'y verrez, sur une table, que des magazines traitant de cinéma, d'histoires de police ou d'aventures abracadabrantes. Jetez un œil sur ce que lisent les voyageurs à bord d'un train, dans un tramway ou un autobus : cette jeune employée, cet étudiant ou cette dactylo sont plongés dans la lecture de *Screen News* ou de *Movie Classic*, et Claudette Colbert leur enseigne que la disparité de culte, entre époux, n'a aucune importance ; ce jeune homme apprend l'histoire d'un *gangster* ou d'un morphinomane, ou feuillette les pages de *Master Detective*. Arrêtez-vous

devant l'étalage d'un kiosque de marchand de journaux, au coin d'une rue ou dans une gare : trente, cinquante, cent magazines, différents par le titre et les sujets traités — encore que ceux-ci se ramènent invariablement à trois ou quatre — de marque américaine, disposés en éventail ou en longues files qui battent parfois le trottoir, attirent votre regard par leur couverture flamboyante. Feuilletez-en dix, feuilletez-en soixante ou quatre-vingts : de la première à la dernière page, il n'est question que des films américains, des bandits américains, des hommes publics américains, de la vie américaine, de l'idéal américain, de vices qui sont humains, mais que la publicité américaine monte en épingle ; les personnages de romans ou de nouvelles sont américains, du type le plus conventionnel, leurs manières de penser et de s'exprimer sont américaines, le décor est américain ; les articles éditoriaux, quand il y en a, exposent des problèmes américains ; la politique internationale, la politique économique, la question sociale, quand elles font l'objet de quelque étude, sont présentées à l'américaine pour des lecteurs américains. Et, au milieu de tout cela, l'annonce, dans la forme que les Américains ont su lui donner, est entièrement consacrée aux produits américains. Tel marchand de journaux, tel petit libraire,

dans un quartier presque exclusivement canadien-français de Montréal, de Québec, de Sherbrooke, des Trois-Rivières, voire dans tel gros village de la province, vous dira qu'il vend, chaque mois, pour cent ou deux cents dollars de magazines américains. Et, parmi ces magazines, ceux qui traitent de cinéma, de banditisme, d'histoire de détectives, vraies ou fictives, et de merveilles pseudo-scientifiques, ont la clientèle la plus nombreuse et la plus fidèle. Tel autre vous dira que les principaux acheteurs de *detective stories* sont des avocats. Pour un numéro de *Current History*, de l'*Atlantic Monthly*, de *Scribner's* ou du *National Geographical Journal*, il se vend neuf numéros de *McCall's*, de *Cosmopolitan*, de *Screen Romance*, de *Picture Play* ou de *True Detective* (1).

(1) Nombre d'Américains bien pensants soulignent avec amertume l'énorme circulation des *pulps*. Les magazines du *Popular Publishing Group* avaient, en 1936, une circulation mensuelle de 1,193,764 numéros ; le seul *Master Detective* tire chaque mois à 217,412 exemplaires, *Love and Romance* à 321,173. Mais le record est détenu par des magazines d'un genre légèrement supérieur : *McCall's* (2,400,000), *Ladies' Home Journal* (2,590,677) et *Saturday Evening Post* (2,811,410). Le *Minnesota Alumni Weekly* du 9 mai publiait sur cette question, un article fort suggestif et révélateur, signé H. E. Briggs et intitulé « Current styles in magazine fictions ».

Des chiffres Consultons maintenant la statistique, qui est peut-être, avec le mensonge pur et simple et le parjure, l'une des trois formes du mensonge, mais qui n'en est pas moins révélatrice d'un état de choses alarmant. Je dois avouer qu'aucune des trois agences montréalaises, importatrices et distributrices de magazines américains, n'a voulu me renseigner sur la circulation globale de ces magazines dans la province de Québec, ni même sur celle d'un seul magazine. Les services fédéraux de la statistique et le ministère des Postes ne sont, de leur côté, en état de fournir aucun renseignement précis sur la circulation, au Canada, de l'un ou l'autre des principaux magazines américains (1). Nous pouvons cependant affirmer qu'en 1933, dix-neuf magazines américains avaient, dans cette province, une circulation mensuelle d'environ 160, 000 numéros, soit plus de deux fois la circulation totale de nos trois principaux magazines canadiens. Il y a quatre ou cinq mois, un lecteur

(1) Les statistiques du commerce ne tiennent pas compte des magazines expédiés à des Canadiens par la poste. D'après un renseignement obtenu de la direction des Services administratifs du ministère des Postes, quelque sept millions de livres de périodiques américains entreraient, en moyenne, chaque année, au Canada, par la poste.

de *Liberty* soutenait que l'édition canadienne de cette dernière revue se vendait à raison de 50, 000 numéros par mois dans la province de Québec et il réclamait en conséquence une édition française.

Si les statistiques du commerce canadien ne font aucune distinction entre les provinces lorsqu'elles enregistrent la quantité de magazines américains qui pénètrent chaque année au pays, elles nous donnent toutefois des chiffres globaux fort intéressants. Pour la période antérieure au mois d'octobre 1931, les statistiques sont on ne peut plus simples. Jusqu'à la fin de la guerre, en effet, journaux, revues hebdomadaires, mensuelles, bimensuelles et trimestrielles des Etats-Unis étaient admis en franchise, c'est-à-dire sans payer de droits. Nous en achetions pour $787, 893, en 1911-12, et pour $1,339,730, en 1914-15. Quelques années plus tard, ces importations se divisent en deux classes : les journaux et revues qui sont toujours admis en franchise, les autres livres imprimés et publications périodiques sur lesquels le fisc prélève un droit *ad valorem* de 10 p. c. Dans l'un comme dans l'autre cas, la progression est constante de 1922 à 1931. C'est ainsi qu'au cours de l'année 1925-26 (du 31 mars au 31 mars), la valeur des revues trimestrielles, etc., admises en franchise s'établissait à

$2,980,806, celle des autres livres et publications imposables, à $1,711,860. Au cours de l'année 1930-31, la valeur des premières était de $4,116,620, et celle du second groupe, de $1,-808,188.

Mesures protectionnistes

Mais, à partir d'octobre 1931, notre tarif subit, en ce qui concerne notamment les revues et magazines d'origine américaine, de profondes modifications. L'année précédente, le gouvernement libéral de M. King, dans l'intention de venir en aide aux magazines canadiens, avait supprimé ou réduit certaines taxes locales sur l'outillage d'atelier et le matériel servant à l'impression de ces magazines. Moins de douze mois, plus tard, le gouvernement de M. Bennett retirait ces concessions. Par contre, en vue de réduire le flot des magazines américains, surtout du genre *pulp*, et de protéger nos industriels contre l'annonce des produits de nos voisins, il imposait des droits élevés sur tous les magazines, revues et journaux importés des Etats-Unis : deux sous par numéro pour les magazines où la matière d'annonce dépasse 20 p. c. mais ne dépasse pas 30 p.c. de l'espace total ; cinq sous par numéro pour les magazines où la matière d'annonce est supérieure à 30 p. c. de l'espace total ; quinze

sous par numéro pour les publications contenant surtout des romans, des récits, articles d'intérêt spécial (autre que scientifique, artistique ou littéraire) ou suppléments comiques. Pour les autres publications, imprimés et périodiques, « non autrement énumérés », dit le tarif, le droit *ad valorem* de 10 p. c. était maintenu. Quant aux revues et magazines, où la matière d'annonce est inférieure à 20 p. c., ils continuaient d'entrer en franchise.

Le principal résultat de ces mesures protectionnistes a été la baisse considérable des importations de revues et magazines américains de qualité inférieure : 62 p. c. au total (1). Le *Financial Post*, de Toronto, a même pu se procurer des statistiques concernant la circulation de douze principaux magazines américains, avant et après octobre 1931. Les voici :

	Circulation mensuelle la plus élevée	Circulation juin 1935
Saturday Evening Post	138,575 (1927)	52,652
Ladies' Home Journal	149,524 (1927)	32,486
Pictorial Review	181,909 (1930)	138,922

(1) Par contre plusieurs *pulp magazines* ont été, à partir de cette époque, et sont encore imprimés au Canada. Toute une série de *pulp magazines* (*Wild West Stories*, *Cow Boy Stories*, etc.) sort présentement des presses de Gardenvale (Ste-Anne-de-Bellevue) à raison de 50,000 exemplaires par mois.

Delineator	109,821 (1931)	30,243
Cosmopolitan	68,957 (1931)	35,094
Literary Digest	57,888 (1929)	2,325
Woman's Home Companion	74,261 (1930)	19,020
Collier's	75,690 (1930)	15,574
Good Housekeeping	78,616 (1931)	45,830
American Magazine	43,658 (1930)	11,289
Red Book	61,853 (1930)	20,569
McCall's	159,472 (1930)	68,985
	1,200,224	472,989

Par ailleurs, si nous consultons l'Annuaire statistique du commerce, nous y relevons les chiffres suivants :

	Année (du 31 mars au 31 mars)	Valeur
Journaux, revues et magazines où la matière d'annonce ne dépasse pas 20 p. c. de l'espace total, (en franchise)	1929-30	$4,140,690
	1930-31	3,116,620
	1931-32	1,512,831

	Année	Nombre	Valeur
Magazines où l'espace consacré aux annonces dépasse 20 p. c. mais ne dépasse pas 30 p.c. (2 sous par numéro)	1931-32	1,137,629	$135,574.
	1932-33	2,258,136	284,995.
	1933-34	3,432,589	425,155.
	1934-35	3,025,587	397,642.
	1935, jan. à déc.	2,827,105	369,235.
Magazines où l'espace consacré aux annonces dépasse 30 p. c. (5 sous par numéro)	1931-32	5,901,528	$515,563.
	1932-33	11,110,974	854,873.
	1933-34	7,525,916	517,228.
	1934-35	8,028,268	531,889.
	1935, jan. à déc.	8,445,889	603,741.

Publications périodiques contenant surtout des récits fictifs, romans, etc. (15 sous par numéro)	1931-32	25,636 lvs.	$ 5,407.
	1932-33	11,418 "	3,066.
	1933-34	3,690 "	971.
	1934-45	2,529 "	618.
	1935, jan. à déc.	1,823 "	467.

Franchises rétablies Avec l'avènement des libéraux au pouvoir et la conclusion du traité de réciprocité entre Ottawa et Washington, en novembre 1935, nous sommes revenus au régime d'avant le mois d'octobre 1931. Revues, magazines et journaux — et cela depuis le 1er janvier 1936, — entrent au Canada sans payer de droits. Si, en dépit des droits Bennett, onze millions de publications périodiques américaines, parmi lesquelles le magazine que nous condamnons, tient d'emblée la première place, ont pu pénétrer au Canada, nous devons nous attendre à un afflux sans précédent de la plus malsaine et plus imbécile littérature, maintenant que les barrières tarifaires ont disparu. Et nous ne parlons pas des quelque $500,000 de droits que le fisc percevait annuellement, depuis 1931, mais qu'il ne touchera plus, ni des $250,000 de gages que l'impression, chez nous, de plusieurs magazines américains rapportait chaque année à des imprimeurs et ouvriers canadiens. Ce sont là des considérations d'ordre matériel qui ont certes, leur importance, mais qui ne changent rien à l'aspect moral ou intellectuel du problème posé.

Les éditeurs de magazines canadiens ont, toutefois, d'autant plus raison de s'y arrêter que le gouvernement d'Ottawa, s'il a supprimé les droits d'entrée sur les magazines américains, maintient, d'autre part, les droits sur l'outillage d'atelier et certains matériaux employés dans la production des publications périodiques (papier, encre, gravure originale, œuvre d'art), et qu'il augmente la taxe de vente sur le papier et l'encre servant à l'impression des magazines et revues. Tels éditeurs sont allés jusqu'à dire que, dans les circonstances, il serait avantageux de faire imprimer les magazines canadiens aux Etats-Unis où de tels droits et taxes n'existent pas (1).

Situation alarmante Nos concitoyens anglais, qui ont vu, au cours des dernières années la circulation de leurs magazines s'accroître dans une proportion de 64 p. c., ne se contentent pas de protester contre l'afflux des magazines américains, au nom de leurs seuls intérêts matériels. L'aspect moral de la question ne leur échappe

(1) Le 18 mai, poursuivant l'étude du budget présenté par l'honorable M. Dunning, ministre des Finances, la Chambre des Communes a supprimé la taxe de vente de 8 p. c. sur l'encre et le papier servant à l'impression des magazines et approuvé une ristourne de 50 p. c. des droits sur le papier importé pour l'impression de ces mêmes magazines.

pas. C'est le *Brantford Expositor* qui écrit : « Il importe que des magazines supérieurs, de caractère national, soient publiés en ce pays ». De son côté, le *Toronto Evening Telegram* affirme qu'« une grande partie de la soi-disant littérature déversée au Canada par les Etats-Unis, sous la forme de magazines et de journaux, est de la littérature de rebut. Certains de ces journaux et magazines ont un caractère élevé, mais un très grand nombre sont dépourvus de tout intérêt réel, et plusieurs sont plutôt nuisibles qu'utiles au lecteur ». Le *Mail and Empire* soutient que « pour conserver nos manières de penser et de vivre, nous devons réprimer l'afflux d'une littérature adaptée aux idées subversives d'une nation étrangère ». Si le Canada est submergé par la littérature américaine, si les magazines canadiens doivent subir la concurrence injuste, presque déloyale, des magazines américains où tout est présenté, traité sous un angle américain, que deviendra l'individualisme canadien ? Ecoutons la « sénatrice » Ivy C. Fallis, s'adressant à ses collègues de la Chambre Haute : « Si nous voulons développer un esprit national, notre premier devoir est de permettre aux magazines canadiens et aux éditeurs canadiens de rivaliser à armes égales avec ceux d'autres pays ».

Si tel est l'avis de nos concitoyens de langue anglaise, convaincus que le magazine est un puissant agent d'américanisation, quel ne doit pas être le nôtre, à nous Canadiens français de la province de Québec et des autres provinces qui ne disposons pas des mêmes moyens de résistance ? Eux, du moins, ont des magazines à fort tirage : le *Canadian Home Journal* dont la circulation mensuelle s'élevait, en 1933, à 210,000 numéros, *Chatelaine*, avec une circulation mensuelle de 212,000, *MacLean's Magazine* avec un tirage mensuel de 205,000. Pour une population anglo-saxonne qui représente 46 p. c. de la population totale du pays, les Canadiens de langue anglaise ont des revues et magazines dont le tirage mensuel global dépasse 500,000 exemplaires ; et, dans la seule province de Québec, la circulation mensuelle de six grandes revues anglo-canadiennes atteignait, l'an dernier, 118,000 numéros, soit près de quatre fois le tirage du Samedi, le plus répandu de nos magazines. Sans doute, nous avons des revues et des magazines : une trentaine, plus ou moins spécialisés, dont quelques-uns ont une belle tenue. Mais ce sont précisément ceux qui sont le moins lus, dont le tirage mensuel dépasse rarement 2,000 exemplaires.

Nos magazines A la date du 31 décembre 1934, la circulation de nos principaux magazines, c'est-à-dire de ceux qu'achète et lit la masse, s'établissait ainsi :

Le *Samedi* (hebdomadaire) :	32,530
La *Revue Populaire* :	23,998
La *Revue Moderne* :	18,883

Ajoutons à ces trois magazines, dont deux ont fait de méritoires efforts pour améliorer leur tenue, le *Bulletin Paroissial* qui tire chaque mois à 100,000 numéros. Ajoutons-y également sans parler de nos autres revues et magazines, une dizaine de revues françaises, qui recrutent en cette province, parmi les intellectuels, peut-être trois milliers d'abonnés (1). Voilà ce que lisent nos gens en fait de revues et de magazines de langue française. Et encore devons-nous admettre que les plus répandus de nos magazines ne résistent pas à la tentation d'imiter les plus mauvaises, les plus insipides publications américaines. Nous ne possédons aucun grand magazine canadien-français dont le fond et la tenue reflètent véritablement un esprit français. En existe-

(1) Nous ne tenons pas compte ici des hebdomadaires français : *Candide*, *Sept*, *Je suis partout*, (dont la disparition d'abord annoncée ne s'est heureusement pas produite), *Gringoire*, etc. qui sont assez répandus dans la province. C'est ainsi qu'un libraire de Montréal vend chaque semaine 500 numéros de *Gringoire*.

t-il un seul dont on puisse dire qu'il est indispensable ? Hausser le niveau intellectuel, élever le degré de culture de la masse de nos compatriotes ? Il n'y faut pas songer. Se servir du magazine pour développer dans le peuple une éducation nationale, pour le mettre en garde contre les ennemis de sa langue, de ses coutumes et de ses croyances ? Pas davantage. Le magazine est une « affaire », uniquement cela ; et ceux qui ne pensent pas tout à fait de même n'ont qu'à disparaître sous le mépris des marchands de « cocos » et de « bibis ». Ce sont des « intellectuels » ! Pendant ce temps-là, la masse achète le magazine américain et le magazine anglo-canadien. Dans ce dernier cas, le mal est moins grand ; mais on ne me fera jamais croire qu'un magazine anglais, imprimé et rédigé à Toronto pour des lecteurs anglais, est celui qui convient au Canadien français de Sainte-Rose-du-Dégelé ou de Saint-Pierre-les-Becquets. N'importe ! Nos revues et journaux nationaux prêchent des convertis dans les chapelles bien closes, et il ne vient à l'idée d'aucune de nos sociétés patriotiques, d'aucun de nos « mécènes » d'offrir au peuple canadien-français un grand magazine national qui ferait plus, pour notre survivance et notre développement, à tous les degrés, que les discours, les processions et les

enquêtes plus ou moins partiales et tendancieuses sur notre indigence intellectuelle et matérielle.

Ici encore, une grande partie du mal est en nous. Si nous voulons combattre, autant que la chose est possible, la littérature de rebut qui nous vient des Etats-Unis, ayons, pour la masse, au moins un magazine bien fait, vivant, présenté avec goût, où la variété des sujets soit égale à l'excellence de la forme littéraire, où la première place soit donnée aux choses et gens de chez nous, dans un esprit bien français. Nous voulons, comme l'écrit si justement M. Hermas Bastien dans son beau livre : *Conditions de notre destin national,* « rétablir dans l'esprit des enfants la conviction de l'utilité pratique de la formation française » : commençons donc par rétablir cette conviction, au moyen du magazine, dans l'esprit des frères et sœurs aînés, des éducateurs et des parents qui sont les premiers éducateurs. Faisons du nationalisme intelligent. Le Canadien français n'est plus isolé. M. Marius Barbeau, éminent folkloriste, l'affirme dans *The University of Toronto Quarterly* (April 1936) et, après avoir soutenu que « la survivance du Canada français maintenue jusqu'à ce jour n'est pas un critère pour l'avenir », il ajoute : « Le Canada français a perdu la confiance en soi et ne peut aider matériellement, en dehors des

discours patriotiques, au sauvetage de sa propre culture... Le Saint-Laurent, comme l'indique le gratte-ciel élevé au cœur de Québec, est rapidement américanisé ». Il est un autre gratte-ciel, multicolore celui-là, et de papier, encore plus révélateur à mon sens : celui que forme la masse énorme des magazines américains achetés et lus par les nôtres. Paul Bourget disait un jour à son ami Lucien Corpechot, dont les *Souvenirs d'un journaliste* viennent de paraître chez Plon après avoir été publiés dans la *Revue Universelle* : « Une société finit, elle n'a plus d'avenir à attendre, lorsqu'elle renie son passé, car l'avenir ne peut être que la combinaison du passé et du présent ». Et le maître regretté du roman psychologique de se demander : « Ce qui est peut-il reposer sur autre chose que sur ce qui fut ? »

J'emprunte à Georges Bernanos le mot de la fin, cueilli dans cet étrange, mais puissant, mais admirable roman qui s'intitule *Journal d'un curé de campagne* (Plon, édit.) et je l'applique à tous ceux de mon sang et de mes croyances : « Il faut construire sa vie, bien clairement, comme une phrase à la française ». Ce n'est pas le magazine américain ni, hélas ! dans sa forme actuelle, le magazine canadien-français, qui nous en apprendra le secret.

L'américanisme et les pratiques financières

L'américanisme et les pratiques financières

PAR M. DAMIEN JASMIN

Lorsque nous nous plaignons de l'américanisme, nous entendons par ce mot une imitation trop accentuée des mœurs les moins recommandables. Notre plus ardent désir est alors de conserver à notre population canadienne-française son entité propre, ses us et coutumes, ses traditions les plus saintes et les plus sacrées, afin qu'elle poursuive librement et sûrement sa voie, fidèle à ses origines historiques, à la morale ancestrale, suivant ses aspirations religieuses et nationales sur cette terre du Nouveau Monde découverte et si généreusement fécondée par nos aïeux.

Si nous sommes convaincus, si nous voulons sans arrière-pensée triompher d'un mal que nous semblons tant redouter, nous ne nous contenterons point de notions vagues et superficielles, mais nous scruterons avec attention les symptômes les plus saillants, révélateurs d'une maladie à facettes multiples et variées. Nous devons être d'autant plus en éveil que nous sommes plus

rapprochés du foyer de contagion, et que nos relations sont en raison même plus intenses et plus continuelles. L'américanisme chemine de par le monde, mais il est plus naturel de le rencontrer dans nos parages. Il a peu de distance à franchir, il nous compénètre sans effort et sournoisement. Nous avons souvent peine à le reconnaître, à nous apercevoir de ses conquêtes. Le découvrir et le bien décrire est de première importance.

L'emploi de l'argent et notre étude de moeurs La tournure que nos finances ont prise depuis quelques années nous offre un champ magnifique d'observation pour nos études et nos réflexions. Nous y constaterons précisément l'infiltration que nous souhaitons combattre et enrayer de la pratique de nos affaires. L'argent est de la puissance qui cherche à se convertir en acte. Il peut être le fruit du travail, un bien d'héritage ou acquis par un hasard heureux, ou d'une autre façon honnête ou malhonnête, par transaction, service ou donation ; mais c'est toujours de la puissance qui aspire à se transformer en agir humain, jouissance ou légitime satisfaction d'un besoin. Et la façon dont on se sert de ce *valorimètre* par excellence indique à merveille le genre de vie des nations comme des individus.

En d'autres termes, dis-moi ce que tu économises, ce que tu gaspilles à tort et à travers, comment tu gères ta fortune, quels risques tu assumes, comment tu protèges ton avoir, dans quelles dettes tu te plonges ; et je te dirai, peuple canadien-français, si tu t'américanises ou si tu demeures semblable à toi-même, si tu t'éloignes trop de ton passé ou si tu gardes avec soin les mœurs, la prudence et la modération de tes pères.

Similitude des monnaies Fait digne de remarque avant toute analyse, nous prenons déjà figure américaine dans la forme et la dénomination de notre monnaie, le cent et le dollar. Même sou de cuivre et même cinq sous de nickel, mêmes dix, vingt-cinq et cinquante sous en argent. Si le *green back* de la *Federal Reserve Bank* se rétrécit quelque peu, immédiatement le papier-monnaie de la *Banque du Canada* le copie afin de se confondre avec lui dans le même compartiment de notre porte-monnaie. Et pour le cours des changes les deux monnaies visent à l'estimation au pair favorable au règlement de nos rapports commerciaux. Ressemblances bien anodines en comparaison de celles que nous découvrons dans l'usage respectif de ces monnaies. Le jeu de la finance, la circulation des valeurs mobilières, les avanies et les avaries que l'épargne a subies

durant la dernière décade, nous montreront bien plus clairement jusqu'à quel degré nous nous sommes asservis aux méthodes américaines.

Une déclaration du Président Roosevelt Dans le but de démontrer la compénétration de ces méthodes dans notre ambiance quotidienne, il nous suffira de citer et de commenter un texte du président des Etats-Unis. Dans son livre intitulé *Sur la Bonne Voie,* Mr. F. D. Roosevelt décrit les effets pernicieux des placements frauduleux, et déclare avec emphase : *Durant toute ma vie, j'avais vu tant de misère humaine accabler des familles honorables qui s'étaient laissées persuader de placer leurs économies dans les valeurs spéculatives, pompeusement dissimulées sous le titre « d'investissement » et dont la vente s'effectuait selon des méthodes de « haute pression » que j'en étais venu à croire à la nécessité de mesures législatives nationales. Les lois d'Etat « Bleu Ciel » n'avaient été efficaces que jusqu'à un certain degré. Je me persuadai que le public candide — et au moins quatre-vingt-quinze pour cent du public est candide lorsqu'il opère des placements — avait droit de connaître la vérité toute entière, à chaque émission de nouvelles valeurs* (1).

(1) Editions Denoël et Steele, Paris 1934, p. 59.

Exploitation du "public candide" A l'instar des citoyens de la grande république, notre public candide a-t-il été leurré, exploité et ruiné souventes fois par les tactiques de « haute pression », par les abjects détours des promoteurs d'affaires louches, par les subterfuges d'agents sans vergogne, des chevaliers d'industrie, des *skeemers* du plus vil acabit ! Il est à croire que le nombre des jobards prêts à se laisser attraper par la plus grossière proposition dépasse de beaucoup celui des personnes réfléchies et avisées.

Les actions d'une compagnie de cercueils en verre aussi bien que les parts d'une mine fictive, au nom sonore et bizarre, que le bon sens populaire, après désillusion, qualifie de *mine de saucisse,* pour signifier qu'il n'y a jamais été question en réalité du plus ténu filon de métal précieux, ont un attrait irrésistible auprès des gogos qui ne se lassent d'enfouir dans les *prospects* miniers infiniment plus d'argent que jamais ils ne sauraient en retirer. Tous les jours les petits épargnants et petits rentiers se font bêtement dévorer capitaux et revenus. Certes il faut plaindre plutôt que railler les victimes de ce bluff américain qui sévit dans notre province depuis une quarantaine d'années et surtout depuis la fin de la Grande Guerre.

La prudence, vertu première Il est temps de mettre en garde nos compatriotes naïfs dont la confiance se prête si aisément aux tentatives des fripons. Nos mesures de protection, nos *Blue Sky Laws* qui suivent trop à la lettre le modèle dont parle le Président Roosevelt, sont aussi insuffisantes, et elles le resteront encore longtemps, à cause de la lenteur proverbiale de l'autorité législative à amender ses prescriptions, et, nous l'admettrons, parce qu'il est quasi impossible de rendre ces lois assez adéquates pour couvrir tous les cas, pour déjouer n'importe quelle fourberie en cette matière.

C'est la prudence qu'il faut d'abord et surtout prêcher quand il s'agit de placements ; ici plus que partout ailleurs l'apophtegme du droit romain s'applique avec rigueur : *caveat emptor.* Il appartient à l'acheteur d'une « nouvelle valeur » de se méfier, de se renseigner personnellement, d'y regarder à deux fois avant d'ajouter foi à des pollicitations mirobolantes.

La science moderne à l'aide de la sollicitation Les sollicitations fallacieuses ne sont point rares aujourd'hui ; elles empruntent, pour nous atteindre, les inventions et les facilités que la science moderne et le génie pratique des Américains mettent à leur disposition.

L'un des moyens les plus fréquents auquel la spéculation véreuse s'est adressée pour circonvenir les plus revêches et pour étendre le rayon de son influence dans les coins les plus difficiles à pénétrer, est celui des émissions radiophoniques diurnes et nocturnes. Beau temps, mauvais temps, point de cesse, la voie est ouverte, et, bon gré mal gré, une voix subtile comme l'éther se rendra jusqu'à nos oreilles.

Qui de nous, à maintes reprises, quelques instants après avoir tourné la manette de son appareil récepteur, n'a pas entendu un discours de bon apôtre, ou les démonstrations, irréfutées, d'un conférencier chattemite, au ton mielleux et persuasif, qui invite, à la fin de son boniment, son *auditoire invisible* à aller bénéficier de ses judicieux conseils dans tel ou tel bureau de courtier ? « Venez, clame-t-il avec emphase et gravité, venez nous consulter, venez profiter de notre expérience. Vous ne savez comment employer votre argent. Ne le laissez point croupir dans les voûtes des banques qui ne vous donnent qu'un intérêt dérisoire. Vos fonds peuvent produire de magnifiques dividendes. Nous sommes versés dans le maniement des dollars : nous vous suggérerons des entreprises merveilleuses qui vous apporteront, dans un avenir rapproché, un joli rendement ».

Pauvres benêts ceux qui acceptent comme mot d'évangile ces appels de sirènes. S'ils ne courent pas de suite se lancer sur le récif ou se jeter dans la gueule du requin, l'accès est préparé au monstre qui avale tout sur son passage.

Perfidie des agents Le représentant de la firme annoncée continue à domicile sa propagande alléchante et perfide. Quand il aborde sa proie, il n'est pas tout à fait un inconnu. Au premier contact individuel, on sait de la part de qui il vient. Son introduction, problème délicat, est bien mieux ménagée que par une circulaire que l'on dédaigne et que l'on ne prend pas la peine de lire. Il parcourt les artères de nos faubourgs, peut-être davantage les routes de nos campagnes, et capte sans peine la bonne foi de l'artisan et du paysan qui ont amassé une modique fortune, pourtant assez rondelette pour leur état, en sacrifiant de légitimes plaisirs et en s'imposant de constantes privations. En deux temps, deux mouvements, il les dépouille entièrement et les abandonne sur le pavé, sans aucun recours, livrés au désespoir, pleins de rancœur contre une société insouciante et impuissante à défendre l'innocent contre les pièges de sinistres farceurs. Qui semble brûler du zèle de faire du bien aux autres la plupart du temps n'a l'envie

que de se faire du bien à lui-même. Nul n'applique mieux l'axiome : *charité bien ordonnée commence par soi-même.* D'habitude, il ne se gêne pas pour piller, en un tour de main, intérêt et principal, en simulant avec un art parfait, la pitié, l'altruisme et l'abnégation.

Irresponsabilité illimitée des compagnies Le système des compagnies à fonds social qui se ramifie avec tant d'expansion dans toutes les sphères de l'activité économique, au Canada comme aux Etats-Unis, est pour une bonne part la cause de ces pratiques éhontées, parce qu'il couvre l'ignominie et la culpabilité des escrocs. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que là réside l'un des plus grands vices du régime capitaliste tel que construit à l'heure présente. La compagnie à fonds social, selon le terme légal à responsabilité limitée, que l'on devrait plutôt appeler dans plusieurs cas à irresponsabilité illimitée, favorise la hardiesse malhonnête des fondateurs et des administrateurs de fausses entreprises industrielles ou commerciales.

Tous les ans aux Etats-Unis, et l'on a suivi de près cet exemple dans cette province si l'on a égard au chiffre de la population, naissent par milliers de ces compagnies à fonds social mort-nées pour ainsi dire, ou tout au plus destinées à

subsister quelques mois après l'émission de leurs lettres-patentes ou de leur charte. Elles ont pour unique but de pomper les épargnes et de voler les souscripteurs. Jamais elles ne fonctionneront à proprement parler, et jamais il ne sera possible de calculer les millions et les milliards qui s'y perdent, qui coulent à travers les doigts des agents pour tomber dans leur caisse et dans celle de leurs associés.

La paix sociale menacée Il y va de la sécurité des familles et de la paix sociale. Ce pillage systématique devrait être combattu par les sanctions pénales les plus énergiques. Jamais le législateur ne sera trop sévère : les mesures préventives et les châtiments les plus rigoureux s'imposeront coûte que coûte si l'on ne veut pas que le socialisme ronge peu à peu l'ordre existant.

Mais notre imitation servile des coutumes américaines ne se borne pas à la constitution et à la propagation d'entreprises foncièrement malhonnêtes. Même lorsqu'il s'agit d'affaires solides et sérieuses, le capitalisme actuel, par l'intermédiaire des opérations de bourse, engendre de profondes iniquités à l'ensemble de la communauté, et menace la tranquillité, la stabilité de l'Etat, car personne ne souhaite plus volontiers

la révolution, le renversement de l'autorité établie, que celui qui a subi une ruine soudaine par un revers de fortune, après avoir joui des avantages de la richesse ou d'une certaine aisance. Les débacles financières bouleversent les esprits et les cœurs.

Opérations de bourse Sans doute le jeu de bourse existe depuis longtemps ailleurs qu'aux Etats-Unis ; mais nulle part ailleurs on n'en a autant abusé, nulle part ailleurs l'avance sur marge n'a été plus répandue. Toutefois Montréal et Toronto supportent une certaine comparaison. Notre marché se plie aux caprices du marché new-yorkais, à la seule exception près que si ses descentes sont aussi rapides, il est plus lent à se relever. Quiconque connaît un tant soit peu nos bureaux de courtiers, sait que le *ticker* de New-York dicte ses ordres au nôtre qui le suit presque à l'aveuglette. Nos spéculateurs fixent d'un œil avide, immobile pendant de longues heures, son ruban maintenant projeté par réflexion sur un large écran et essaient d'en comprendre toutes les significations afin de ne pas laisser échapper les chances qu'il semble annoncer. Ils se guident sur les mouvements de ses hausses et de ses baisses dans leur hâte de s'enrichir vite, dans leur passion du *get rich quick* genre *Yankee Doodle*.

Le Canada et les Etats-Unis, immenses maisons de jeu

Cette passion n'est pas réservée aux métropoles et aux grands centres. Au contraire, elle se propage de zone en zone dans les endroits les plus reculés. La bourse, pieuvre aux tentacules extensibles à volonté, avec ses fils télégraphiques et ses diverses communications téléphoniques et radiophoniques, s'étend à tous les points de nos territoires, du Canada et des Etats-Unis. Nos deux pays sont frères par leur similitude et leur affinité sous cet aspect. Pendant les périodes de prospérité ils deviennent comme deux immenses maisons de jeu, où toutes les classes de la société, à partir des administrateurs des grandes entreprises, jusqu'aux gérants de magasins, aux sténographes, aux commis, aux servantes, aux domestiques jouent non seulement leurs dépôts en banque, mais aussi leurs salaires non encore gagnés que les joueurs effrénés grèvent à l'avance en achetant sur marge. On va même jusqu'à engager ses polices d'assurance pour s'enliser jusque par-dessus la tête dans des obligations inextricables.

Tout le monde est sans répit invité à la partie universelle par la page financière des journaux quotidiens, par les revues spéciales rédigées à cette fin, et surtout par les rapports à

la radio. Evidemment la radio n'est jamais à négliger. C'est une puissance avec laquelle il faut compter, pour escompter les beaux profits de la finance mondiale. A divers moments du jour, et parfois le soir, un intermède arrive entre les programmes de musique ou de conférence et donne les dernières nouvelles de la bourse que chaque intéressé de près ou de loin écoute avec une religieuse attention.

Complications de jeu de bourse

Néanmoins rares sont ceux qui peuvent se payer le luxe de cette danse aux écus sans s'exposer à de cuisantes déceptions. Qui ignore tout de la bourse, de ses opérations, de ses combinaisons, de ses dangers, qui n'a pas la moindre notion des organisations des compagnies, du capital dilué, des actions ordinaires et privilégiées, etc., devrait se contenter de placements sûrs et à rendement fixe. Le premier venu croit comprendre les rouages complexes du marché ; sur une information, sur un *tip* que les passants se transmettent dans la rue, les oreilles au guet, (les pays s'arment, achetez du *nickel*,... on parle de tramways souterrains, achetez du *ciment*,... fusion avec la Beauharnois, achetez du *power*) il se croit parfaitement renseigné. Mais non, le fonctionnement de la bourse est des plus compliqués.

Son engrenage est des plus enchevêtrés. Il comporte en soi tant d'aléas, de roueries et de surprises qu'il devrait inspirer aux profanes beaucoup de circonspection, même les remplir de terreur devant ses arcanes souvent incompréhensibles aux experts.

Dangers de la marge Quant à ceux qui sont expérimentés, une règle élémentaire est à observer scrupuleusement : avoir le moins possible recours au prétendu privilège de la marge. Cette forme de négociation sans indication précise du terme de complet paiement permet au créancier courtier d'égorger à n'importe quel moment son débiteur. Si tous les achats étaient entièrement ou presque soldés, le mot krach disparaîtrait du vocabulaire. La finance monterait moins vite sur des pics altiers, mais elle ne s'enfouirait plus dans des abîmes sans fond.

Intervention de la loi Toutefois qui osera se flatter de convertir les gens avec des sermons ou des écrits de moraliste en cette matière où la cupidité est maîtresse incontestée, où les tentations sont si fortes, si irrésistibles après initiation ? La persuasion demande de l'aide. Il faut même protéger l'homme malgré lui. En

conséquence, de ce côté de la frontière comme de l'autre, la loi a les meilleures raisons pour intervenir. Point n'est besoin d'interdire totalement la spéculation boursière. Il suffirait de diminuer le crédit au parquet trop favorable à l'endettement général dont l'excès finit invariablement par paralyser l'échange. Si un décret élevait sensiblement la marge à exiger pour l'achat des valeurs, les exécutions de clients par les courtiers, faute de couverture, seraient en proportion considérablement réduites. Par des contrepoids appropriés on ralentirait, sans les anéantir, les transactions de la bourse, et on les assurerait contre les violentes secousses réactionnaires : les paniques ne seraient plus si *cruciales* et *spectaculaires*, selon la façon de s'exprimer de nos amis les Américains.

Légitimité de l'intervention On a mis en doute la légitimité d'une intervention qui porterait atteinte à la liberté des conventions au *Stock Exchange*. Pourtant on a bien créé une loi Lacombe qui a nui au crédit de l'ouvrier en protégeant trop peut-être ce dernier, mais elle l'a contraint par contre à vivre plus selon ses moyens. On admet bien l'ingérence de la loi pour défendre les paris dans les tavernes ou les salles de *pool* où la mise est autrement

moindre de conséquence. Et quelle inconséquence de la part du *conformiste* Américain et du brave Canadien formaliste qui, en passant dans la rue pour se rendre dans les salles des dépêches des courtiers, regardent d'un œil de mépris mêlé de sainte horreur à travers les fenêtres des endroits où des jeunes gens prennent avec enjeu des parties de quilles ou de billard.

Que les bonnes âmes se scandalisent des vulgaires maisons de jeu, soit, et c'est très juste. Loin de nous est l'intention de plaider en faveur de ce qui mérite condamnation et réprobation. Mais dans les officines de courtage, c'est la fortune de maintes et maintes familles qui sombre, et les pertes colossales qui s'ensuivent entraînent découragements et angoisses, deviennent causes de suicides, de troubles mentaux et cardiaques, et allongent sans cesse le cortège des misérables qui sont poussés vers les asiles d'aliénés ou les hôpitaux, ou menés trop tôt au cimetière.

Il est donc urgent de freiner cet élan qui pousse la masse à se charger d'obligations trop lourdes et que les pratiques de la spéculation boursière ont mises en vogue pour envahir tous les domaines de la vie économique. Les exemples d'engouement fantastique pour le crédit pullulent.

Crédit hypothécaire Nos notaires conseillaient naguère au propriétaire d'un immeuble de l'hypothéquer à sa pleine capacité afin d'en acquérir un autre au tiers ou au quart payé par un premier versement ainsi obtenu, quitte à la rente foncière de réaliser des profits. Les tristes résultats de l'extension à l'extrême de l'emprunt hypothécaire sont connus : saisie et vente judiciaire, cession de biens ou faillite. Le procédé, dont le principe est le même que celui de la marge à la bourse, aboutit aux mêmes fins. Nos pères ne s'emballaient pas si facilement. On a observé avec justesse qu'ils consacraient presque toute une vie à accumuler le montant suffisant à payer comptant une maison dont ils ne prenaient ainsi possession que vers la fin de leurs jours. Ils la léguaient cependant quitte et nette de toutes redevances à leur postérité. Aujourd'hui, en entrant en ménage, tout jeunes, nous achetons à crédit une spacieuse et opulente demeure ; nous prendrions toute la vie pour en obtenir quittance entière et définitive, si cette complaisante demeure ne nous était bien avant enlevée et pour cause : les versements stipulés par le contrat de vente faisant défaut.

Crédit agricole américain et canadien Les fermiers des Etats de l'Ouest, fer-

vents du mortgage, ont mis en gage leurs terres pour se pourvoir de machines perfectionnées, améliorer leurs conditions de travail, augmenter leur production et se procurer objets de luxe et plaisirs. Les nôtres se sont empressés de suivre la même voie. Combien de nos agriculteurs se sont couverts de dettes pour s'outiller et se livrer aux jouissances du confort moderne. Les uns comme les autres sont obligés de se prévaloir des moratoires et des concordats. Mais le bon sens a sa revanche : le crédit agricole est mort. Personne n'aime à courir le risque de prêter à fonds perdu. Pourquoi ne s'en tient-on pas à la maxime sacrée des Romains : *do ut des, das ut dem.*

Ventes à tempérament Mais à présent le crédit a bonne presse, il est partout bien vu, il est partout distribué à profusion suivant la mode américaine. Comme chez l'Oncle Sam la vente à tempérament est habilement présentée dans nos champs et sous nos toits par le catalogue et le panneau-réclame. Ses proclamations imprègnent et saturent pour ainsi dire l'air que nous respirons, tant la radio est à sa gage et la chante sur tous les tons, à toutes les heures du jour et de la nuit. A se fier aux annonces multiformes et multicolores, l'humble salarié peut se promener comme un milliomnaire et se vêtir comme un pacha, puisqu'un léger déboursé lui livre automobile, habits, coiffures et chaussures de luxe.

Puis le bail-vente introduit dans son foyer un mobilier somptueux, y compris le frigidaire et le radio. L'acquéreur n'a qu'à se conduire comme un locataire, donner un à-compte, puis verser tant par semaine ou par mois. Au dernier paiement, nécessairement majoré à cause des intérêts et du risque encouru, il devient propriétaire. Les offres de ce genre, si séduisantes soient-elles, sont éminemment dangereuses et pour la tranquillité et pour l'honnêteté de celui qui y participe. Tôt ou tard il faut rembourser. Pareil crédit a souvent une fin plus ou moins tragique. La saisie-revendication veille à la porte du débiteur ; il arrive ceci qu'elle opère au moment où l'article se trouve payé quasi en entier. De plus qui ne cherche point à posséder en propre aucun des articles qu'il détient à son usage ne peut avoir le désir sincère de s'acquitter de dettes plus considérables qui excèdent ses moyens.

Supériorité des moeurs ancestrales En définitive, *honesty is best policy*. Nos ancêtres se privaient pendant des mois et des mois pour amasser une somme modique qui revenait à un parent ou à un ami éloigné, et ils marchaient des

milles et des milles pour aller remettre cette somme à la date convenue. Nous ne nous en faisons pas tant. A chaque nouvelle invention qui apparaît dans le commerce, il nous tarde d'en jouir, le paiement ne nous inquiète pas.

Il est par trop clair que nous devrions revenir à la prudence de nos prédécesseurs, à leurs traditions d'honneur et de probité : nous piétinerions moins sur place dans le marasme d'une crise de crédit sans précédent. Ils avançaient lentement, il est vrai, mais ils avançaient tout de même, et assez rapidement si l'on tient compte des faibles ressources de leur époque. C'est qu'ils comptaient plus sur le travail que sur la spéculation. *Pendant que le cheval regarde la montagne, le mulet est déjà dessus*, dit un proverbe hindou.

Exemple d'influence bienfaisante de la loi Nous américanisons-nous en ce qui concerne l'emploi de l'argent ? A bon entendeur de répondre. Avant de terminer cette étude comparative de mœurs canadiennes et américaines, de beaucoup trop courte, nous en convenons, qu'il nous soit permis de souligner hautement une différence caractéristique qui nous distingue à notre grand avantage de nos voisins. Nous avons, hélas ! assez mentionné de points de ressemblance. Notre système bancaire est d'emblée supérieur à celui

des Etats-Unis, puisqu'il a évité, au cours de la dépression, les faillites qui se chiffrent par milliers en ce pays pendant la même période.

Nos banques méritent d'autant plus notre admiration et notre confiance. Les lois qui les régissent sont sans contredit plus prévoyantes et mieux coordonnées. Cette heureuse constatation devrait empêcher les esprits sombres de vaticiner, sans prévoir aucun amendement aux malheurs qui nous assaillent. Elle nous fournit l'occasion de réaffirmer l'influence bienfaisante de la loi quand ceux qui ont la charge de sa confection se donnent la peine de l'établir et de la rédiger conformément à la morale chrétienne et aux besoins les plus impérieux de l'organisation économique et sociale.

Aperçus complémentaires

Aperçus complémentaires

PAR LE T. R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Nous sommes en réalité menacés par l'américanisme, dont le flot envahit tout ce qui nous était propre autrefois : nos habitudes sociales, nos méthodes économiques, le caractère de nos villes, notre cuisine, nos modes.

Edouard MONTPETIT

Notre étude collective sur l'américanisation des nôtres est terminée.

On conçoit qu'elle ait procuré au directeur de la « Revue Dominicaine » les « joies » plutôt que « les tribulations d'un enquêteur », formule de M. Raoul Blanchard. Cependant l'opportunité de sa démarche et les splendides réponses de ses consultants furent sujets à protestations ou à réserves, — en des milieux restreints, je l'avoue. Il fallait s'y attendre. Il existe un bon nombre de gens qui ne sentent pas où le bât les blesse, pour l'avoir trop longtemps porté. D'autres qui jugent des dispositions de toute une masse par leur état subjectif ; comme cette excellente femme, allée nulle part ou revenue de tout, niant en ma présence une influence quelconque du cinéma ; je me contentai de sourire, en songeant à la formu-

le de Pie XI : *massacre d'âmes*. D'autres enfin qui ne savent pas déchiffrer un texte, même y découvrir le reflet de leurs propres opinions, à plus forte raison en balancer les parties et juger par là de l'esprit qui l'anime.

Objectants sincères pour la plupart, je ne prends pas la peine d'en douter. Mais la sincérité a peu de prix dès qu'elle oublie de s'exercer en profondeur. « Vous le saviez (que vous étiez américanisés : *cette parenthèse est de moi*), mais vous ne vouliez pas le savoir. Consolez-vous. Cet accommodement, cette faiblesse, ne vous sont point particuliers. Il y a toujours en nous deux hommes ; l'un, que nous feignons d'ignorer, connaît nos plus secrètes pensées ; l'autre, nous lui soufflons les mots, nous lui prêtons les attitudes qui conviennent aux conventions et qui endorment nos scrupules... C'est pour cela que nous ne sommes jamais assurés de ce que nous voulons tenir pour sûr » (1). On comprend alors la boutade du personnage souhaitant trois semaines de sincérité avant de mourir.

Sur un plan d'équité Si l'américanisme, au sens large du mot, excelle à réveiller et satisfaire les pires tendances de notre nature, allant

(1) Pierre Frondaie : *Le lieutenant de Gibraltar*, p 230.

même jusqu'à les faire saillir en beauté, nul parmi nos consultants n'a prétendu confondre ses effets avec ceux du péché originel. Aucun n'a affirmé que les Canadiens français étaient seuls à en souffrir, puisque les Anglo-canadiens les subissent également et qu'au loin on parle d'une américanisation de l'Europe. Pas un seul enfin n'a osé écrire qu'il n'y a rien à prendre de l'exemple et des produits américains. Tous ont conçu, établi leurs réponses sur un plan d'équité. J'insiste sur cette partie secondaire, mais notable, de chaque déposition.

S'agit-il de religion ? Le Père Voyer proclame qu'ils (nos voisins) furent les premiers à noter l'insuffisance des Congrégations pieuses groupant un certain nombre de membres, mais sans proportion, — si j'excepte le Holy Name, — avec la masse représentée ; les premiers à comprendre la nécessité d'autres œuvres par où le prêtre réussirait à s'introduire dans les vies pour y propager une saine influence. De cinéma ? M. Janin souligne l'avance prise sur tous les pays par le film américain, l'étendue et la puissance de ses moyens techniques, la réputation mondiale, le plus souvent méritée, de ses « stars ». De radiophonie ? M. Lucien Desbiens nous rappelle ces heures d'enchantement dues aux Heures américaines, à leurs grands pro-

grammes d'opéra et de musique orchestrale. De journaux et de magazines ? MM. Bruchési et Pelletier savent discerner dans cette formidable presse les unités qui s'imposent ; et M. Pelletier avertit la nôtre que si elle continue à s'assimiler les tares plutôt que les vrais ornements de sa voisine, un jour viendra où le peuple, devenu de plus en plus familier avec la langue anglaise, lira de préférence les feuilles américaines, et ses propres tirages baisseront pour autant. Enfin, de sport ? « Les Américains », nous dit le P. Forest, « ont fait, en ces dernières années, un généreux et intelligent effort pour assurer la formation physique des jeunes générations. Education physique à l'école, aménagement de terrains de jeux, de piscines, de gymnases : autant d'initiatives que nous aurions intérêt à leur emprunter ». De même, madame Léveillé, avant de dénoncer, avec faits à l'appui, « notre américanisation par la femme », a soin d'inscrire ses « concessions » à part, en gras caractères. Pourquoi me vois-je forcé d'établir la parfaite loyauté de collaborateurs si bien connus dans la société et dans le monde des lettres. ...« Ah ! mon Père », me disait un jour M. Henri Bourassa, « ce n'est pas une petite entreprise que d'essayer d'instruire le peuple » ! N'étant plus jeune alors, je m'en doutais en même temps que lui.

Où j'admire franchement les Etats de l'Union, c'est (sans égard ici aux objets de la connaissance) dans leur allégresse à s'instruire. Que de facilités offertes à tous et à chacun par les gouvernements, fédéral et local, aussi bien que par les magnats de la finance. Voici ce que raconte volontiers M. Etienne Gilson. Prenant possession, il y a une dizaine d'années, d'une chaire de philosophie médiévale au Harvard, il se présente au bibliothécaire qui le conduit dans une vaste pièce *garnie d'ouvrages sur la philosophie médiévale*. « C'est tout ce que nous avons, monsieur, mais vous pourrez établir une liste des documents qui vous manquent, et nous obtiendrons en Europe, sinon les originaux, du moins leur photographie ». De ce simple fait, le célèbre professeur concluait qu'il est malaisé, tout en faisant la part aux manies fastueuses, de prévoir ce qui adviendra dans cent ans d'un peuple aussi mordu de curiosité intellectuelle. Et que dire de l'équipement matériel de ses écoles, collèges et universités. Sans quitter Harvard, que dire du corps professoral et de l'outillage de sa Faculté de médecine, où seule l'exclusivité accordée aux nationaux empêche nos jeunes d'aller y puiser un complément de formation. Que dire du récent cadeau-souvenir des Anciens : huit millions !

De plus, c'est au pays de « la vie intense » qu'on a paru le mieux comprendre la dignité du travail, masculin ou féminin. On s'applique sans pose à l'anoblir en théorie comme en pratique. Nul là-bas dans l'aristocratie déchue ou dans la classe moyenne, ne songe à s'excuser s'il compte sur un travail rémunéré, encore moins à dissimuler le fait. Je parle des périodes d'avant-crise, car depuis, ces pudeurs disparaissent même chez nous. Il en résulte une sympathie ouverte et efficace à l'égard des ouvriers. Féru de confort physique au point d'y voir le tout de la vie, l'industriel américain tient ferme à le faire partager au plus modeste travailleur. On était parvenu, vers 1925, à mettre en œuvre un système de mensualités (ou de retenue sur la paie hebdomadaire) assurant bientôt un confort domestique autrement stable que celui qui s'obtient de nos jours par le bail-vente et les ventes à tempérament, — qu'on relise à ce sujet l'article de M. Jasmin. Et pour clore ma propre série de « concessions », j'ajoute ce fait banal que la liberté religieuse règne aux Etats-Unis plus que dans la plupart des pays latins, et que les marques d'intolérance qu'on y observe parfois à l'égard des catholiques, ne surgissent pas des milieux proprement yankees.

Ce résidu de civilisation anglo-saxonne jeté dans une immense éprouvette a donc produit une

civilisation à part, éblouissante par certains côtés. Mais *le déchet est immense et nous cueillons le déchet* : tel est l'aboutissant de nos recherches et le mot de la fin.

Le déchet est immense

Je signalais tout à l'heure l'enthousiasme de nos voisins pour la culture, élan favorisé par le sens social et les fortunes des dirigeants. Comme l'objet des connaissances importe au plus haut point, voyons un peu ce qui s'absorbe dans les universités et collèges universitaires. L'ouvrage de Dan Gilbert : « Crucifying Christ in Our Colleges », paru l'an dernier, à part un succès de vente inouï, obtint l'accueil stupéfait et empressé de nombreux journaux et magazines, tant catholiques que protestants (1). L'auteur appuie ce *J'accuse* sur des souvenirs personnels et sur une minutieuse enquête obtenue avec l'aide de quatre collaborateurs dans quatre universités d'état. Quand les enquêteurs ne pouvaient s'asseoir en personne sur les bancs collégiaux, ils recueillaient en double le témoignage des élèves. Ils se sont ap-

(1) The Danielle Publishers, 5472, Gilbert Drive, San Diego, Calif. Broché, 75 cts, relié, $1.00, Mr. Gilbert a publié aussi « The vanishing virgin », ouvrage réservé, où la fiction romanesque est loin de nuire au caractère précis des accusations.

pliqués de préférence à faire connaître les manuels en usage dans un grand nombre d'universités, les commentaires oraux des professeurs ainsi que leurs propres publications. Quant aux effets pratiques, immédiats, de cet enseignement sur la conduite des élèves des deux sexes, au lieu de simples déductions logiques, Gilbert apporte des faits concrets. C'est, dit-il, ce qu'il y a de plus tangible dans les résultats d'un enseignement qu'il qualifie de cours d'immoralité appliquée. Et son entrée en matière se termine par ce défi aux contribuables qui douteraient encore (je dis : aux contribuables, car les citoyens paient la taxe pour faire évincer de l'âme de leurs enfants les « préjugés » de l'éducation première, laquelle vaut là-bas infiniment mieux que la deuxième et la troisième) : « Go into your State University and investigate the teachings prevalent therein, read the textbooks and reference books which students are assigned for study, find out from the students what professors teach in their lectures, *then investigate the immorality practiced by students as a result of the anti-moral and anti-religious things they are taught.* This is my answer and my challenge ! » Je ne sache pas que ce défi ait été relevé ni que le *challenger* ait encouru de poursuite judiciaire.

Si l'on supprime tout détail pour s'en tenir aux grandes lignes, voici d'après Mr. Gilbert la

substance et l'orientation de cet enseignement. Le grand maître en *psychologie,* branche importante de la philosophie, et dada féminin par excellence, n'est autre que Sigmund Freud. On en sortira convaincu que la sexualité est à la base de tous les actes, de tous les états, y compris les phénomènes mystiques ; qu'il faut donner pleine satisfaction à l'instinct ; que le refoulement n'a d'autre effet que de détruire la santé et de peupler asiles et hôpitaux. — En *biologie* prévaut uniquement le système de l'évolution sans Dieu, où disparaît toute idée de création. Tout phénomène vital, y compris la pensée, a pour cause une mutation chimique dans l'organisme. Le droit à l'avortement et au suicide en découle naturellement. Et non moins naturellement « Agnes », témoin interrogée, ayant mis fin à ses jours à la suite de cet enseignement matérialiste, son professeur déclina toute responsabilité. « Je ne suis pas responsable des lois de la nature, Agnes a subi le sort des faibles ». — La *sociologie,* science de fondation récente, très en vogue aux Etats-Unis, a pour premier *reference text* l'ouvrage de Friedrich Engels intitulé : « The Origin of the Family, Private Property, and the State ». On y apprend que le mariage n'est qu'une « prostitution légalisée » pire que l'autre. L'union libre d'occasion est offerte comme idéal à la jeunesse qui monte. Aussitôt dit... aussitôt

fait. L'écrivain anglais Aldous Huxley, après une randonnée universitaire en Amérique, a consigné ses observations sur ce point en des termes aussi réalistes que discourtois, et je n'ose les reproduire ici. — Tandis que *l'économie politique* se nourrit du marxisme et donne son fruit dans le bolchevisme, « which is being bred in our universities », la morale a changé de nom, ce qu'elle avait de mieux à faire ; c'est maintenant *The New Morality*. Inutile d'indiquer que là comme en *philosophie,* en *géologie,* et subsidiairement dans toutes les branches, la religion même naturelle est couverte de ridicule, l'autorité biblique, réduite à néant.

Or les bénéficiaires (?) de pareils cours seront plus tard, ils sont déjà des professionnels, des écrivains, des politiciens, des hommes d'affaires. Quelle sera leur attitude vis-à-vis de la clientèle et du public ? Quelle littérature, quel roman, quel drame, quelle imagerie, quelle musique, peuvent naître de là ? En ce moment, une efflorescence des plus mêlées s'offre à notre esprit comme à nos yeux et à nos oreilles. Oui, le déchet est immense...

Et nous cueillons le déchet N'y a-t-il pas lieu de reprendre ici l'argument de l'influence indirecte, mis en valeur par M. Hermas Bastien dans « notre américanisation par la philosophie » ? Comment pourrais-je venir en contact, fût-ce en contact aérien, avec les générations formées à pareilles écoles, sans en subir une influence délétère ? Je le puis, à condition de me prémunir d'avance en faisant le point ; à condition de savoir discerner, dans les produits bigarrés de cette culture, le lot à rejeter et la part avantageusement assimilable. Est-ce bien celle-ci que notre peuple observe et retient ? Il n'y paraît pas, si j'examine les relevés de chacun de nos enquêteurs, dans leur battue à travers nos goûts prédominants, nos us et coutumes.

Les anciens du moins s'en rendaient compte, vue la rareté du fait. Il y a quarante ou cinquante ans, si une jeune femme pratiquait, par faiblesse momentanée, la restriction familiale, elle disait à son amie : « Il faudra que je m'accuse à confesse d'avoir *fait l'américaine* ». De même, dans la classe bien parlante, s'excusait-on de commettre incidemment un anglicisme. L'imitation, de nos jours, s'étend à un si grand nombre d'usages, qu'elle forme une mentalité ; et quiconque la possède est le dernier à s'en apercevoir. Le voisin, lui, observe, hésite avant de stigmatiser le mal — ainsi M. Edouard Montpetit, au cours d'une investigation plus vaste que la nôtre — puis, devant l'entassement des faits, se rend à l'évidence du fait.

Tel menu fait présente parfois une signification majeure, les savants nous l'ont dit. J'assistais l'autre jour à une « soirée d'amateurs ». Un bonhomme de la rue X entre en scène, à l'appel du « maître de cérémonies », et vous mime un *crooner* de New-York avec une conviction navrante, mais aussi une fidélité telle que vous étiez forcé d'applaudir malgré vous. Etait-ce une victime isolée du contact aérien ? Non, car M. Lucien Desbiens produit une note du *Columbia Broadcasting System*, où il est dit que parmi les milliers de témoignages envoyés en 1935 au poste WABC par des Canadiens français, 65 p. c. contiennent des mercis et des bravos, accompagnés de demandes, en l'honneur de programmes burlesques.

Et ainsi de suite. Au cinéma, l'engoûment pour le film américain à tendance immorale (1) a

(1) Sur l'immoralité des spectacles en général, la Semaine Religieuse de Montréal, dans sa livraison du 20 octobre 1936, a publié la note suivante, d'ailleurs attendue : « Il semble qu'une nouvelle vague d'immoralité se soit abattue sur notre pays. Un grand nombre de citoyens honnêtes se plaignent des obscénités qu'on leur sert de plus en plus dans notre Province au théâtre, au cinéma et à la radio. Où sont les censeurs, se demandent-ils, et de quelle façon comprennent-ils leurs devoirs ? Devant une tolérance aussi scandaleuse, il ne reste qu'un moyen à ceux qui ont encore le sens de la pudeur et veulent préserver leurs enfants du danger qui les menace, c'est d'avoir recours aux autorités provinciales. Tout un groupe de pères de famille s'organise avec l'appui de nos principales associations pour obtenir qu'on fasse cesser de tels abus ».

sans doute diminué au point d'alarmer les producteurs. Mais cet engoûment persite. Et la Revue Moderne, qui lançait en novembre cet imprudent concours : *Quelle est, au cinéma américain, la vedette masculine et la vedette féminine que vous préférez ?* savait assez ce qu'elle faisait. Dans le domaine du sport, rappelons une conclusion du T. R. P. Forest qui, même auparavant, avait maintes fois disserté de culture physique. Il vient de signaler un abus que les Américains eux-mêmes sont souvent les premiers à déplorer : la place privilégiée du sport commercialisé. « De tout ce que nous pouvions leur emprunter, c'est ce qu'il y avait de moins utile, de plus dangereux même pour cette mentalité française que nous voudrions préserver ou plutôt créer ici. C'est pourtant ce que nous avons accueilli avec le plus d'enthousiasme ». Enfin, si l'on veut savoir ce qui prend davantage en fait de modes importées, ce qui s'absorbe de préférence en matière de presse, qu'on se reporte une fois de plus aux études de nos correspondants sur ces questions. De quelque côté qu'on le regarde, l'américanisme étend vers nous puis ramène ses souples tentacules, et déjà nous sommes empieuvrés !

Les réactions qui s'imposent Dans l'article-programme paru en janvier dernier, j'insistais

sur le caractère social des mesures réactives à suggérer. Ce n'était pas une trouvaille, je l'admets. Au moment de conclure, je ne vise pas davantage à l'originalité des conceptions. Ainsi, la campagne d'éducation anti-américanisante, à la fois scolaire et populaire, qui selon moi s'impose d'urgence, peut et doit s'identifier avec la campagne d'éducation nationale que des confrères s'efforcent de propager depuis deux ans. Il est contradictoire et vain de prétendre éveiller chez les jeunes comme chez les anciens le sentiment national (je parle d'un sentiment raisonné, éprouvé au contact de la doctrine catholique), sans les prévenir et prémunir du même coup contre ce qu'on nomme l'annexion morale américaine.

De même, l'idée d'une association contre le cinéma corrupteur s'harmonise avec les plus récentes prescriptions du Saint-Siège. « Il sera donc nécessaire que les Evêques créent en chaque pays un bureau national permanent de revision qui puisse promouvoir la production de bons films, classer les autres et faire parvenir leur jugement aux prêtres et aux fidèles... Ce bureau doit être de toute façon, composé d'hommes à qui la technique cinématographique soit familière et qui soient bien affermis dans les principes de moralité de la doctrine catholique ; ils doivent être guidés et directement assistés par un

prêtre choisi par les Evêques » (*Vigilanti cura*). Le Pape pose aussi une distinction dont il faudra tenir compte, si le projet d'un cinéma paroissial finit par aboutir. C'est qu'on peut parfois « appliquer des critères plus sévères, tels que peut les exiger le tempérament de la région, en censurant même les films qui ont été admis dans la liste générale ». (La note ci-devant reproduite de la *Semaine Religieuse* annonce qu'un puissant organisme, déjà en activité, exercera son influence à la fois sur le théâtre, le film et la radio).

Le film français se présente à bon droit comme antidote et contrepoids naturel au film américain. Malheureusement, il n'est pas plus moral que le théâtre importé de France où l'usage s'établit d'ailleurs de transporter sur l'écran les pièces à succès. Tandis que de nombreux films méritent l'interdiction pure et simple, d'autres, l'expérience aidant, peuvent subir d'habiles coupures, sans dommage pour la logique des situations, du dialogue et des caractères. D'autant qu'une merveilleuse petite machine rend facile en général la partie technique de l'opération (1).

(1) Cela ne veut pas dire que les censeurs aient toujours eu l'œil attentif et la main heureuse. Mais leur bonne foi n'est pas en question. Et M. Alban Janin, vice-président de France-Film, déclare dans son Rapport au Congrès de la Langue française, qu'ils ont maintenant la faveur d'être assistés et conseillés par une autorité officielle et compétente. (*Note des Editeurs*).

Ayant rappelé, à la suite de Pie XI, que l'Etat a le droit d'exiger un minimum de culture physique, nous estimons néanmoins que l'effort concerté des autorités scolaires vaudra mieux qu'une législation proprement dite. A moins de fournir sans tarder pareil effort « à tous les paliers de l'enseignement », nous resterons inférieurs comme type physique à nos voisins d'outre-quarante-cinquième, tout en copiant au petit bonheur leur fiévreuse manie du sport spectaculaire. Enfin, pressé de finir, nous demandons au Conseil provincial de Tourisme de justifier son existence en faisant du motto : *Refrancisons la Route*, autre chose qu'une palabre et une farce (1).

A ceux qui attendaient plus neuf que ça, je me contente de rappeler ce nombre incalculable de « mouvements », de « congrès », de « campagnes », de « fondations » de tout genre, qui eussent suffi dans l'ensemble à ressusciter un peuple, et que seuls *notre apathie chronique, notre manque d'union, de persévérance et d'énergie, ont empêché de réussir.*

(1) Relire à ce sujet *Au profit du tourisme*, par « Criticus », dans la « Revue Dominicaine », livraison de novembre 1936. — M. Emile Vaillancourt, qui s'était engagé longtemps d'avance à fournir une étude sur notre américanisation par le tourisme, a cru pouvoir à la fin se dérober sans le dire. (*Note des Editeurs*).

Table des Matières

PAGES

Introduction à l'enquête 7
par le T. R. P. M.-A. Lamarche, O.P.

L'américanisme et notre vie religieuse 13
par le R. P. Raymond-M. Voyer, O.P.

L'américanisation par la philosophie 41
par M. Hermas Bastien

Notre américanisation par le cinéma 69
par M. Alban Janin

Notre américanisation par les sports 99
par le T. R. P. M.-Ceslas Forest, O.P.

Notre américanisation par la femme 125
par Mme Ernestine Pineault-Léveillé

L'infiltration américaine par la radio 159
par M. Lucien Desbiens

Notre américanisation par le journal 183
par M. Georges Pelletier

Notre américanisation par le magazine 199
par M. Jean Bruchési

L'américanisme et les pratiques financières 225
par M. Damien Jasmin

Aperçus complémentaires 249
par le T. R. P. M.-A. Lamarche, O.P.

Imprimé à l'Œuvre de Presse Dominicaine
Notre-Dame de Grâce
Montréal

PRIX: $0.75



◄ NOTRE AMERICANISATION MONTRÉAL 1987 ►